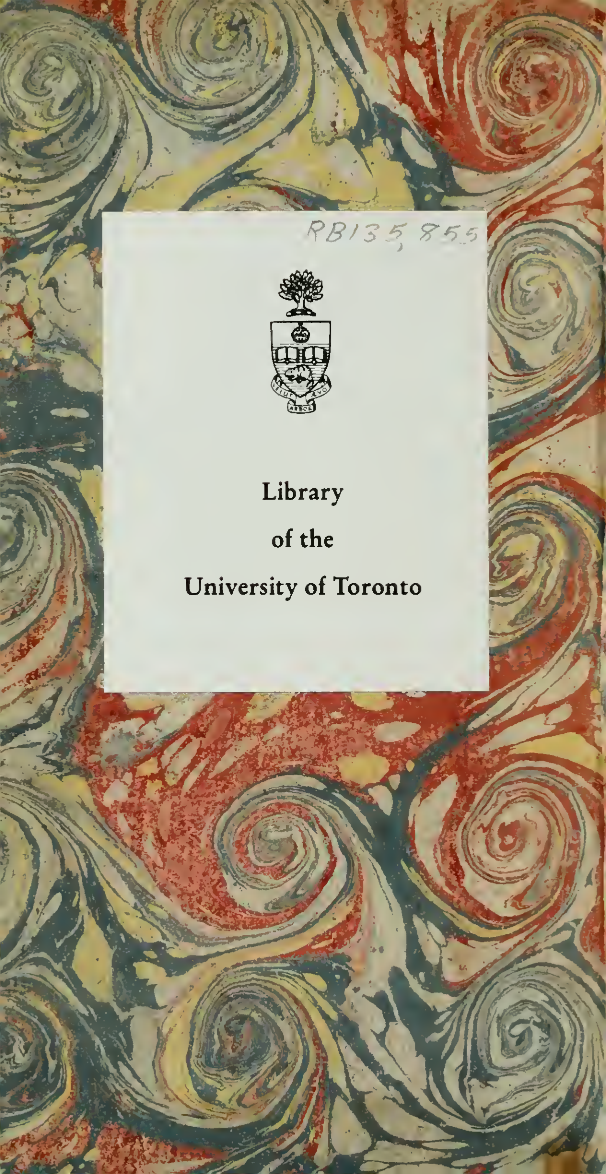



RB135,855
VELUT ÆVO
ARBOR
Library
of the
University of Toronto



BN Voltaire 4068
Bengesco 1728
1° Barbier, II, 386

2 : 44 p. BN Voltaire 4065
Bengesco 1728

3 : 32 p. BN Voltaire 4072
Bengesco 1730

4 : pas de Barbier.

5 : pas de Barbier

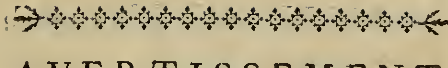
6 : pas de Barbier

EXPOSÉ SUCCINCT
DE LA CONTESTATION
QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE
M. HUME.
ET
M. ROUSSEAU,
AVEC LES PIECES JUSTIFICATIVES.



A LONDRES.

M. DCC. LXVI.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LE nom & les Ouvrages de M. Hume ſont connus depuis longtemps de toute l'Europe: ceux qui connoiſſent ſa perſonne, ont vu en lui des mœurs douces & ſimples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté; & la modération de ſon caractere ſe peint dans ſes Ecrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquiſes par l'étude, à chercher la vérité & à inſpirer l'amour des hommes;

jamais il n'a prodigué ſon temps & compromis ſon repos dans aucune querelle, ni littéraire ni perſonnelle. Il a vu cent fois ſes Ecrits cenſurés avec amertume par le Fanatiſme, l'ignorance & l'eſprit de parti, ſans avoir jamais répondu à un ſeul de ſes adverſaires.

Ceux même qui ont attaqué ſes Ouvrages avec le plus de violence ont toujours reſpecté ſon caractere. Son amour pour la paix eſt ſi connu, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui-même, pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour

une critique de ce genre, où il étoit traité d'une maniere fort dure, & même injurieuse : il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougissant & en admirant la force de *l'esprit polémique* qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en apperçût, au de-là des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'Ecrit qu'on va lire. Il sçait que les querelles des gens de Lettres sont le scandale de la Philosophie, & personne n'étoit moins fait que lui

pour donner un pareil ſcandale, ſi conſolant pour les ſots ; mais les circonſtances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde ſait que M. Rouſſeau, proſcrit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à ſe réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de ſa ſituation & de ſes malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, & étoit parvenu à lui procurer un aſyle ſûr, commode & tranquille. Mais peu de gens ſavent combien de chaleur, d'activité, de délicateſſe même M. Hume a mis dans cet Acte de bienfaiſance ; quel tendre attachement il avoit pris pour ce

nouvel Ami, que l'humanité lui avoit donné; avec quelle adreſſe il cherchoit à prévenir ſes beſoins, ſans bleſſer ſon amour-propre; avec quel zele enfin il s'occupoit à juſtifier aux yeux des autres les ſingularités de M. Rouſſeau, & à défendre ſon caractere contre ceux qui n'en jugeoient pas auſſi favorablement que lui.

Dans le tems même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rouſſeau le ſervice le plus eſſentiel, il reçut de lui la Lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être ſenſible. M. Hume

écrivit cette aventure à quelques-uns de ſes Amis à Paris ; & il s'exprima dans ſes Lettres avec toute l'indignation que lui inſpiroit un ſi étrange procédé. Il ſe crut diſpenſé d'avoir aucun ménagement pour un homme, qui après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus conſtantes & les moins équivoques, l'appelloit, ſans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hommes célébres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoiſſance du Public, qui

eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les Amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé emporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau, depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet Ecrit à ses Amis; quelques-uns lui conseillerent de le faire imprimer;

en lui disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, & aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractere ; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une Lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer, & où il le défie hautement de faire imprimer les Pieces qu'il a entre les mains. Cette Lettre a été com-

muniquée, à Paris, à un trés-grand nombre de personnes; elle a été traduite en Anglois, & la traduction est imprimée dans les Papiers de Londres. Une accusation & un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse; & un plus long silence de la part de M. Hume auroit été interprété d'une maniere peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret; mais puisqu'on n'a pu empêcher le

Public de s'en occuper, il faut du moins qu'il ſache à quoi s'en tenir. Les Amis de M. Hume ſe ſont réunis pour lui repréſenter toutes ces raiſons. Il a ſenti la néceſſité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit ſi fort, & a conſenti à laiſſer imprimer ſon Mémoire. C'eſt l'Ouvrage que nous donnons ici. Le Récit & les Notes ſont traduits de l'Anglois. Les Lettres de M. Rouſſeau, qui ſervent de pieces juſtificatives aux faits, ſont des copies exactes des originaux.

Cette Brochure offrira des traits de bizarerie aſſez étranges à ceux qui prendront la peine de

la lire ; mais ceux qui ne s'en foucieront pas feront encore mieux ; tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y font pas intéreffés.

Au refte, M. Hume en livrant au Public les pieces de fon procès, nous a autorifés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume fur ce fujet. M. Rouffeau peut revenir à la charge ; il peut produire des fuppofitions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles ; il peut créer & réalifer de nouveaux phantômes & envelopper tout cela des nuages de fa Rhétorique, il ne fera plus contre-

dit. Tous les faits ſont actuellement ſous les yeux du Public. M. Hume abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes.





MA liaison avec M. Rousseau commença en 1762, lorsqu'il fut décrété de prise de corps, à l'occasion de son *Émile*, par un Arrêt du Parlement de Paris. J'étois alors à Édimbourg. Une personne de mérite m'écrivit de Paris que M. Rousseau avoit le dessein de passer en Angleterre pour y chercher un asyle & me demanda mes bons offices pour lui. Comme je supposai que M. Rousseau avoit exécuté cette résolution, j'écrivis à plusieurs de mes amis à Londres, pour leur recommander ce célebre Exilé, & je lui écrivis à lui-même pour l'assurer de mon zele & de mon empressement à le servir. Je l'invitois en même temps à venir à Édimbourg, si ce séjour pouvoit lui convenir, & je lui offrois une retraite dans ma maison pour tout le

temps qu'il daigneroit la partager avec moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractere de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, & la célébrité de son génie, de ses talens, & sur-tout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la Réponse que je reçus.

M. Rousseau a M. Hume.

De Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

« Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & » depuis peu, la Lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette » Capitale. C'étoit sans doute dans » votre Nation, & le plus près de vous » qu'il m'eût été possible, que j'aurois » cherché ma retraite, si j'avois prévu » l'accueil qui m'attendoit dans ma Pa» trie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse

» préférer à l'Angleterre, & cette pré-
» vention, dont j'ai été trop puni,
» m'étoit alors bien pardonnable; mais,
» à mon grand étonnement, & même
» à celui du Public, je n'ai trouvé que
» des affronts & des outrages où j'ef-
» perois, finon de la reconnoiffance,
» au moins des confolations. Que de
» chofes m'ont fait regretter l'afyle &
» l'hofpitalité philofophique qui m'at-
» tendoient près de vous! Toutefois
» mes malheurs m'en ont toujours rap-
» proché en quelque maniere. La pro-
» tection & les bontés de Mylord Ma-
» refchal, votre illuftre & digne com-
» patriote, m'ont fait trouver, pour
» ainfi dire, l'Écoffe au milieu de la
» Suiffe; il vous a rendu préfent à nos
» entretiens; il m'a fait faire avec vos
» vertus la connoiffance que je n'avois
» faite encore qu'avec vos talens; il
» m'a infpiré la plus tendre amitié pour
» vous & le plus ardent defir d'obtenir

» la vôtre, avant que je suſſe que vous
» étiez diſpoſé à me l'accorder. Jugez,
» quand je trouve ce penchant réci-
» proque, combien j'aurois de plaiſir
» à m'y livrer ! Non, Monſieur, je ne
» vous rendois que la moitié de ce qui
» vous étoit dû quand je n'avois pour
» vous que de l'admiration. Vos gran-
» des vues, votre étonnante impartia-
» lité, votre génie, vous éleveroient
» trop au-deſſus des hommes ſi votre
» bon cœur ne vous en rapprochoit.
» Mylord Mareſchal, en m'apprenant
» à vous voir encore plus aimable que
» ſublime, me rend tous les jours votre
» commerce plus déſirable & nourrit
» en moi l'empreſſement qu'il m'a fait
» naître de finir mes jours près de vous.
» Monſieur, qu'une meilleure ſanté,
» qu'une ſituation plus commode ne
» me met-elle à portée de faire ce
» voyage comme je le déſirerois ! Que
» ne puis-je eſpérer de nous voir un

» jour raſſemblés avec Mylord dans
» votre commune Patrie, qui devien-
» droit la mienne ! Je bénirois dans
» une ſociété ſi douce les malheurs par
» leſquels j'y fus conduit, & je croirois
» n'avoir commencé de vivre que du
» jour qu'elle auroit commencé. Puiſſé-
» je voir cet heureux jour plus déſiré
» qu'eſpéré ! Avec quel tranſport je
» m'écrierois en touchant l'heureuſe
» terre où ſont nés David Hume & le
» Mareſchal d'Écoſſe :

Salve, fatis mihi debita tellus !
Hæc domus, hæc patria eſt.

J. J. R.

Ce n'eſt point par vanité que je publie cette Lettre ; car je vais bientôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges ; c'eſt ſeulement pour completter la ſuite de notre correſpondance & pour faire voir qu'il y a longtemps que j'ai été diſpoſé à rendre ſervice à M. Rouſſeau.

Notre commerce avoit entierement cessé jusqu'au milieu de l'été dernier, (1765) lorsque la circonstance suivante le renouvella. Une personne qui s'intéresse à M. Rousseau, étant allée faire un voyage dans une des Provinces de France qui avoisinent la Suisse, profita de cette occasion pour rendre visite au Philosophe solitaire, dans sa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette personne que le séjour de Neuchâtel lui devenoit très-désagréable, tant par la superstition du Peuple que par la rage dont les Prêtres étoient animés contre lui ; qu'il craignoit d'être bientôt dans la nécessité d'aller chercher un asyle ailleurs, & que dans ce cas l'Angleterre lui paroissoit, par la nature de ses Loix & de son Gouvernement, le seul endroit où il pût trouver une retraite assurée : il ajouta que Mylord Marefchal, son ancien Protecteur, lui avoit conseillé de se mettre sous ma

protection (c'eſt le terme dont il voulut bien ſe ſervir); & qu'en conſéquence il étoit diſpoſé à s'adreſſer à moi, s'il croyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des Affaires d'Angleterre à la Cour de France; mais comme j'avois la perſpective de retourner bientôt à Londres, je ne rejettai point une propoſition qui m'étoit faite dans de ſemblables circonſtances par un homme que ſon génie & ſes malheurs avoient rendu célebre. Dès que je fus informé de la ſituation & des intentions de M. Rouſſeau, je lui écrivis pour lui offrir mes ſervices, & il me fit la Réponſe ſuivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Straſbourg, le 4 Décembre 1765.

« Vos bontés, Monſieur, me pénetrent autant qu'elles m'honorent.
» La plus digne Réponſe que je puiſſe
» faire à vos offres, eſt de les accepter,

» & je les accepte. Je partirai dans cinq
» ou six jours pour aller me jetter entre
» vos bras. C'est le conseil de Mylord
» Mareschal, mon Protecteur, mon
» ami, mon pere ; c'est celui de Ma-
» dame de ***, (*a*) dont la bien-
» veillance éclairée me guide autant
» qu'elle me console ; enfin, j'ose dire
» que c'est celui de mon cœur qui se
» plaît à devoir beaucoup au plus il-
» lustre de mes Contemporains, dont
» la bonté surpasse la gloire. Je soupire
» après une retraite solitaire & libre
» où je puisse finir mes jours en paix.
» Si vos soins bienfaisans me la pro-
» curent, je jouirai tout ensemble &
» du seul bien que mon cœur désire, &
» du plaisir de le tenir de vous. Je vous
» salue, Monsieur, de tout mon cœur. »

J. J. R.

Je n'avois pas attendu ce moment

(*a*) La personne que M. Rousseau nomme ici a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs*.

pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau. M. Clairaut, quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la Lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

De Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

« LE souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi vous cause » une nouvelle importunité de ma part. » Il s'agiroit de vouloir bien être, pour » la seconde fois, Censeur d'un de » mes Ouvrages. C'est une très-mauvaise rapsodie que j'ai compilée il y » a plusieurs années, sous le nom de » *Dictionnaire de Musique*, & que je » suis forcé de donner aujourd'hui pour » avoir du pain. Dans le torrent des » malheurs qui m'entraîne, je suis hors » d'état de revoir ce Recueil. Je sais » qu'il est plein d'erreurs & de bevues. » Si quelqu'intérêt pour le sort du plus » malheureux des hommes vous portoit à voir son Ouvrage avec un peu » plus d'attention que celui d'un autre,

» je vous ſerois ſenſiblement obligé de
» toutes les fautes que vous voudriez
» bien corriger chemin faiſant. Les in-
» diquer ſans les corriger ne ſeroit rien
» faire, car je ſuis abſolument hors
» d'état d'y donner la moindre atten-
» tion, & ſi vous daignez en uſer com-
» me de votre bien, pour changer,
» ajouter, ou retrancher, vous exer-
» cerez une charité très-utile & dont
» je ſerai très-reconnoiſſant. Rece-
» vez, Monſieur, mes très-humbles
» excuſes & mes ſalutations. »

J. J. R.

Je le dis avec regret, mais je ſuis forcé de le dire : je ſais aujourd'hui avec certitude que cette affectation de miſere & de pauvreté extrême, n'eſt qu'une petite charlatanerie que M. Rouſſeau emploie avec ſuccès pour ſe rendre plus intéreſſant & exciter la commiſération du Public ; mais j'étois bien loin de ſoupçonner alors un ſemblable artifice. Je ſentis s'élever dans mon cœur

un mouvement de pitié, mêlé d'indignation, en imaginant qu'un homme de Lettres, d'un mérite si éminent, étoit réduit, malgré la simplicité de sa maniere de vivre, aux dernieres extrémités de l'indigence, & que cet état malheureux étoit encore agravé par la maladie, par l'approche de la vieillesse & par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis; mais je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Trop de gens de Lettres ont avili leur caractere en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans, indignes de les protéger; & je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie

qui, ſoutenu par le ſentiment de ſa propre ſupériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'inſolence des hommes. Je me propoſai donc de ſervir M. Rouſſeau à ſa maniere. Je priai M. Clairaut de me donner ſa Lettre, & je la fis voir à pluſieurs des amis & des Protecteurs que M. Rouſſeau avoit à Paris. Je leur propoſai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des ſecours à M. Rouſſeau ſans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui ſe chargeroit de ſon *Dictionnaire de Muſique* à lui en donner une ſomme plus conſidérable que celle qu'il en auroit offerte de lui-même, & de rembourſer cet excédent au Libraire. Mais ce projet, pour l'exécution duquel les ſoins de M. Clairaut étoient néceſſaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & eſtimable ſavant.

Comme je conſervois toujours la

même idée de l'extrême pauvreté de M. Rouſſeau, je conſervai auſſi la même diſpoſition à l'obliger, &, dès que je fus aſſuré de l'intention où il étoit de paſſer en Angleterre ſous ma conduite, je formai le plan d'un artifice à peu près ſemblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis ſur le champ à mon ami, M. Jean Stewart, de Buckingham-Street, que j'avois une affaire à lui communiquer, d'une nature ſi ſecrete & ſi délicate que je n'oſois même la confier au papier, mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot) qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici ce plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand ſecret. M. Stewart devoit chercher dans le voiſinage de ſa maiſon de campagne quelque Fermier hon-

nête & discret qui voulût se charger de loger & nourrir M. Rousseau & sa Gouvernante, & leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin, moyennant une pension, que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à cinquante ou soixante livres * sterlings par an; mais le Fermier devoit s'engager à garder exactement le secret & à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterlings par an, & je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable; je le priai de faire meubler l'appartement, à mes frais, d'une maniere propre & commode. Ce plan, dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité, puisque le secret en faisoit une condition néces-

* La livre sterling vaut environ 22 liv. 10 f. de notre monnoie.

ſaire, n'eut pas lieu, parce qu'il ſe préſenta d'autres arrangemens plus commodes & plus agréables. Tout ce fait eſt bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne ſera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rouſſeau à une campagne très-agréable, dans le Comté de Surrey, où nous paſſâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rouſſeau me parut épris des beautés naturelles & ſolitaires de cet endroit. Auſſi-tôt, par l'entremiſe de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter ſa maiſon avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établiſſement pour M. Rouſſeau. Si, après ce qui s'eſt paſſé, il y avoit de la sûreté à citer le témoignage de M. Rouſſeau ſur quelque fait, j'en appellerois à lui-même

pour la vérité de ceux que j'avance. Quoiqu'il en ſoit, ils ſont connus de M. Stewart, du Général Clarke & en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je l'ai interrompu. M. Rouſſeau vint à Paris, muni d'un paſſeport que ſes amis avoient obtenu. Je le conduiſis en Angleterre. Pendant plus de deux mois, j'employai tous mes ſoins & ceux de mes amis pour trouver quelqu'arrangement qui pût lui convenir. On ſe prêtoit à tous ſes caprices; on excuſoit toutes ſes ſingularités; on ſatisfaiſoit toutes ſes fantaiſies; on n'épargna enfin ni temps ni complaiſance pour lui procurer ce qu'il déſiroit; &, quoique pluſieurs des projets que j'avois formés pour ſon établiſſement euſſent été rejettés, je me trouvois aſſez récompenſé de mes peines par la reconnoiſſance & la tendreſſe même dont il paroiſſoit recevoir mon zele & mes bons offices.

Enfin

Enfin on lui propoſa l'arrangement auquel il eſt aujourd'hui fixé. M. Davenport, Gentilhomme diſtingué par ſa naiſſance, ſa fortune & ſon mérite, lui a offert une maiſon, appellée Wootton, qu'il a dans le Comté de Derby, & qu'il habite rarement ; & M. Rouſſeau lui paie pour lui & pour ſa Gouvernante une modique penſion.

Dès que M. Rouſſeau fut arrivé à Wootton, il m'écrivit la Lettre ſuivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wootton, le 22 Mars 1766.

« Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma Lettre, que je » ſuis arrivé au lieu de ma deſtination. » Mais vous ne pouvez voir tous les » charmes que j'y trouve ; il faudroit » connoître le lieu & lire dans mon » cœur. Vous y devez lire au moins » les ſentimens qui vous regardent & » que vous avez ſi bien mérités. Si je

» vis dans cet agréable aſyle auſſi heu-
» reux que je l'eſpere, une des douceurs
» de ma vie ſera de penſer que je vous
» les dois. Faire un homme heureux
» c'eſt mériter de l'être. Puiſſiez-vous
» trouver en vous-même le prix de tout
» ce que vous avez fait pour moi! Seul,
» j'aurois pu trouver de l'hoſpitalité,
» peut-être; mais je ne l'aurois jamais
» auſſi bien goûtée qu'en la tenant de
» votre amitié. Conſervez-la moi tou-
» jours, mon cher Patron, aimez-moi
» pour moi qui vous dois tant; pour
» vous-même; aimez-moi pour le bien
» que vous m'avez fait. Je ſens tout le
» prix de votre ſincere amitié; je la
» déſire ardemment; j'y veux répondre
» par toute la mienne, & je ſens dans
» mon cœur de quoi vous convaincre
» un jour qu'elle n'eſt pas non plus ſans
» quelque prix. Comme, pour des rai-
» ſons dont nous avons parlé, je ne
» veux rien recevoir par la poſte, je

» vous prie, lorſque vous ferez la bonne
» œuvre de m'écrire, de remettre votre
» lettre à M. Davenport. L'affaire de
» ma voiture n'eſt pas arrangée, parce
» que je ſais qu'on m'en a impoſé : c'eſt
» une petite faute qui peut n'être que
» l'ouvrage d'une vanité obligeante,
» quand elle ne revient pas deux fois.
» Si vous y avez trempé, je vous con-
» ſeille de quitter une fois pour toutes
» ces petites ruſes qui ne peuvent avoir
» un bon principe quand elles ſe tour-
» nent en pieges contre la ſimplicité.
» Je vous embraſſe, mon cher Patron,
» avec le même cœur que j'eſpere &
» déſire trouver en vous. »

J. J. R.

Peu de jours après, je reçus de lui une autre Lettre dont voici la Copie.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 29 Mars 1766.

« Vous avez vu, mon cher Patron,
» par la Lettre que M. Davenport a dû

» vous remettre, combien je me trouve
» ici placé ſelon mon goût. J'y ſerois
» peut-être plus à mon aiſe ſi l'on y
» avoit pour moi moins d'attentions ;
» mais les ſoins d'un ſi galant homme
» ſont trop obligeans pour s'en fâ-
» cher ; &, comme tout eſt mêlé d'in-
» convéniens dans la vie, celui d'être
» trop bien eſt un de ceux qui ſe tole-
» rent le plus aiſément. J'en trouve un
» plus grand à ne pouvoir me faire
» bien entendre des Domeſtiques,
» ni ſur-tout entendre un mot de ce
» qu'ils me diſent. Heureuſement Ma-
» demoiſelle le Vaſſeur me ſert d'inter-
» terprete, & ſes doigts parlent mieux
» que ma langue. Je trouve même
» à mon ignorance un avantage qui
» pourra faire compenſation, c'eſt d'é-
» carter les oiſifs en les ennuyant. J'ai
» eu hier la viſite de M. le Miniſtre qui,
» voyant que je ne lui parlois que Fran-
» çois, n'a pas voulu me parler Anglois;

» de sorte que l'entrevue s'est passée à
» peu près sans mot dire. J'ai pris goût
» à l'expédient ; je m'en servirai avec
» tous mes voisins, si j'en ai, & dussé-je
» apprendre l'Anglois, je ne leur par-
» lerai que François, sur-tout si j'ai le
» bonheur qu'ils n'en sachent pas un
» mot. C'est à peu près la ruse des
» singes qui, disent les Negres, ne
» veulent pas parler quoiqu'ils le puis-
» sent, de peur qu'on ne les fasse tra-
» vailler.

» Il n'est point vrai du tout que je
» sois convenu avec M. Gosset de rece-
» voir un modele en présent. Au con-
» traire, je lui en demandai le prix, qu'il
» me dit être d'une guinée & demie,
» ajoutant qu'il m'en vouloit faire la
» galanterie, ce que je n'ai point ac-
» cepté. Je vous prie donc de vouloir
» bien lui payer le modele en question,
» dont M. Davenport aura la bonté de
» vous rembourser. S'il n'y consent pas,

» il faut le lui rendre & le faire acheter
» par une autre main. Il est destiné
» pour M. du Peyrou qui depuis long-
» temps désire avoir mon portrait &
» en a fait faire un en miniature qui
» n'est point du tout ressemblant. Vous
» êtes pourvu mieux que lui, mais je
» suis fâché que vous m'ayez ôté par
» une diligence aussi flatteuse le plaisir
» de remplir le même devoir envers
» vous. Ayez la bonté, mon cher Pa-
» tron, de faire remettre ce modele à
» MM. *Guinand & Hankey, Little-*
» *St. Hellen's Bishopsgate-Street*, pour
» l'envoyer à M. du Peyrou par la pre-
» miere occasion sûre. Il gele ici depuis
» que j'y suis : il a neigé tous les jours :
» le vent coupe le visage; malgré cela,
» j'aimerois mieux habiter le trou d'un
» des lapins de cette garenne que le
» plus bel appartement de Londres.
» Bon jour, mon cher Patron, je vous
» embrasse de tout mon cœur. »

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M. Rousseau & moi, de ne point nous gêner l'un l'autre par un commerce de Lettres suivi, nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidele & succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires, je demandai à M. Rousseau s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre, au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté, mais qu'il s'en rapporteroit entierement à l'avis de Mylord Mareschal. Encouragé par cette réponse, je ne fus pas plutôt arrivé à Londres que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi, & particulierement au Général Conway, Secré-

taire d'Etat, & au Général Grœme, Secrétaire & Chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la penſion à Leurs Majeſtés qui y conſentirent avec bonté, à condition ſeulement que la choſe reſteroit ſecrete. Nous écrivîmes, M. Rouſſeau & moi, à Mylord Mareſchal, & M. Rouſſeau marqua dans ſa Lettre que le ſecret qu'on demandoit étoit pour lui une circonſtance très-agréable. Le conſentement de Mylord Mareſchal arriva, comme on ſe l'imagine bien; M. Rouſſeau partit peu de jours après pour Wootton, & cette affaire reſta quelque temps ſuſpendue, par un dérangement qui ſurvint dans la ſanté du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois paſſé avec M. Rouſſeau m'avoit mis à portée de démêler ſon caractere; je commençois à craindre que l'inquiétude d'eſprit qui lui eſt naturelle ne l'empêchât de jouir du repos, auquel l'hoſpitalité & la

sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer : je voyois, avec une peine infinie, qu'il étoit né pour le tumulte & les orages, & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité, le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit; mais, éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles, & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service, je ne m'attendois guères à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractere.

Il est nécessaire que je rappelle ici une Lettre qui avoit été écrite à Paris, l'hiver dernier, sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la Copie.

« MON CHER JEAN-JACQUES,

» Vous avez renoncé à Geneve, votre Patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse, Pays tant vanté dans vos Ecrits; la France vous a décrété;

» venez donc chez moi. J'admire vos ta-
» lens ; je m'amuſe de vos rêveries qui
» (ſoit dit en paſſant) vous occupent
» trop & trop longtemps. Il faut à la fin
» être ſage & heureux ; vous avez fait
» aſſez parler de vous par des ſingularités
» peu convenables à un véritable grand
» homme : démontrez à vos ennemis
» que vous pouvez avoir quelquefois
» le ſens commun : cela les fâchera ſans
» vous faire tort. Mes Etats vous of-
» frent une retraite paiſible : je vous
» veux du bien & je vous en ferai, ſi
» vous le trouvez bon. Mais ſi vous
» vous obſtinez à rejetter mon ſecours,
» attendez-vous que je ne le dirai à
» perſonne. Si vous perſiſtez à vous
» creuſer l'eſprit pour trouver de nou-
» veaux malheurs, choiſiſſez-les tels que
» vous voudrez ; je ſuis Roi, je puis vous
» en procurer au gré de vos ſouhaits ; &,
» ce qui ſûrement ne vous arrivera pas
» vis-à-vis de vos ennemis, je ceſſerai

» de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. »

» Votre bon ami, FRÉDÉRIC. »

Cette Lettre avoit été composée par M. Horace Walpole, environ trois semaines avant mon départ de Paris; mais quoique je logeasse dans le même Hôtel que M. Walpole & que nous nous vissions très-souvent, cependant, par attention pour moi, il avoit soigneusement caché cette plaisanterie jusqu'après mon départ. Alors il la montra à quelques amis; on en prit des copies, qui bientôt se multiplierent. Cette petite piece se répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde lorsque je la vis à Londres pour la premiere fois.

Tous ceux qui connoissent la liberté dont on jouit en Angleterre conviendront, je pense, que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, &c.

toute la puiſſance Eccléſiaſtique, Civile & Militaire du Royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaiſanterie de ce genre. Auſſi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le *St. James's Chronicle*; mais je le fus beaucoup de trouver quelques jours après, dans le même Papier, la Piece ſuivante.

M. Rousseau a l'Auteur du St. James's Chronicle.

De Wootton, le 7 Avril 1766.

« Vous avez manqué, Monſieur, » au reſpect que tout Particulier doit » aux Têtes Couronnées, en attribuant » publiquement au Roi de Pruſſe une » Lettre pleine d'extravagance & de » méchanceté, dont par cela ſeul vous » deviez ſavoir qu'il ne pouvoit être » l'Auteur. Vous avez même oſé tranſ- » crire ſa ſignature, comme ſi vous » l'aviez vue écrite de ſa main. Je vous » apprens, Monſieur, que cette Lettre

» a été fabriquée à Paris, & ce qui na-
» vre & déchire mon cœur, que l'im-
» posteur a des complices en Angle-
» terre.

» Vous devez au Roi de Prusse, à la
» vérité, à moi, d'imprimer la Lettre
» que je vous écris & que je signe, en
» réparation d'une faute que vous vous
» reprocheriez sans doute, si vous sa-
» viez de quelles noirceurs vous vous
» rendez l'instrument. Je vous fais,
» Monsieur, mes sinceres salutations. »

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau montrer cet excès de sensibilité pour un incident aussi simple & aussi inévitable que la publication de la prétendue Lettre du Roi de Prusse; mais je me serois cru capable moi-même de noirceur & de méchanceté, si j'avois imaginé que M. Rousseau me soupçonnoit d'être l'Editeur de cette plaisanterie, & que c'étoit contre moi qu'il

ſe diſpoſoit à tourner toute ſa fureur. C'eſt cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il eſt bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la Lettre la plus affectueuſe * : c'eſt celle du 29 Mars. J'étois aſſurément le dernier homme du monde qui, dans les regles du ſens commun, devoit être ſoupçonné ; cependant, ſans la plus légere preuve, ſans la moindre probabilité, c'eſt moi que non-ſeulement M. Rouſſeau ſoupçonne, mais qu'il accuſe ſans héſiter, d'avoir fait imprimer la ſatyre dont il ſe plaint ; &, ſans faire aucune recherche, ſans entrer dans aucune explication, c'eſt moi qu'il inſulte avec deſſein, dans un Papier Public ; du plus cher de ſes amis, me voilà ſur le champ converti en ennemi perfide & méchant, & par-là tous mes ſervices paſſés & préſens ſont d'un ſeul trait adroitement effacés.

* *Page 19.*

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raiſonnement ſur un ſemblable ſujet & contre un tel homme, je demanderois à M. Rouſſeau pourquoi il me ſuppoſe le deſſein de lui nuire. Les faits lui ont, en cent occaſions, prouvé le contraire, & ce n'eſt pas l'uſage que les ſervices que nous avons rendus faſſent naître en nous de la mauvaiſe volonté contre celui qui les a reçus. Mais, en ſuppoſant que j'euſſe dans le cœur une ſecrete animoſité contre M. Rouſſeau, me ſerois-je expoſé au riſque d'être découvert, en envoyant moi-même aux Auteurs des Papiers Publics une ſatyre qui faiſoit du bruit & qui étant auſſi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains ?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un ſoupçon ſi atroce & ſi ridicule, je continuai à ſervir M. Rouſſeau de la maniere la plus conſtante &

la moins équivoque. Je renouvellai mes ſollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de ſa ſanté put lui permettre de s'occuper de quelque choſe. Le Général s'adreſſa de nouveau au Roi pour la penſion que nous demandions, & Sa Majeſté y donna une ſeconde fois ſon conſentement. On s'adreſſa auſſi au Marquis de Rockingham, Premier Lord de la Tréſorerie, pour arranger cette affaire; enfin, je la vois heureuſement terminée, & plein de la joie la plus vive, j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponſe; mais voici la Lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. Rousseau au Général Conway.

Le 12 Mai 1766.

« Monſieur,

» Vivement touché des graces dont
» il plaît à Sa Majeſté de m'honorer, &
» de vos bontés qui me les ont attirées,

» j'y trouve, dès-à-préſent, ce bien
» précieux à mon cœur, d'intéreſſer à
» mon ſort le meilleur des Rois &
» l'homme le plus digne d'être aimé de
» lui. Voilà, Monſieur, un avantage
» dont je ſuis jaloux & que je ne mé-
» riterai jamais de perdre. Mais il faut
» vous parler avec la franchiſe que vous
» aimez. Après tant de malheurs, je
» me croyois préparé à tous les événe-
» mens poſſibles; il m'en arrive pour-
» tant que je n'avois pas prévus & qu'il
» n'eſt pas permis à un honnête homme
» de prévoir. Ils m'en affectent d'autant
» plus cruellement, & le trouble où ils
» me jettent m'ôtant la liberté d'eſprit
» néceſſaire pour me bien conduire;
» tout ce que me dit la raiſon dans un
» un état auſſi triſte eſt de ſuſpendre
» mes réſolutions ſur toute affaire im-
» portante, telle qu'eſt pour moi celle
» dont il s'agit. Loin de me refuſer
» aux bienfaits du Roi, par l'orgueil

» qu'on m'impute, je le mettrois à
» m'en glorifier, & tout ce que j'y vois
» de pénible eſt de ne pouvoir m'en
» honorer aux yeux du Public comme
» aux miens. Mais lorſque je les rece-
» vrai, je veux pouvoir me livrer tout
» entier aux ſentimens qu'ils m'inſpi-
» rent & n'avoir le cœur plein que des
» bontés de Sa Majeſté & des vôtres.
» Je ne crains pas que cette façon de
» penſer les puiſſe altérer. Daignez
» donc, Monſieur, me les conſerver
» pour des temps plus heureux: vous con-
» noîtrez alors que je ne differe de m'en
» prévaloir que pour tâcher de m'en
» rendre plus digne. Agréez, Monſieur,
» je vous ſupplie, mes très-humbles ſa-
» lutations & mon reſpect. »

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Conway, comme à moi, un refus net d'accepter la penſion tant qu'on en feroit un ſecret; mais comme M. Rouſſeau

avoit été dès le commencement inſtruit de cette condition & que toute ſa conduite, ſes diſcours, ſes lettres, m'avoient perſuadé qu'elle lui convenoit, je jugeai qu'il avoit honte de ſe rétracter la deſſus en m'écrivant, & je crus voir dans cette mauvaiſe honte la raiſon d'un ſilence dont j'étois ſurpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune réſolution relativement à cette affaire & j'écrivis à M. Rouſſeau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre ſa premiere façon de penſer & à accepter la penſion.

Quant à l'accablement profond dont M. Rouſſeau ſe plaint dans ſa lettre au Général Conway, & qui lui ôtoit, diſoit-il, juſqu'à la liberté de ſon eſprit, je fus raſſuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que préciſément dans ce temps là ſon Hôte étoit très-content, très-gai

& même très-ſociable. Je reconnus là cette foibleſſe ordinaire de mon ami, qui veut toujours être un objet d'intérêt en paſſant pour un homme opprimé par l'infortune, la maladie, les perſécutions, lors même qu'il eſt le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de ſenſibilité extrême étoit un artifice trop ſouvent répété pour en impoſer à un homme qui le connoiſſoit auſſi bien que moi. D'ailleurs, en le ſuppoſant même auſſi vivement affecté qu'il le diſoit, je n'aurois pu attribuer cette diſpoſition qu'à la prétendue Lettre du Roi de Pruſſe dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les Papiers Publics.

J'attendis trois ſemaines ſans avoir de réponſe. Ce procédé me parut un peu étrange & je l'écrivis à M. Davenport; cependant comme j'avois affaire à un homme très-étrange auſſi, & que j'attribuois toujours ſon ſilence à la pe-

tite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire, je ne voulus pas me décourager, & perdre, pour un vain cérémonial, l'occaſion de lui rendre un ſervice eſſentiel. Je renouvellai donc mes ſollicitations auprès des Miniſtres, & je fus aſſez heureux dans mes ſoins pour être autoriſé à écrire la Lettre ſuivante à M. Rouſſeau : c'eſt la premiere dont j'aie conſervé une copie.

M. Hume a M. Rousseau.

Londres, le 19 Juin 1766.

« Comme je n'ai reçu, Monſieur, » aucune Réponſe de vous, j'en con- » clus que vous perſévérez dans la ré- » ſolution de refuſer les bienfaits de » Sa Majeſté, tant qu'on en fera un » ſecret. Je me ſuis en conſéquence » adreſſé au Général Conway pour » faire ſupprimer cette condition, & » j'ai été aſſez heureux pour obtenir de » lui la promeſſe d'en parler au Roi. » Il faut ſeulement, m'a-t'il dit, que

» nous ſachions préalablement de M.
» Rouſſeau s'il eſt diſpoſé à accepter
» une penſion qui lui ſeroit accordée
» publiquement, afin que Sa Majeſté ne
» ſoit pas expoſée à un ſecond refus.
» Il m'a autoriſé à vous écrire là-deſſus,
» & je vous prie de me faire ſavoir votre
» réſolution le plutôt que vous pour-
» rez. Si vous m'envoyez votre con-
» ſentement, ce que je vous prie inſ-
» tamment de faire, je ſais que je peux
» compter ſur les bons offices du Duc
» de Richmond pour appuyer la de-
» mande du Général Conway; ainſi
» je ne doute nullement du ſuccès.

» Je ſuis, mon cher Monſieur, très-
» ſincerement tout à vous. »

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la Réponſe ſuivante.

M. Rousseau à M. Hume.

A Wootton, le 23 Juin 1766.

« Je croyois, Monſieur, que mon

» ſilence interpreté par votre con-
» ſcience en diſoit aſſez; mais puiſ-
» qu'il entre dans vos vues de ne pas
» l'entendre, je parlerai. Vous vous
» êtes mal caché, je vous connois &
» vous ne l'ignorez pas. Sans liaiſons
» antérieures, ſans querelles, ſans dé-
» mêlés, ſans nous connoître autre-
» ment que par la réputation littéraire,
» vous vous empreſſez à m'offrir vos
» amis & vos ſoins; touché de votre
» généroſité, je me jette entre vos bras;
» vous m'amenez en Angleterre, en
» apparence pour m'y procurer un
» aſyle, & en effet pour m'y deshono-
» rer. Vous vous appliquez à cette noble
» œuvre avec un zele digne de votre
» cœur & avec un ſuccès digne de vos
» talens. Il n'en falloit pas tant pour
» réuſſir : vous vivez dans le monde,
» & moi dans la retraite; le Public
» aime à être trompé, & vous êtes
» fait pour le tromper. Je connois

» pourtant un homme que vous ne
» tromperez pas : c'eſt vous-même.
» Vous ſavez avec quelle horreur mon
» cœur repouſſa le premier ſoupçon de
» vos deſſeins. Je vous dis, en vous
» embraſſant, les yeux en larmes, que,
» ſi vous n'étiez pas le meilleur des
» hommes, il falloit que vous en fuſ-
» ſiez le plus noir. En penſant à votre
» conduite ſecrete, vous vous direz
» quelquefois que vous n'êtes pas le
» meilleur des hommes, & je doute
» qu'avec cette idée vous en ſoyez ja-
» mais le plus heureux.

» Je laiſſe un libre cours aux manœu-
» vres de vos amis, aux vôtres, & je
» vous abandonne avec peu de regret
» ma réputation pendant ma vie, bien
» sûr qu'un jour on nous rendra juſtice à
» tous deux. Quant aux bons offices en
» matiere d'intérêt avec leſquels vous
» vous maſquez, je vous en remercie
» & vous en diſpenſe. Je me dois de

» n'avoir plus de commerce avec vous ;
» & de n'accepter pas même à mon
» avantage, aucune affaire dont vous
» ſoyez le médiateur. Adieu, Monſieur,
» je vous ſouhaite le plus vrai bonheur ;
» mais, comme nous ne devons plus
» rien avoir à nous dire, voici la der-
» niere Lettre que vous recevrez de
» moi. »

J. J. R.

Je lui fis ſur le champ la Réponſe ſuivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Ce 26 Juin 1766.

» Comme la conſcience me dit que
» j'en ai toujours agi avec vous de la
» maniere la plus amicale & que je vous
» ai donné, en toute occaſion, les preu-
» ves les plus tendres & les plus actives
» d'une ſincere affection, vous pouvez
» juger de l'extrême ſurpriſe que m'a
» cauſée la lecture de votre lettre. Il eſt
» auſſi impoſſible de répondre à des ac-

» cusations si violentes & bornées à de
» simples généralités, qu'il est impossi-
» ble de les concevoir. Mais cette affaire
» ne peut, ne doit pas en rester là. Je sup-
» pose charitablement que quelqu'in-
» fâme calomniateur m'a noirci auprès
» de vous ; mais en ce cas, le devoir
» vous oblige, & je suis persuadé que
» votre propre inclination vous porte
» à me donner les moyens de connoître
» mon accusateur & de me justifier ; ce
» que vous ne pouvez faire qu'en m'ins-
» truisant de ce dont on m'accuse. Vous
» dites que je sais moi-même que je
» vous ai trahi ; mais, je le dis haute-
» ment & je le dirai à tout l'Univers :
» je sais le contraire ; je sais que mon
» amitié pour vous a été sans bornes &
» sans relâche ; &, quoique je vous en
» aie donné des preuves qui sont uni-
» versellement connues en France &
» en Angleterre, le Public n'en connoît
» encore que la plus petite partie. Je

» demande que vous me nommiez
» l'homme qui ose affirmer le contraire,
» & sur-tout je demande qu'il cite une
» seule circonstance dans laquelle je
» vous aie manqué. Vous le devez à
» moi ; vous le devez à vous-même ;
» vous le devez à la vérité, à l'honneur,
» à la justice, à tout ce qu'il y a de sacré
» parmi les hommes. C'est comme in-
» nocent, car je ne dirai pas comme
» votre ami, je ne dirai pas comme
» votre bienfaiteur ; c'est, je le répete,
» comme innocent, que je réclame le
» droit de prouver mon innocence &
» de confondre les scandaleuses fausse-
» tés qu'on peut avoir forgées contre
» moi. J'espere que M. Davenport, à
» qui j'ai envoyé une Copie de votre
» Lettre & qui lira celle-ci avant de
» vous la remettre, appuyera ma de-
» mande & vous dira qu'elle est juste.
» J'ai heureusement conservé la Lettre
» que vous m'avez écrite après votre

» arrivée à Wootton & où vous me
» marquez, dans les termes les plus
» forts, & même dans des termes trop
» forts, combien vous êtes ſenſible
» aux foibles efforts que j'ai faits pour
» vous être utile. Le petit commerce
» de Lettres que nous avons eu enſuite
» n'a eu pour objet, de ma part, que
» des vues dictées par l'amitié. Dites-
» moi donc ce qui, depuis ce temps-là,
» a pu vous offenſer; dites-moi de quoi
» l'on m'accuſe; dites-moi quel eſt mon
» accuſateur; & quand vous aurez rem-
» pli ces conditions à ma ſatisfaction &
» à celle de M. Davenport, vous aurez
» encore beaucoup de peine à vous juſ-
» tifier d'employer des expreſſions ſi
» outrageantes contre un homme avec
» qui vous avez été ſi étroitement lié &
» qui méritoit, à pluſieurs titres, d'être
» traité par vous avec plus d'égards &
» de décence.

» M. Davenport ſait tout ce qui s'eſt

» passé relativement à votre pension ;
» parce qu'il m'a paru nécessaire que la
» personne qui s'est chargée de vous
» procurer un établissement connoisse
» exactement l'état de votre fortune,
» afin qu'elle ne soit pas tentée d'exer-
» cer à votre égard des actes de géné-
» rosité, qui, en parvenant par hasard
» à votre connoissance, pourroient
» vous donner quelque sujet de mécon-
» tentement.

» Je suis, Monsieur, &c. D. H. »

Le crédit de M. Davenport me procura, au bout de trois semaines, l'énorme lettre qu'on va lire, & qui a du moins cet avantage pour moi qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon récit. J'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présentés peu fidelement, & je laisserai à mes Lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wootton, le 10 Juillet 1766.

* « Je ſuis malade, Monſieur, & » peu en état d'écrire ; mais vous vou- » lez une explication, il faut vous la » donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir » depuis longtemps (1) : vous n'en » voulutes point alors, je me tus ; vous » la voulez aujourd'hui, je vous l'en- » voie. Elle ſera longue, j'en ſuis fâ- » ché ; mais j'ai beaucoup à dire, & je » n'y veux pas revenir à deux fois.

» Je ne vis point dans le monde ; » j'ignore ce qui s'y paſſe ; je n'ai point » de parti, point d'aſſocié, point d'in- » trigue ; on ne me dit rien, je ne ſais » que ce que je ſens ; mais comme on

* Les Notes de M. Hume ſont diſtinguées par des chiffres & imprimées en caractères romains ; celles de M. Rouſſeau ſont diſtinguées par une étoile & imprimées en caractères italiques. *Note des Editeurs.*

(1) M. Rouſſeau ne m'a aſſurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si, pendant que nous avons vécu enſemble, il a eu quelques-uns des indignes ſoupçons dont cette Lettre eſt remplie, *il les a tenus bien ſecrets.*

» me le fait bien ſentir, je le ſais bien.
» Le premier ſoin de ceux qui trament
» des noirceurs eſt de ſe mettre à cou-
» vert des preuves juridiques ; il ne
» feroit pas bon leur intenter procès.
» La conviction intérieure admet un
» autre genre de preuves qui reglent
» les ſentimens d'un honnête homme.
» Vous ſaurez ſur quoi ſont fondés les
» miens.

» Vous demandez avec beaucoup de
» confiance qu'on vous nomme votre
» accuſateur. Cet accuſateur, Monſieur,
» eſt le ſeul homme au monde qui, dé-
» poſant contre vous, pouvoit ſe faire
» écouter de moi ; c'eſt vous-même.
» Je vais me livrer ſans réſerve & ſans
» crainte à mon caractere ouvert ; en-
» nemi de tout artifice, je vous parle-
» rai avec la même franchiſe que ſi vous
» étiez un autre en qui j'euſſe toute la
» confiance que je n'ai plus en vous. Je
» vous ferai l'hiſtoire des mouvemens

» de mon ame & de ce qui les a pro-
» duits, & nommant M. Hume en
» tierce personne, je vous ferai juge
» vous-même de ce que je dois penser
» de lui. Malgré la longueur de ma
» Lettre, je n'y suivrai point d'autre
» ordre que celui de mes idées, com-
» mençant par les indices & finissant
» par la démonstration.

» Je quittois la Suisse, fatigué de
» traitemens barbares, mais qui du
» moins ne mettoient en péril que ma
» personne & laissoient mon honneur
» en sûreté. Je suivois les mouvemens
» de mon cœur pour aller joindre My-
» lord Mareschal; quand je reçus à
» Strasbourg de M. Hume l'invitation
» la plus tendre de passer avec lui en
» Angleterre où il me promettoit l'ac-
» cueil le plus agréable, & plus de tran-
» quillité que je n'y en ai trouvé. Je
» balançai entre l'ancien ami & le nou-
» veau, j'eus tort; je préférai ce der-
» nier;

» nier, j'eus plus grand tort : mais le
» desir de connoître par moi-même
» une Nation célebre, dont on me di-
» soit tant de mal & tant de bien, l'em-
» porta. Sûr de ne pas perdre George
» Keith, j'étois flatté d'acquérir David
» Hume. Son mérite, ses rares talens,
» l'honnêteté bien établie de son carac-
» tere, me faisoient désirer de joindre
» son amitié à celle dont m'honoroit
» son illustre Compatriote ; & je me
» faisois une sorte de gloire de montrer
» un bel exemple aux Gens de Lettres
» dans l'union sincere de deux hommes
» dont les principes étoient si différens.

» Avant l'invitation du Roi de Prusse
» & de Mylord Mareschal, incertain
» sur le lieu de ma retraite, j'avois de-
» mandé & obtenu par mes amis un
» passeport de la Cour de France, dont
» je me servis pour aller à Paris joindre
» M. Hume. Il vit, & vit trop peut-
» être, l'accueil que je reçus d'un grand

» Prince, &, j'ofe dire, du Public. Je » me prêtai par devoir, mais avec ré- » pugnance à cet éclat, jugeant com- » bien l'envie de mes ennemis en feroit » irritée. Ce fut un fpectacle bien doux » pour moi que l'augmentation fenfible » de bienveillance pour M. Hume, que » la bonne œuvre qu'il alloit faire pro- » duifit dans tout Paris. Il devoit en » être touché comme moi ; je ne fais » s'il le fut de la même maniere.

» Nous partons avec un de mes amis » qui prefqu'uniquement pour moi fai- » foit le voyage d'Angleterre. En dé- » barquant à Douvres, tranfporté de » toucher enfin cette terre de liberté & » d'y être amené par cet homme illuf- » tre, je lui faute au cou, je l'embraffe » étroitement fans rien dire, mais en » couvrant fon vifage de baifers & de » larmes qui parloient affez. Ce n'eft » pas la feule fois ni la plus remarqua- » ble où il ait pu voir en moi les faifif-

» ſemens d'un cœur pénétré. Je ne ſais
» ce qu'il fait de ces ſouvenirs, s'ils lui
» viennent; j'ai dans l'eſprit qu'il en
» doit quelquefois être importuné.

» Nous ſommes fêtés arrivant à
» Londres. On s'empreſſe dans tous les
» états à me marquer de la bienveillance
» & de l'eſtime. M. Hume me préſente
» de bonne grace à tout le monde; il
» étoit naturel de lui attribuer, comme
» je faiſois, la meilleure partie de ce
» bon accueil: mon cœur étoit plein
» de lui, j'en parlois à tout le monde;
» j'en écrivois à tous mes amis; mon
» attachement pour lui prenoit chaque
» jour de nouvelles forces; le ſien pa-
» roiſſoit pour moi des plus tendres;
» & il m'en a quelquefois donné des
» marques dont je me ſuis ſenti très-
» touché. Celle de faire faire mon por-
» trait en grand ne fut pourtant pas de
» ce nombre. Cette fantaiſie me parut
» trop affichée, & j'y trouvai je ne ſais

» quel air d'oſtentation qui ne me plût
» pas. C'eſt tout ce que j'aurois pu
» paſſer à M. Hume s'il eût été homme
» à jetter ſon argent par les fenêtres,
» & qu'il eût eu dans une galerie tous
» les portraits de ſes amis. Au reſte,
» j'avouerai ſans peine qu'en cela je
» puis avoir tort (2).

» Mais ce qui me parut un acte d'a-
» mitié & de généroſité des plus vrais
» & des plus eſtimables, des plus di-
» gnes en un mot de M. Hume, ce fut
» le ſoin qu'il prit de ſolliciter pour
» moi de lui-même une penſion du
» Roi, à laquelle je n'avois aſſurément
» aucun droit d'aſpirer. Témoin du

(2) Voici le fait. M. Ramſay mon ami, Peintre diſtingué & homme de mérite, me propoſa de faire le portrait de M. Rouſſeau ; & lorſqu'il l'eut commencé, il me dit que ſon intention étoit de m'en faire préſent. Ainſi ce n'eſt point à moi que l'idée en vint, & ce portrait ne me coûta rien. M. Rouſſeau s'eſt donc également mépris, & lorſqu'il me fait un compliment ſur cette prétendue galanterie de ma part dans ſa lettre du 29 Mars, & lorſqu'il s'en moque dans celle-ci.

» zele qu'il mit à cette affaire, j'en fus
» vivement pénétré : rien ne pouvoit
» plus me flatter qu'un ſervice de cette
» eſpece, non pour l'intérêt aſſurément
» car trop attaché peut-être à ce que je
» poſſede, je ne ſais point déſirer ce
» que je n'ai pas, & ayant par mes amis
» & par mon travail du pain ſuffiſam-
» ment pour vivre, je n'ambitionne
» rien de plus ; mais l'honneur de re-
» cevoir des témoignages de bonté, je
» ne dirai pas d'un ſi grand Monarque,
» mais d'un ſi bon pere, d'un ſi bon
» mari, d'un ſi bon maître, d'un ſi bon
» ami, & ſur-tout d'un ſi honnête
» homme, m'affectoit ſenſiblement ;
» & quand je conſidérois encore dans
» cette grace que le Miniſtre qui l'a-
» voit obtenue étoit la probité vivante,
» cette probité ſi utile aux Peuples, &
» ſi rare dans ſon état, je ne pouvois
» que me glorifier d'avoir pour bien-
» faiteurs trois des hommes du monde

» que j'aurois le plus désirés pour amis.
» Aussi, loin de me refuser à la pension
» offerte, je ne mis pour l'accepter
» qu'une condition nécessaire, savoir,
» un consentement dont, sans man-
» quer à mon devoir, je ne pouvois
» me passer.

» Honoré des empressemens de tout
» le monde, je tâchois d'y répon-
» dre convenablement. Cependant ma
» mauvaise santé & l'habitude de vivre
» à la campagne me firent trouver le
» séjour de la Ville incommode. Aussi-
» tôt les maisons de campagne se pré-
» sentent en foule; on m'en offre à choi-
» sir dans toutes les Provinces. M. Hume
» se charge des propositions, il me les
» fait, il me conduit même à deux ou
» trois campagnes voisines; j'hésite
» longtemps sur le choix; il augmen-
» toit cette incertitude. Je me déter-
» mine enfin pour cette Province, &
» d'abord M. Hume arrange tout; les

» embarras s'applaniſſent ; je pars,
» j'arrive dans cette habitation ſoli-
» taire, commode, agréable : le maître
» de la maiſon prévoit tout, pourvoit
» à tout ; rien ne manque. Je ſuis tran-
» quille, indépendant ; voilà le mo-
» ment ſi déſiré où tous mes maux doi-
» vent finir. Non, c'eſt-là qu'ils com-
» mencent, plus cruels que je ne les
» avois encore éprouvés.

» J'ai parlé juſqu'ici d'abondance de
» cœur, & rendant avec le plus grand
» plaiſir juſtice aux bons offices de
» M. Hume. Que ce qui me reſte à
» dire, n'eſt-il de même nature ! Rien
» ne me coûtera jamais de ce qui pourra
» l'honorer. Il n'eſt permis de marchan-
» der ſur le prix des bienfaits que quand
» on nous accuſe d'ingratitude, &
» M. Hume m'en accuſe aujourd'hui.
» J'oſerai donc faire une obſervation
» qu'il rend néceſſaire. En appréciant
» ſes ſoins par la peine & le temps

» qu'ils lui coûtoient, ils étoient d'un
» prix ineſtimable, encore plus par ſa
» bonne volonté : pour le bien réel
» qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'appa-
» rence que de poids. Je ne venois point
» comme un mendiant quêter du pain
» en Angleterre, j'y apportois le mien ;
» j'y venois abſolument chercher un
» aſyle, & il eſt ouvert à tout étran-
» ger. D'ailleurs je n'y étois point tel-
» lement inconnu qu'arrivant ſeul,
» j'euſſe manqué d'aſſiſtance & de ſer-
» vices. Si quelques perſonnes m'ont
» recherché pour M. Hume, d'autres
» auſſi m'ont recherché pour moi ; &,
» par exemple, quand M. Davenport
» voulut bien m'offrir l'aſyle que j'ha-
» bite, ce ne fut pas pour lui qu'il ne
» connoiſſoit point, & qu'il vit ſeule-
» ment pour le prier de faire & d'ap-
» puyer ſon obligeante propoſition.
» Ainſi quand M. Hume tâche aujour-
» d'hui d'aliéner de moi cet honnête

» homme, il cherche à m'ôter ce qu'il
» ne m'a pas donné (3). Tout ce qui
» s'eſt fait de bien, ſe ſeroit fait ſans
» lui à peu près de même, & peut-être
» mieux; mais le mal ne ſe fut point
» fait; car pourquoi ai-je des ennemis
» en Angleterre ? Pourquoi ces enne-
» mis ſont-ils précifément les amis de
» M. Hume ? Qui eſt-ce qui a pu m'at-
» tirer leur inimitié ? ce n'eſt pas moi
» qui ne les vis de ma vie & qui ne les
» connoîs pas; je n'en aurois aucun, ſi
» j'y étois venu ſeul (4).

(3) M. Rouſſeau me juge mal & devroit me connoître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conſerver les mêmes bontés à ſon malheureux Hôte.

(4) Etranges effets d'une imagination bleſſée ! M. Rouſſeau ignore, dit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde, & il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le ſait-il ? Où les voit-il ? Il n'y a reçu que des marques de bienfaiſance & d'hoſpitalité. M. Walpole ſeul avoit fait une plaiſanterie ſur lui, mais n'étoit point pour cela ſon ennemi. Si M. Rouſſeau voyoit les choſes commes elles ſont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi, & d'autre ennemi que lui-même.

» J'ai parlé jusqu'ici de faits publics
» & notoires, qui par leur nature &
» par ma reconnoissance ont eu le plus
» grand éclat. Ceux qui me restent à
» dire sont, non seulement particu-
» liers, mais secrets, du moins dans
» leur cause, & l'on a pris toutes les
» mesures possibles pour qu'ils restas-
» sent cachés au Public; mais, bien
» connus de la personne intéressée, ils
» n'en operent pas moins sa propre
» conviction.

» Peu de temps après notre arrivée à
» Londres, j'y remarquai dans les es-
» prits, à mon égard, un changement
» sourd qui bientôt devint très-sensi-
» ble. Avant que je vinsse en Angle-
» terre, elle étoit un des Pays de l'Eu-
» rope où j'avois le plus de réputation,
» j'oserois presque dire de considéra-
» tion. Les Papiers Publics étoient
» pleins de mes éloges, & il n'y avoit
» qu'un cri contre mes persécuteurs.

» Ce ton ſe ſoutint à mon arrivée ; les
» Papiers l'annoncerent en triomphe ;
» l'Angleterre s'honoroit d'être mon
» refuge ; elle en glorifioit avec juſtice
» ſes Loix & ſon Gouvernement. Tout-
» à-coup, & ſans aucune cauſe aſſigna-
» ble, ce ton change, mais ſi fort & ſi
» vîte que dans tous les caprices du Pu-
» blic, on n'en voit guère de plus éton-
» nant. Le ſignal fut donné dans un
» certain *Magaſin*, auſſi plein d'inep-
» ties que de menſonges, où l'Auteur
» bien inſtruit ou feignant de l'être me
» donnoit pour fils de Muſicien. Dès
» ce moment les imprimés ne parlerent
» plus de moi que d'une maniere équi-
» voque ou malhonnête. Tout ce qui
» avoit trait à mes malheurs étoit dé-
» guiſé, altéré, préſenté ſous un faux
» jour, & toujours le moins à mon
» avantage qu'il étoit poſſible. Loin de
» parler de l'accueil que j'avois reçu à
» Paris, & qui n'avoit fait que trop

» de bruit, on ne ſuppoſoit pas même
» que j'euſſe oſé paroître dans cette
» Ville, & un des amis de M. Hume
» fut très-ſurpris quand je lui dis que
» j'y avois paſſé.

» Trop accoutumé à l'inconſtance
» du Public pour m'en affecter, encore
» je ne laiſſois pas d'être étonné de ce
» changement ſi bruſque, de ce con-
» cert ſi ſingulierement unanime, que
» pas un de ceux qui m'avoient tant
» loué abſent, ne parut, moi préſent,
» ſe ſouvenir de mon exiſtence. Je trou-
» vois bizarre que préciſément après
» le retour de M. Hume qui a tant de
» crédit à Londres, tant d'influence
» ſur les gens de Lettres & les Li-
» braires, & de ſi grandes liaiſons avec
» eux, ſa préſence eut produit un effet
» ſi contraire à celui qu'on en pouvoit
» attendre; que, parmi tant d'Ecri-
» vains de toute eſpece, pas un de ſes
» amis ne ſe montrât le mien; & l'on

» voyoit bien que ceux qui parloient
» de moi n'étoient pas ſes ennemis,
» puiſqu'en faiſant ſonner ſon carac-
» tere public, ils diſoient que j'avois
» traverſé la France ſous ſa protection,
» à la faveur d'un paſſeport qu'il m'avoit
» obtenu de la Cour, & peu s'en fal-
» loit qu'ils ne fiſſent entendre que
» j'avois fait le voyage à ſa ſuite & à
» ſes frais.

» Ceci ne ſignifioit rien encore &
» n'étoit que ſingulier; mais ce qui l'é-
» toit davantage fut que le ton de ſes
» amis ne changea pas moins avec moi
» que celui du Public. Toujours, je me
» fais un plaiſir de le dire, leurs ſoins,
» leurs bons offices ont été les mêmes,
» & très-grands en ma faveur; mais
» loin de me marquer la même eſtime,
» celui ſur-tout dont je veux parler &
» chez qui nous étions deſcendus à no-
» tre arrivée, accompagnoit tout cela
» de propos ſi durs & quelquefois ſi

» choquans qu'on eût dit qu'il ne cher-
» choit à m'obliger que pour avoir droit
» de me marquer du mépris (5). Son
» frere, d'abord très-accueillant, très-
» honnête, changea bientôt avec si peu
» de mesure qu'il ne daignoit pas même
» dans leur propre maison me dire un
» seul mot, ni me rendre le salut, ni
» aucun des devoirs que l'on rend chez
» soi aux étrangers. Rien cependant
» n'étoit survenu de nouveau que
» l'arrivée de J. J. Rousseau & de Da-
» vid Hume; & certainement la cause
» de ces changemens ne vint pas de
» moi; à moins que trop de simplicité,
» de discrétion, de modestie ne soit un
» moyen de mécontenter les Anglois.

» Pour M. Hume, loin de prendre

(5) Il s'agit ici de M. Jean Steward, mon ami, qui a reçu M. Rousseau chez lui & lui a rendu tous les bons offices qu'il a pu lui rendre. En se plaignant de ses procédés, M. Rousseau a oublié qu'il lui a écrit de Wootton même, une Lettre pleine des témoignages de reconnoissance les plus expressifs & les plus justes. Ce que M. Rousseau ajoute sur le frere de M. Stewart, n'est ni vrai ni honnête.

» avec moi un ton révoltant, il don-
» noit dans l'autre extrême. Les flagor-
» neries m'ont toujours été suspectes.
» Il m'en a fait de toutes les façons *,
» au point de me forcer, n'y pouvant
» tenir davantage, (6) à lui en dire mon
» sentiment. Sa conduite le dispen-
» soit fort de s'étendre en paroles ;
» cependant, puisqu'il en vouloit dire,
» j'aurois voulu qu'à toutes ces louan-
» ges fades il eût substitué quelquefois
» la voix d'un ami ; mais je n'ai jamais
» trouvé dans son langage rien qui
» sentît la vraie amitié, pas même dans
» la façon dont il parloit de moi à d'au-

* *J'en dirai seulement une qui m'a fait rire ; c'étoit de faire ensorte, quand je venois le voir, que je trouvasse toujours sur sa table un Tome de l'*Héloïse ; *comme si je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume, pour être assuré que, de tous les Livres qui existent, l'*Héloïse *doit être pour lui le plus ennuyeux.*

(6) On peut juger par les deux premieres Lettres de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel côté les *flagorneries* ont commencé. Au reste, j'aimois & j'estimois M. Rousseau, & j'avois du plaisir à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai je trop loué, mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

» tres en ma préſence. On eut dit qu'en
» voulant me faire des Patrons il cher-
» choit à m'ôter leur bienveillance,
» qu'il vouloit plutôt que j'en fuſſe aſ-
» ſiſté qu'aimé ; & j'ai quelquefois été
» ſurpris du tour révoltant qu'il don-
» noit à ma conduite près des gens qui
» pouvoient s'en offenſer. Un exemple
» éclaircira ceci. M. Penneck du Mu-
» ſæum, ami de Mylord Mareſchal &
» Paſteur d'une Paroiſſe où l'on vouloit
» m'établir, vient nous voir. M. Hume,
» moi préſent, lui fait mes excuſes de
» ne l'avoir pas prévenu; le Docteur
» Maty, lui dit-il, nous avoit invités
» pour Jeudi au Muſæum où M. Rouſ-
» ſeau devoit vous voir ; mais il pré-
» féra d'aller avec Madame Garrick à
» la Comédie ; on ne peut pas faire tant
» de choſes en un jour (7). Vous m'a-

(7) Je ne me rappelle pas un mot de toute cette hiſtoire; mais ce qui me diſpenſe d'y ajouter foi, c'eſt que je me ſouviens très-bien que nous avions pris deux jours différens pour viſiter le *Muſæum* & pour aller à la Comédie.

» vouerez, Monſieur, que c'étoit-là
» une étrange façon de me capter la
» bienveillance de M. Penneck.

» Je ne ſais ce qu'avoit pu dire en
» ſecret M. Hume à ſes connoiſſances;
» mais rien n'étoit plus bizarre que leur
» façon d'en uſer avec moi de ſon aveu,
» ſouvent même par ſon aſſiſtance.
» Quoique ma bourſe ne fût pas vuide,
» que je n'euſſe beſoin de celle de per-
» ſonne, & qu'il le sût très-bien, l'on
» eût dit que je n'étois là que pour vivre
» aux dépens du Public, & qu'il n'étoit
» queſtion que de me faire l'aumône,
» de maniere à m'en ſauver un peu
» l'embarras; (8) je puis dire que cette
» affectation continuelle & choquante

(8) J'imagine que M. Rouſſeau veut parler ici de deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la Maiſon de M. Steward lorſqu'il voulut manger chez lui; & ce n'étoit pas pour lui épargner la dépenſe d'un repas, mais ſeulement parce qu'il n'y avoit pas de Traiteur dans le voiſinage. Je demande pardon aux Lecteurs de les entretenir de ſemblables détails.

« eſt une des choſes qui m'ont fait pren-
» dre le plus en averſion le ſéjour de
» Londres. Ce n'eſt sûrement pas ſur
» ce pied qu'il faut préſenter en Angle-
» terre un homme à qui l'on veut atti-
» rer un peu de conſidération : mais
» cette charité peut être bénignement
» interprétée, & je conſens qu'elle le
» ſoit. Avançons.

» On répand à Paris une fauſſe Let-
» tre du Roi de Pruſſe, à moi adreſſée
» & pleine de la plus cruelle malignité.
» J'apprends avec ſurpriſe que c'eſt un
» M. Walpole, ami de M. Hume, qui
» répand cette Lettre ; je lui demande
» ſi cela eſt vrai ; mais pour toute ré-
» ponſe il me demande de qui je le
» tiens. Un moment auparavant, il
» m'avoit donné une carte pour ce
» même M. Walpole, afin qu'il ſe char-
» geât de Papiers qui m'importent, &
» que je veux faire venir de Paris en
» sûreté.

» J'apprends que le fils du * Jongleur » Tronchin, mon plus mortel ennemi, » eſt non-ſeulement l'ami, le protégé » de M. Hume, mais qu'ils logent en- » ſemble, & quand M. Hume voit que » je ſais cela, il m'en fait la confidence, » m'aſſurant que le fils ne reſſemble pas » au pere. J'ai logé quelques nuits dans » cette maiſon chez M. Hume avec ma » Gouvernante, & à l'air, à l'accueil » dont nous ont honorés ſes Hôteſſes, » qui ſont ſes amies, j'ai jugé à la façon » dont lui ou cet homme qu'il dit ne » pas reſſembler à ſon pere, ont pu » leur parler d'elle & de moi. (9)

* Nous n'avons pas été autoriſés à ſupprimer cette injure; mais elle eſt trop groſſiere & trop gratuite pour bleſſer le célebre & eſtimable Médecin ſur qui elle tombe. *Note des Editeurs.*

(9) Me voilà donc accuſé de trahiſon parce que je ſuis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaiſanterie ſur M. Rouſſeau; parce que le fils d'un homme que M. Rouſſeau n'aime pas ſe trouve par haſard logé dans la même maiſon que moi; parce que mes Hôteſſes, qui ne ſavent pas un mot de François, ont regardé M. Rouſſeau froidement!.... Au reſte, j'ai dit ſeulement à M. Rouſſeau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que ſon pere.

» Ces faits combinés entr'eux &
» avec une certaine apparence générale
» me donnent insensiblement une in-
» quiétude que je repousse avec hor-
» reur. Cependant les Lettres que j'écris
» n'arrivent pas ; j'en reçois qui ont été
» ouvertes, & toutes ont passé par les
» mains de M. Hume (10). Si quelqu'une
» lui échappe, il ne peut cacher l'ardente
» avidité de la voir. Un soir, je vois
» encore chez lui une manœuvre de
» Lettre dont je suis frappé. * Après le

(10) Ces imputations d'indiscrétion & d'infidélité sont si odieuses, & les preuves en sont si ridicules, que je me crois dispensé d'y répondre.

* *Il faut dire ce que c'est que cette manœuvre. J'écrivois sur la table de M. Hume, en son absence, une réponse à une Lettre que je venois de recevoir. Il arrive, très-curieux de savoir ce que j'écrivois & ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma Lettre sans la lui montrer, & comme je la mettois dans ma poche, il la demande avidement, disant qu'il l'enverra le lendemain jour de poste. La Lettre reste sur sa table. Lord Newnham arrive, M. Hume sort un moment; je reprens ma Lettre, disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambassadeur de France, j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait son enveloppe, il tire son cachet, M. Hume offre le sien avec tant d'empressement qu'il faut s'en servir.*

» ſouper, gardant tous deux le ſilence
» au coin de ſon feu, je m'apperçois
» qu'il me fixe, comme il lui arri-
» voit ſouvent & d'une maniere dont
» l'idée eſt difficile à rendre. Pour cette
» fois, ſon regard ſec, ardent, mo-
» queur & prolongé devint plus qu'in-
» quiétant. Pour m'en débarraſſer,
» j'eſſayai de le fixer à mon tour; mais
» en arrêtant mes yeux ſur les ſiens, je
» ſens un frémiſſement inexplicable,
» & bientôt je ſuis forcé de les baiſſer.
» La phyſionomie & le ton du bon
» David ſont d'un bon homme, mais
» où, grand Dieu! ce bon homme em-

par préférence. On ſonne, Lord Newnham donne la Lettre au Laquais de M. Hume pour la remettre au ſien qui attend enbas avec ſon carroſſe, afin qu'il la porte chez M. l'Ambaſſadeur. A peine le Laquais de M. Hume étoit hors de la porte que je me dis, je parie que le Maître va le ſuivre : il n'y manqua pas. Ne ſachant comment laiſſer ſeul Mylord Newnham, j'héſitai quelque temps avant que de ſuivre à mon tour M. Hume; je n'apperçus rien, mais il vit très-bien que j'étois inquiet. Ainſi quoique je n'aie reçu aucune réponſe à ma Lettre, je ne doute pas qu'elle ne ſoit parvenue; mais je doute un peu, je l'avoue, qu'elle n'ait pas été lue auparavant.

» prunte-t'il les yeux dont il fixe ſes
» amis ?

» L'impreſſion de ce regard me reſte
» & m'agite ; mon trouble augmente
» juſqu'au ſaiſiſſement : ſi l'épanche-
» ment n'eût ſuccédé, j'étouffois. Bien-
» tôt un violent remords me gagne ; je
» m'indigne de moi-même ; enfin dans
» un tranſport que je me rappelle encore
» avec délices, je m'élance à ſon cou,
» je le ſerre étroitement ; ſuffoqué de
» ſanglots, inondé de larmes, je m'é-
» crie d'un voix entrecoupée : *Non,*
» *non, David Hume n'eſt pas un traître ;*
» *s'il n'étoit le meilleur des hommes, il*
» *faudroit qu'il en fût le plus noir* (11).
» David Hume me rend poliment mes
» embraſſemens, & tout en me frap-
» pant de petits coups ſur le dos, me

(11) Tout le dialogue de cette ſcene eſt artificieuſement concerté pour préparer & fonder une partie de la fable tiſſue dans cette Lettre. On verra ce que j'ai à dire ſur ces article dans ma Réponſe à M. Rouſſeau.

» répete plusieurs fois d'un ton tran-
» quille: *Quoi, mon cher Monsieur! Eh*
» *mon cher Monsieur! Quoi donc, mon*
» *cher Monsieur!* Il ne me dit rien de
» plus; je sens que mon cœur se res-
» serre; nous allons nous coucher, & je
» pars le lendemain pour la Province.

» Arrivé dans cet agréable asyle où j'é-
» tois venu chercher le repos de si loin,
» je devois le trouver dans une maison
» solitaire, commode & riante, dont
» le Maître, homme d'esprit & de mé-
» rite, n'épargnoit rien de ce qui pou-
» voit m'en faire aimer le séjour. Mais
» quel repos peut-on goûter dans la vie
» quand le cœur est agité! Troublé de
» la plus cruelle incertitude, & ne sa-
» chant que penser d'un homme que je
» devois aimer, je cherchai à me déli-
» vrer de ce doute funeste en rendant
» ma confiance à mon bienfaiteur. Car,
» pourquoi, par quel caprice inconce-
» vable eût-il eu tant de zele à l'ex-

» térieur pour mon bien-être, avec des
» projets fecrets contre mon honneur?
» Dans les obfervations qui m'avoient
» inquiété, chaque fait en lui-même
» étoit peu de chofe, il n'y avoit que
» leur concours d'étonnant, & peut-
» être inftruit d'autres faits que j'igno-
» rois, M. Hume pouvoit-il, dans un
» éclairciffement, me donner une folu-
» tion fatisfaifante. La feule chofe
» inexplicable étoit qu'il fe fût refufé à
» un éclairciffement que fon honneur
» & fon amitié pour moi rendoient
» également néceffaire. Je voyois qu'il
» y avoit là quelque chofe que je ne
» comprenois pas & que je mourois
» d'envie d'entendre. Avant donc de me
» décider abfolument fur fon compte,
» je voulus faire un dernier effort & lui
» écrire pour le ramener, s'il fe laiffoit
» féduire à mes ennemis, ou pour le
» faire expliquer de maniere ou d'autre.
» Je lui écrivis une Lettre qu'il dut

» trouver fort naturelle * s'il étoit cou-
» pable, mais fort extraordinaire s'il
» ne l'étoit pas : car, quoi de plus ex-
» traordinaire qu'une Lettre pleine à la
» fois de gratitude ſur ſes ſervices &
» d'inquiétude ſur ſes ſentimens, &
» ou, mettant, pour ainſi dire, ſes
» actions d'un côté & ſes intentions de
» l'autre, au lieu de parler des preuves
» d'amitié qu'il m'avoit données, je
» le prie de m'aimer à cauſe du bien
» qu'il m'avoit fait (12) ? Je n'ai pas
» pris mes précautions d'aſſez loin pour
» garder une copie de cette Lettre ;
» mais, puiſqu'il les a priſes lui, qu'il
» la montre ; & quiconque la lira, y
» voyant un homme tourmenté d'une

* *Il paroît par ce qu'il m'écrit en dernier lieu qu'il eſt très-content de cette Lettre, & qu'il la trouve fort bien.*

(12) Ma réponſe à cela eſt dans la Lettre même de M. Rouſſeau, du 22 Mars, où l'on trouve le ton de la plus grande cordialité, ſans aucune réſerve, ſans la moindre apparence de ſoupçon.

» peine ſecrette, qu'il veut faire en-
» tendre & qu'il n'oſe dire, ſera cu-
» rieux, je m'aſſure, de ſavoir quel
» éclairciſſement cette Lettre aura pro-
» duit, ſur-tout à la ſuite de la ſcene
» précédente. Aucun, rien du tout.
» M. Hume ſe contente en réponſe, de
» me parler des ſoins obligeans que
» M. Davenport ſe propoſe de prendre
» en ma faveur. Du reſte, pas un mot
» ſur le principal ſujet de ma Lettre,
» ni ſur l'état de mon cœur dont il de-
» voit ſi bien voir le tourment. Je fus
» frappé de ce ſilence encore plus que
» je ne l'avois été de ſon flegme à notre
» dernier entretien. J'avois tort, ce
» ſilence étoit fort naturel après l'autre
» & j'aurois dû m'y attendre. Car quand
» on a oſé dire en face à un homme:
» *je ſuis tenté de vous croire un traître*,
» & qu'il n'a pas la curioſité de vous
» demander *ſur quoi* (13), l'on peut

(13) Tout cela porte ſur la même fable. Voyez la 11e Note.

» compter qu'il n'aura pareille curiosité
» de sa vie, & pour peu que les indices
» le chargent, cet homme est jugé.

» Après la réception de sa Lettre,
» qui tarda beaucoup, je pris enfin mon
» parti, & résolus de ne lui plus écrire.
» Tout me confirma bientôt dans la
» résolution de rompre avec lui tout
» commerce. Curieux au dernier point
» du détail de mes moindres affaires,
» il ne s'étoit pas borné à s'en informer
» de moi dans nos entretiens, mais
» j'appris qu'après avoir commencé
» par faire avouer à ma Gouvernante
» qu'elle en étoit instruite, il n'avoit
» pas laissé échapper avec elle un seul
» tête-à-tête (14) sans l'interroger jus-
» qu'à l'importunité sur mes occupa-
» tions, sur mes ressources, sur mes

(14) Je n'ai eu qu'un seul *tête-à-tête* avec sa Gouvernante ; ce fut lorsqu'elle arriva à Londres. J'avoue qu'il ne me vint pas dans l'esprit de l'entretenir d'autre chose que de M. Rousseau.

» amis, ſur mes connoiſſances, ſur
» leurs noms, leur état, leur demeure,
» & avec une adreſſe Jéſuitique, il avoit
» demandé ſéparément les mêmes cho-
» ſes à elle & à moi. On doit prendre
» intérêt aux affaires d'un ami, mais on
» doit ſe contenter de ce qu'il veut nous
» en dire, ſur-tout quand il eſt auſſi
» ouvert, auſſi confiant que moi, &
» tout ce petit cailletage de commere
» convient, on ne peut pas plus mal,
» à un Philoſophe.

» Dans le même temps je reçois en-
» core deux Lettres qui ont été ouvertes.
» L'une de M. Boſwell, dont le ca-
» chet étoit en ſi mauvais état que
» M. Davenport, en la recevant, le fit
» remarquer au Laquais de M. Hume;
» & l'autre de M. d'Ivernois, dans un
» paquet de M. Hume, laquelle avoit
» été recachetée au moyen d'un fer
» chaud qui, maladroitement appli-

» qué, avoit brûlé le papier autour de
» l'empreinte. J'écrivis à M. Daven-
» port pour le prier de garder par-de-
» vers lui toutes les Lettres qui lui se-
» roient remises pour moi, & de n'en
» remettre aucune à personne, sous
» quelque prétexte que ce fût. J'ignore
» si M. Davenport, bien éloigné de
» penser que cette précaution pût re-
» garder M. Hume, lui montra ma
» Lettre; mais je sais que tout disoit à
» celui-ci qu'il avoit perdu ma con-
» fiance, & qu'il n'en alloit pas moins
» son train sans s'embarrasser de la re-
» couvrer.

» Mais que devins-je lorsque je vis
» dans les Papiers Publics la préten-
» due Lettre du Roi de Prusse que je
» n'avois pas encore vue, cette fausse
» Lettre, imprimée en François & en
» Anglois, donnée pour vraie, même
» avec la signature du Roi, & que j'y
» reconnus la plume de M. d'Alem-

» bert * auſſi ſûrement que ſi je lui
» avois vu écrite ?

A l'inſtant un trait de lumiere vint
» m'éclairer ſur la cauſe ſecrette du
» changement étonnant & prompt du
» Public Anglois à mon égard, & je
» vis à Paris le foyer du complot qui
» s'exécutoit à Londres.

M. d'Alembert, autre ami très-in-
» time de M. Hume, étoit depuis long-
» temps mon ennemi caché, & n'épioit
» que les occaſions de me nuire ſans ſe
» commettre; il étoit le ſeul des gens
» de Lettres d'un certain nom & de
» mes anciennes connoiſſances qui ne
» me fût point venu voir (15) ou qui ne
» m'eût rien fait dire à mon dernier paſ-
» ſage à Paris. Je connoiſſois ſes diſ-

* Voyez là-deſſus la déclaration de M. d'Alembert imprimée à la fin de cette Brochure. *Note des Editeurs.*

(15) M. Rouſſeau étoit excédé, diſoit-il, des viſites qu'il recevoit; doit-il ſe plaindre que M. d'Alembert, qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la ſienne ?

» positions ſecrettes, mais je m'en in-
» quiétois peu, me contentant d'en
» avertir mes amis dans l'occaſion. Je
» me ſouviens qu'un jour, queſtionné
» ſur ſon compte par M. Hume,
» qui queſtionna de même enſuite ma
» Gouvernante, je lui dis que M. d'A-
» lembert étoit un homme adroit &
» ruſé. Il me contredit avec une cha-
» leur dont je m'étonnai, ne ſachant
» pas alors qu'ils étoient ſi bien enſem-
» ble, & que c'étoit ſa propre cauſe
» qu'il défendoit.

» La lecture de cette Lettre m'al-
» larma beaucoup, & ſentant que j'a-
» vois été attiré en Angleterre en vertu
» d'un projet qui commençoit à s'exé-
» cuter, mais dont j'ignorois le but, je
» ſentois le péril ſans ſavoir où il pou-
» voit être ni de quoi j'avois à me ga-
» rantir; je me rappellai alors quatre
» mots effrayans de M. Hume, que je
» rapporterai ci-après. Que penſer

» d'un Ecrit où l'on me faiſoit un
» crime de mes miſeres; qui tendoit à
» m'ôter la commiſération de tout le
» monde dans mes malheurs, & qu'on
» donnoit ſous le nom du Prince même
» qui m'avoit protégé, pour en rendre
» l'effet plus cruel encore? Que de-
» vois-je augurer de la ſuite d'un tel
» début? Le Peuple Anglois lit les
» Papiers Publics, & n'eſt pas déjà
» trop favorable aux étrangers. Un vê-
» tement qui n'eſt pas le ſien ſuffit pour
» le mettre de mauvaiſe humeur. Qu'en
» doit attendre un pauvre étranger dans
» ſes promenades champêtres, le ſeul
» plaiſir de la vie auquel il s'eſt borné,
» quand on aura perſuadé à ces bonnes
» gens que cet homme aime qu'on le la-
» pide? ils ſeront fort tentés de lui en don-
» ner l'amuſement. Mais ma douleur,
» ma douleur profonde & cruelle, la plus
» amere que j'aie jamais reſſentie, ne
» venoit pas du péril auquel j'étois ex-

» posé. J'en avois trop bravé d'autres
» pour être fort ému de celui là. La
» trahison (16) d'un faux ami, dont
» j'étois la proie, étoit ce qui portoit
» dans mon cœur trop sensible l'acca-
» blement, la tristesse & la mort. Dans
» l'impétuosité d'un premier mouve-
» ment, dont jamais je ne fus le maî-
» tre, & que mes adroits ennemis sa-
» vent faire naître pour s'en prévaloir,
» j'écris des Lettres pleines de désordre
» où je ne déguise ni mon trouble ni
» mon indignation.

» Monsieur, j'ai tant de choses à
» dire qu'en chemin faisant j'en oublie
» la moitié. Par exemple, une Relation
» en forme de Lettre sur mon séjour à
» Montmorency fut portée par des Li-

(16) Ce *faux ami*, c'est moi, sans doute; mais cette *trahison* quelle est-elle? Quel mal ai-je fait ou ai-je pu faire à M. Rousseau? En me supposant le projet caché de le perdre, comment pouvois-je y parvenir par les services que je lui rendois? Si M. Rousseau en étoit cru, on me trouveroit bien plus imbécile que méchant.

» braires à M. Hume qui me la montra.
» Je consentis qu'elle fût imprimée ; il
» se chargea d'y veiller ; elle n'a jamais
» paru. J'avois apporté un Exemplaire
» des Lettres de M. du Peyrou conte-
» nant la Relation des affaires de Neuf-
» châtel qui me regardent ; je les remis
» aux mêmes Libraires à leur priere
» pour les faire traduire & réimprimer ;
» M. Hume se chargea d'y veiller ; elles
» n'ont jamais paru *. Dès que la fausse
» Lettre du Roi de Prusse & sa traduc-
» tion parurent, je compris pourquoi
» les autres Ecrits restoient supprimés,
» (17) & je l'écrivis aux Libraires. J'é-
» crivis d'autres Lettres qui probable-
» ment ont couru dans Londres : enfin
» j'employai le crédit d'un homme de

* *Les Libraires viennent de me marquer que cette Edition est faite & prête à paroître. Cela peut-être, mais c'est trop tard, & qui pis est, trop à propos.*

(17) Il y a environ quatre mois que M. Becket, Libraire, dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie survenue au Traducteur qui avoit retardé cette publication. Au reste je n'ai jamais promis de donner aucun soin à cette édition. M. Becket m'en est garant.

» mérite & de qualité pour faire mettre
» dans les Papiers une déclaration de
» l'imposture. Dans cette Déclaration,
» je laissois paroître toute ma douleur
» & je n'en déguisois pas la cause.

» Jusqu'ici M. Hume a semblé mar-
» cher dans les ténebres. Vous l'allez
» voir désormais dans la lumiere &
» marcher à découvert. Il n'y a qu'à
» toujours aller droit avec les gens ru-
» sés : tôt ou tard ils se décelent par
» leurs ruses mêmes.

» Lorsque cette prétendue Lettre du
» Roi de Prusse fut publiée à Londres,
» M. Hume, qui certainement savoit
» qu'elle étoit supposée, puisque je le
» lui avois dit, n'en dit rien, ne m'é-
» crit rien, se taît & ne songe pas
» même à faire, en faveur de son ami
» absent, aucune déclaration de la vé-
» rité (18). Il ne falloit, pour aller au

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la supposition de la Lettre, & d'ailleurs M. Walpole étoit connu pour en être l'Auteur.

» but, que laiſſer dire & ſe tenir coi;
» c'eſt ce qu'il fit.

» M. Hume ayant été mon conduc-
» teur en Angleterre, y étoit, en quel-
» que façon, mon protecteur, mon
» patron. S'il étoit naturel qu'il prît
» ma défenſe, il ne l'étoit pas moins
» qu'ayant une proteſtation publique à
» faire, je m'adreſſaſſe à lui pour cela.
» Ayant déjà ceſſé (19) de lui écrire,
» je n'avois garde de recommencer. Je
» m'adreſſe à un autre. Premier ſoufflet
» ſur la joue de mon Patron. Il n'en
» ſent rien.

» En diſant que la Lettre étoit fabri-
» quée à Paris, il m'importoit fort peu
» lequel on entendît de M. d'Alembert
» ou de ſon prête-nom M. Walpole;
» mais en ajoutant que ce qui navroit
» & déchiroit mon cœur étoit que l'im-

(19) M. Rouſſeau manque ici de mémoire. Il oublie que ſeulement huit jours auparavant il m'avoit écrit une Lettre très-cordiale. *Voyez la Lettre du 29 Mars.*

» posteur avoit des complices en An-
» gleterre, je m'expliquois avec la plus
» grande clarté pour leur ami qui étoit
» à Londres, & qui vouloit passer pour
» le mien. Il n'y avoit certainement que
» lui seul en Angleterre dont la haine
» pût déchirer & navrer mon cœur.
» Second soufflet sur la joue de mon
» Patron. Il n'en sent rien.

» Au contraire, il feint malignement
» que mon affliction venoit seulement
» de la publication de cette Lettre,
» afin de me faire passer pour un homme
» vain qu'une satyre affecte beaucoup.
» Vain ou non, j'étois mortellement
» affligé ; il le savoit & ne m'écrivoit
» pas un mot. Ce tendre ami, qui a
» tant à cœur que ma bourse soit pleine,
» se soucie assez peu que mon cœur soit
» déchiré.

» Un autre écrit paroît bientôt dans
» les mêmes Feuilles de la même main
» que le premier, plus cruel encore,

» s'il étoit poſſible, & où l'Auteur ne
» peut déguiſer ſa rage ſur l'accueil que
» j'avois reçu à Paris (20). Cet Ecrit
» ne m'affecta plus ; il ne m'apprenoit
» rien de nouveau. Les Libelles pou-
» voient aller leur train ſans m'émou-
» voir, & le volage Public lui-même
» ſe laſſoit d'être longtemps occupé du
» même ſujet. Ce n'eſt pas le compte
» des Complotteurs qui, ayant ma ré-
» putation d'honnête homme à dé-
» truire, veulent de maniere ou d'au-
» tre en venir à bout. Il fallut changer
» de batterie.

» L'affaire de la penſion n'étoit pas
» terminée. Il ne fut pas difficile à
» M. Hume d'obtenir de l'humanité du
» Miniſtre & de la générosité du Prince
» qu'elle le fut. Il fut chargé de me le
» marquer, il le fit. Ce moment fut,
» je l'avoue, un des plus critiques de

(20) Je n'ai aucune connoiſſance de ce prétendu libelle.

» ma vie. Combien il m'en coûta pour
» faire mon devoir ! Mes engagemens
» précédens, l'obligation de correſ-
» pondre avec reſpect aux bontés du
» Roi, l'honneur d'être l'objet de ſes
» attentions, de celles de ſon Miniſtre,
» le deſir de marquer combien j'y étois
» ſenſible, même l'avantage d'être un
» peu plus au large en approchant de la
» vieilleſſe, accablés d'ennuis & de
» maux, enfin l'embarras de trouver
» une excuſe honnête pour éluder un
» bienfait déjà preſqu'accepté ; tout
» me rendoit difficile & cruelle la néceſ-
» ſité d'y renoncer ; car il le falloit aſ-
» ſurément, ou me rendre le plus vil
» de tous les hommes en devenant vo-
» lontairement l'obligé de celui dont
» j'étois trahi.

» Je fis mon devoir, non ſans peine ;
» j'écrivis directement à M. le Géné-
» ral Conway, & avec autant de reſ-
» pect & d'honnêteté qu'il me fut poſ-

» ſible, ſans refus abſolu, je me défen-
» dis pour le preſent d'accepter. M.
» Hume avoit été le négociateur de
» l'affaire, le ſeul même qui en eut
» parlé ; non ſeulement je ne lui ré-
» pondis point, quoique ce fut lui qui
» m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot
» de lui dans ma lettre. Troiſieme ſouf-
» flet ſur la joue de mon patron, &
» pour celui là, s'il ne le ſent pas, c'eſt
» aſſurément ſa faute : il n'en ſent rien.

» Ma lettre n'étoit pas claire & ne
» pouvoit l'être pour M. le Général
» Conway, qui ne ſçavoit pas à quoi
» tenoit ce refus, mais elle l'étoit fort
» pour M. Hume qui le ſçavoit très-
» bien ; cependant il feint de prendre
» le change tant ſur le ſujet de ma dou-
» leur, que ſur celui de mon refus, &
» dans un billet qu'il m'écrit il me fait
» entendre qu'on me ménagera la con-
» tinuation des bontés du Roi ſi je me
» raviſe ſur la penſion. En un mot il

» prétend à toute force, & quoi qu'il
» arrive, demeurer mon patron mal-
» gré moi. Vous jugez bien, Monſieur,
» qu'il n'attendoit pas de réponſe & il
» n'en eut point.

Dans ce même tems à peu près, car
» je ne ſçais pas les dates, & cette exac-
» titude ici n'eſt pas néceſſaire, parut
» une lettre de M. de Voltaire à moi
» adreſſée avec une traduction An-
» gloiſe, qui renchérit encore ſur l'ori-
» ginal. Le noble objet de ce ſpirituel
» ouvrage eſt de m'attirer le mépris &
» la haine de ceux chez qui je me ſuis
» réfugié. Je ne doutai point que mon
» cher Patron n'eût été un des inſtru-
» mens de cette publication, ſur tout
» quand je vis qu'en tâchant d'aliéner
» de moi ceux qui pouvoient en ce pays
» me rendre la vie agréable, on avoit
» omis de nommer celui qui m'y avoit
» conduit. On ſçavoit ſans doute que
» c'étoit un ſoin ſuperflu & qu'à cet

» égard rien ne restoit à faire. Ce nom
» si maladroitement oublié dans cette
» lettre, me rappella ce que dit Tacite
» du portrait de Brutus omis dans une
» pompe funebre, que chacun l'y dis-
» tinguoit, précisément parce qu'il n'y
» étoit pas.

» On ne nommoit donc pas M.
» Hume; mais il vit avec les gens qu'on
» nommoit. Il a pour amis tous mes
» ennemis, on le sçait : ailleurs les
» Tronchin, (21) les d'Alembert, les
» Voltaire; mais il y a bien pis à Lon-
» dres, c'est que je n'y ai pour ennemis
» que ses amis. Eh pourquoi y en au-
» rois-je d'autres? Pourquoi même y
» ai-je ceux-là? Qu'ai-je fait à Lord
» (22) Littleton, que je ne connois

(21) Je n'ai jamais été assez heureux pour me rencontrer avec M. de Voltaire : il m'a fait seulement l'honneur de m'écrire une Lettre il y a environ trois ans. Je n'ai vu de ma vie M. Tronchin, & je n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui. Quant à M. d'Alembert, je me fais gloire de son amitié.

(22) M. Rousseau voyant dans les Papiers Pu-

» même pas ? Qu'ai-je fait à M. Wal-
» pole que je ne connois pas davan-
» tage ? Que ſçavent-ils de moi, ſinon
» que je ſuis malheureux & l'ami de
» leur ami Hume ? Que leur a t-il donc
» dit, puiſque ce n'eſt que par lui qu'ils
» me connoiſſent ? Je crois bien qu'a-
» vec le rôle qu'il fait il ne ſe démaſque
» pas devant tout le monde; ce ne ſe-
» roit plus être maſqué. Je crois bien
» qu'il ne parle pas de moi à M. le Gé-
» néral Conway ni à M. le Duc de Ri-
» chmond, comme il en parle dans
» ſes entretiens ſecrets avec M. Wal-
» pole & dans ſa correſpondance ſe-

blics l'annonce d'une Lettre qui lui étoit adreſſée ſous le nom de M. de Voltaire, écrivit à M. Davenport, qui étoit alors à Londres, pour le prier de la lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie imprimée étoit très-fautive; mais que j'en demanderois au Lord Littleton une copie manuſcrite qui étoit correcte. Cela ſuffit à M. Rouſſeau pour lui faire conclure que le Lord Littleton eſt ſon ennemi mortel & mon intime ami, & que nous conſpirons enſemble contre lui. Il auroit dû plutôt conclure que la copie, qui avoit été imprimée, ne venoit pas de moi.

» crete avec M. d'Alembert ; mais
» qu'on découvre la trame qui s'ourdit
» à Londres depuis mon arrivée, &
» l'on verra si M. Hume n'en tient pas
» les principaux fils.

» Enfin le moment venu qu'on croit
» propre à frapper le grand coup, on
» en prépare l'effet par un nouvel Ecrit
» satyrique qu'on fait mettre dans les
» Papiers (23). S'il m'étoit resté jus-
» qu'alors le moindre doute, comment
» auroit-t'il pu tenir devant cet Ecrit,
» puisqu'il contenoit des faits qui
» n'étoient connus que de M. Hume,
» chargés, il est vrai, pour les rendre
» odieux au Public.

» On dit dans cet Écrit que j'ouvre
» ma porte aux Grands & que je la
» ferme aux Petits. Qui est-ce qui sait
» à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte,
» que M. Hume, avec qui j'ai demeuré

(23) Je n'ai jamais vu cette piece, ni avant ni après sa publication, & tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoissance.

» & par qui sont venus tous ceux que j'ai
» vus? Il faut en excepter un Grand que
» j'ai reçu de bon cœur sans le connoî-
» tre, & que j'aurois reçu de bien
» meilleur cœur encore si je l'avois
» connu. Ce fut M. Hume qui me dit
» son nom quand il fut parti. En l'ap-
» prenant j'eus un vrai chagrin que,
» daignant monter au second étage, il
» ne fut pas entré au premier.

» Quant aux Petits, je n'ai rien à
» dire. J'aurois désiré voir moins de
» monde; mais, ne voulant déplaire à
» personne, je me laissois diriger par
» M. Hume, & j'ai reçu de mon mieux
» tous ceux qu'il m'a présentés sans dis-
» tinction de Petits ni de Grands.

» On dit dans ce même Ecrit que je
» reçois mes parens froidement, *pour*
» *ne rien dire de plus*. Cette généralité
» consiste a avoir une fois reçu assez
» froidement le seul parent que j'aie
» hors de Geneve, & cela en présence

» de M. Hume (24). C'eſt néceſſaire-
» ment ou M. Hume ou ce parent qui
» a fourni cet article. Or mon couſin,
» que j'ai toujours connu pour bon pa-
» rent & pour honnête homme, n'eſt
» point capable de fournir à des ſaty-
» res publiques contre moi. D'ailleurs,
» borné par ſon état à la ſocieté des gens
» de Commerce, il ne vit pas avec les
» gens de Lettres, ni avec ceux qui
» fourniſſent des Articles dans les Pa-
» piers, encore moins avec ceux qui
» s'occupent à des ſatyres. Ainſi l'Ar-
» ticle ne vient pas de lui. Tout au plus
» puis-je penſer que M. Hume aura
» tâché de le faire jaſer, ce qui n'eſt
» pas abſolument difficile, & qu'il aura
» tourné ce qu'il lui a dit de la maniere
» la plus favorable à ſes vues. Il eſt bon
» d'ajouter qu'après ma rupture avec

(24) Je n'étois pas préſent, lorſque M. Rouſſeau reçut ſon couſin. Je les vis enſuite enſemble, un ſeul moment, ſur la terraſſe de Buckingham-Street,

» M. Hume j'en avois écrit à ce cousin-
» là.

» Enfin, on dit dans ce même Ecrit
» que je suis sujet à changer d'amis. Il
» ne faut pas être bien fin pour com-
» prendre à quoi cela prépare.

» Distinguons. J'ai depuis vingt-
» cinq & trente ans des amis très-so-
» lides. J'en ai de plus nouveaux, mais
» non moins sûrs, que je garderai plus
» longtemps si je vis. Je n'ai pas en gé-
» néral trouvé la même sûreté chez ceux
» que j'ai faits parmi les gens de Let-
» tres. Aussi j'en ai changé quelque-
» fois, & j'en changerai tant qu'ils me
» seront suspects; car je suis bien dé-
» terminé à ne garder jamais d'amis
» par bienséance : je n'en veux avoir
» que pour les aimer.

» Si jamais j'eus une conviction in-
» time & certaine, je l'ai que M. Hume
» a fourni les matériaux de cet Ecrit,

» Bien plus, non-ſeulement j'ai cette
» certitude, mais il m'eſt clair qu'il a
» voulu que je l'euſſe : car comment
» ſuppoſer un homme auſſi fin, aſſez
» mal-adroit pour ſe découvrir à ce
» point, voulant ſe cacher ?

» Quel étoit ſon but ? Rien n'eſt plus
» clair encore. C'étoit de porter mon
» indignation à ſon dernier terme,
» pour amener avec plus d'éclat le coup
» qu'il me préparoit. Il ſait que pour
» me faire faire bien des ſotiſes il ſuffit
» de me mettre en colere. Nous ſom-
» mes au moment critique qui mon-
» trera s'il a bien ou mal raiſonné.

» Il faut ſe poſſéder autant que fait
» M. Hume, il faut avoir ſon flegme
» & toute ſa force d'eſprit pour pren-
» dre le parti qu'il prit, après tout ce
» qui s'étoit paſſé. Dans l'embarras où
» j'étois, écrivant à M. le Général
» Conway, je ne pus remplir ma Let-
» tre que de phraſes obſcures dont
M.

» M. Hume fit, comme mon ami, » l'interprétation qu'il lui plut. Sup- » posant donc, quoiqu'il ſut très-bien » le contraire, que c'étoit la clauſe du » ſecret qui me faiſoit de la peine, il » obtient de M. le Général qu'il vou- » droit bien s'employer pour la faire » lever. Alors cet homme Stoïque & » vraiment inſenſible m'écrit la Lettre » la plus amicale où il me marque » qu'il s'eſt employé pour faire lever la » clauſe, mais qu'avant toute choſe » il faut ſavoir ſi je veux accepter ſans » cette condition, pour ne pas expoſer » Sa Majeſté à un ſecond refus.

» C'étoit ici le moment déciſif, la fin, » l'objet de tous ſes travaux. Il lui fal- » loit une réponſe, il la vouloit. Pour » que je ne puſſe me diſpenſer de la » faire il envoye à M. Davenport un » duplicata de ſa Lettre, & non con- » tent de cette précaution, il m'écrit » dans un autre billet qu'il ne ſauroit

» rester plus long-temps à Londres
» pour mon service. La tête me tourna
» presque en lisant ce billet. De mes
» jours je n'ai rien trouvé de plus in-
» concevable.

» Il l'a donc enfin cette réponse
» tant desirée, & se presse déjà d'en
» triompher. Déjà écrivant à M. Da-
» venport, il me traite d'homme fé-
» roce & de monstre d'ingratitude.
» Mais il lui faut plus. Ses mesures sont
» bien prises, à ce qu'il pense : nulle
» preuve contre lui ne peut échapper.
» Il veut une explication : il l'aura ; &
» la voici.

» Rien ne la conclut mieux que le der-
» nier trait qui l'amene. Seul il prouve
» tout & sans réplique.

» Je veux supposer, par impossible,
» qu'il n'est rien revenu à M. Hume de
» mes plaintes contre lui : il n'en sait
» rien, il les ignore aussi parfaitement
» que s'il n'eût été faufilé avec per-

» ſonne qui en fût inſtruit, auſſi par-
» faitement que ſi durant ce tems il eût
» vécu à la Chine (25). Mais ma con-
» duite immédiate entre lui & moi;
» les derniers mots ſi frappans que je
» lui dis à Londres; la Lettre qui ſui-
» vit pleine d'inquiétude & de crainte;
» mon ſilence obſtiné plus énergique
» que des paroles; ma plainte amere
» & publique au ſujet de la Lettre de
» M. d'Alembert; ma Lettre au Miniſ-
» tre, qui ne m'a point écrit, en réponſe
» à celle qu'il m'écrit lui-même, & dans
» laquelle je ne dis pas un mot de lui;
» enfin mon refus, ſans daigner m'a-
» dreſſer à lui, d'acquieſcer à une af-
» faire qu'il a traitée en ma faveur, moi
» le ſachant, & ſans oppoſition de ma
» part; tout cela parle ſeul du ton le
» plus fort, je ne dis pas à tout homme

(25) Comment aurois-je deviné ces chimériques ſoupçons? M. Davenport, la ſeule perſonne de ma connoiſſance qui vît alors M. Rouſſeau, m'aſſure qu'il les ignoroit parfaitement lui-même.

» qui auroit quelque ſentiment dans
» [illegible]me, mais à tout homme qui n'eſt
» pas hébêté.

» Quoi, après que j'ai rompu tout
» commerce avec lui depuis près de
» trois mois, après que je n'ai ré-
» pondu à pas une de ſes Lettres, quel-
» qu'important qu'en fut le ſujet, en-
» vironné des marques publiques &
» particulieres de l'affliction que ſon
» infidélité me cauſe, cet homme
» éclairé, ce beau génie naturellement
» ſi clair-voyant & volontairement ſi
» ſtupide, ne voit rien, n'entend rien,
» ne ſent rien, n'eſt ému de rien, &
» ſans un ſeul mot de plainte, de juſ-
» tification, d'explication, il continue
» à ſe donner, malgré moi, pour moi
» les ſoins les plus grands, les plus
» empreſſés! il m'écrit affectueuſement
» qu'il ne peut reſter à Londres plus
» long-temps pour mon ſervice, com-
» me ſi nous étions d'accord qu'il y

» restera pour cela! Cet aveuglement, » cette impassibilité, cette obstination » ne sont pas dans la nature, il faut » expliquer cela par d'autres motifs. » Mettons cette conduite dans un plus » grand jour, car c'est un point déci» sif.

» Dans cette affaire il faut nécessaire» ment que M. Hume soit le plus grand » ou le dernier des hommes, il n'y a » pas de milieu. Reste à voir lequel » c'est des deux.

» Malgré tant de marques de dédain » de ma part, M. Hume avoit-il l'éton» nante générosité de vouloir me servir » sincerement? Il savoit qu'il m'étoit » impossible d'accepter ses bons offices » tant que j'aurois de lui les sentimens » que j'avois conçus. Il avoit éludé l'ex» plication lui-même. Ainsi me ser» vant sans se justifier il rendoit ses » soins inutiles; il n'étoit donc pas gé» néreux,

» S'il ſuppoſoit qu'en cet état *j'ac-*
» cepterois ſes ſoins, il ſuppoſoit donc
» que j'étois un infame. C'étoit donc
» pour un homme qu'il jugeoit être un
» infame qu'il ſollicitoit avec tant d'ar-
» deur une penſion du Roi ? Peut-on
» rien penſer de plus extravagant ?

» Mais que M. Hume, ſuivant tou-
» jours ſon plan, ſe ſoit dit à lui-même :
» voici le moment de l'exécution ; car,
» preſſant Rouſſeau d'accepter la pen-
» ſion, il faudra qu'il l'accepte ou qu'il
» la refuſe. S'il l'accepte, avec les preu-
» ves que j'ai en main, je le déshonore
» complettement ; s'il la refuſe aprés
» l'avoir acceptée, on a levé tout pré-
» texte, il faudra qu'il diſe pourquoi.
» C'eſt-là que je l'attends ; s'il m'accuſe
» il eſt perdu.

» Si, dis-je, M. Hume a raiſonné
» ainſi, il a fait une choſe fort conſé-
» quente à ſon plan, & par-là même
» ici fort naturelle, & il n'y a que cette

» unique façon d'expliquer sa conduite
» dans cette affaire ; car elle est inex-
» plicable dans toute autre supposition :
» si ceci n'est pas démontré, jamais
» rien ne le sera.

» L'état critique où il m'a réduit me
» rappelle bien fortement les quatre
» mots dont j'ai parlé ci-devant, & que
» je lui entendis dire & répéter dans un
» temps où je n'en pénétrois guères la
» force. C'étoit la premiere nuit qui
» suivit notre départ de Paris. Nous
» étions couchés dans la même cham-
» bre, & plusieurs fois dans la nuit, je
» l'entends s'écrier en François avec
» une vehémence extrême (26) : *Je tiens*
» *J. J. Rousseau.* J'ignore s'il veilloit ou
» s'il dormoit. L'expression est remar-

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant, & je sais encore moins si c'est en François que je rêve ; mais M. Rousseau, qui ne sait pas si je dormois ou si je veillois quand je prononçois ces terribles paroles, avec une si terrible voix, est-il certain d'avoir été bien éveillé lorsqu'il les a entendues ?

» quable dans la bouche d'un homme
» qui ſait trop bien le François pour ſe
» tromper ſur la force & le choix des
» termes. Cependant je pris, & je ne
» pouvois manquer alors de prendre ces
» mots dans un ſens favorable, quoi-
» que le ton l'indiquât encore moins
» que l'expreſſion: c'eſt un ton dont il
» m'eſt impoſſible de donner l'idée, &
» qui correſpond très-bien aux regards
» dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit
» ces mots, je ſentis un treſſaillement
» d'effroi dont je n'étois pas le maître;
» mais il ne me fallut qu'un moment
» pour me remettre & rire de ma terreur.
» Dès le lendemain tout fut ſi parfai-
» tement oublié que je n'y ai pas même
» penſé durant tout mon ſéjour à Lon-
» dres & au voiſinage. Je ne m'en ſuis
» ſouvenu qu'ici où tant de choſes m'ont
» rappellé ces paroles, & me les rap-
» pellent, pour-ainſi-dire, à chaque
» inſtant.

» Ces mots dont le ton retentit ſur » mon cœur comme s'ils venoient » d'être prononcés, les longs & funeſ- » tes regards tant de fois lancés ſur moi, » les petits coups ſur le dos avec des » mots de *Mon cher Monſieur*, en ré- » ponſe au ſoupçon d'être un traî- » tre ; tout cela m'affecte à un tel » point après le reſte, que ces ſouve- » nirs, fuſſent-ils les ſeuls, ferme- » roient tout retour à la confiance, & » il n'y a pas une nuit où ces mots, *Je* » *tiens J. J. Rouſſeau*, ne ſonnent encore » à mon oreille, comme ſi je les en- » tendois de nouveau.

» Oui, M. Hume, vous me te- » nez, je le ſais, mais ſeulement par » des choſes qui me ſont extérieures ; » vous me tenez par l'opinion, par les » jugemens des hommes ; vous me te- » nez par ma réputation, par ma ſureté » peut-être ; tous les préjugés ſont » pour vous ; il vous eſt aiſé de me faire

» paſſer pour un monſtre, comme vous
» avez commencé, & je vois déjà l'exul-
» tation barbare de mes implacables
» ennemis. Le pub'ic, en général, ne
» me fera pas plus de grace. Sans autre
» examen, il eſt toujours pour les ſer-
» vices rendus, parce que chacun eſt
» bien aiſe d'inviter à lui en rendre,
» en montrant qu'il ſait les ſentir. Je
» prévois aiſément la ſuite de tout cela,
» ſur-tout dans le Pays où vous m'avez
» conduit, & où, ſans amis, étran-
» ger à tout le monde, je ſuis preſque
» à votre merci. Les gens ſenſés com-
» prendront, cependant, que, loin
» que j'aie pu chercher cette affaire,
» elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de
» plus terrible dans la poſition où je
» ſuis : ils ſentiront qu'il n'y a que ma
» haine invincible pour toute fauſſeté &
» l'impoſſibilité de marquer de l'eſtime
» à celui pour qui je l'ai perdue, qui
» aient pu m'empêcher de diſſimuler

» quand tant d'intérêts m'en faiſoient
» une loi : mais les gens ſenſés ſont en
» petit nombre & ce ne ſont pas eux
» qui font du bruit.

» Oui, M. Hume, vous me tenez
» par tous les liens de cette vie ; mais
» vous ne me tenez ni par ma vertu ni
» par mon courage, indépendant de
» vous & des hommes, & qui me reſ-
» tera tout entier malgré vous. Ne pen-
» ſez pas m'effrayer par la crainte du
» ſort qui m'attend. Je connois les ju-
» gemens des hommes, je ſuis accou-
» tumé à leur injuſtice, & j'ai appris à
» les peu rédouter. Si votre parti eſt
» pris, comme j'ai tout lieu de le croire,
» ſoyez sûr que le mien ne l'eſt pas
» moins. Mon corps eſt affoibli, mais
» jamais mon ame ne fut plus ferme.
» Les hommes feront & diront ce qu'ils
» voudront, peu m'importe ; ce qui
» m'importe eſt d'achever, comme j'ai
» commencé, d'être droit & vrai juſ-

» qu'à la fin, quoiqu'il arrive, & de
» n'avoir pas plus à me reprocher une
» lâcheté dans mes miſeres qu'une in-
» ſolence dans ma proſpérité. Quelque
» opprobre qui m'attende & quelque
» malheur qui me menace, je ſuis prêt.
» Quoiqu'à plaindre, je le ſerai moins
» que vous, & je vous laiſſe pour toute
» vengeance le tourment de reſpecter,
» malgré vous, l'infortuné que vous
» accablez.

» En achevant cette Lettre, je ſuis
» ſurpris de la force que j'ai eue de l'é-
» crire. Si l'on mouroit de douleur,
» j'en ſerois mort à chaque ligne. Tout
» eſt également incompréhenſible dans
» ce qui ſe paſſe. Une conduite pareille
» à la vôtre n'eſt pas dans la nature,
» elle eſt contradictoire, & cependant
» elle m'eſt démontrée. Abyme des
» deux côtés ! je péris dans l'un ou
» dans l'autre. Je ſuis le plus mal-

» heureux des humains si vous êtes » coupable, j'en suis le plus vil si vous » êtes innocent. Vous me faites désirer » d'être cet objet méprisable. Oui, » l'état où je me verrois prosterné, » foulé sous vos pieds, criant miséri- » corde & faisant tout pour l'obtenir, » publiant à haute voix mon indignité » & rendant à vos vertus le plus écla- » tant hommage, seroit pour mon cœur » un état d'épanouissement & de joie, » après l'état d'étouffement & de mort » où vous l'avez mis. Il ne me reste » qu'un mot à vous dire. Si vous êtes » coupable, ne m'écrivez plus; cela » seroit inutile, & sûrement vous ne » me tromperez pas. Si vous êtes inno- » cent, daignez vous justifier. Je con- » nois mon devoir, je l'aime & l'aime- » rai toujours, quelque rude qu'il puisse » être. Il n'y a point d'abjection dont » un cœur, qui n'est pas né pour elle,

» ne puiſſe revenir. Encore un coup, ſi
» vous êtes innocent, daignez vous
» juſtifier : ſi vous ne l'êtes pas, adieu
» pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque temps ſi je ferois quelque Réponſe à cet étrange Mémoire ; à la fin je me déterminai à écrire la Lettre ſuivante.

M. Hume a M. Rousseau.

Le 22 Juillet 1766.

» Monſieur,

» Je ne répondrai qu'à un ſeul article de votre longue Lettre ; c'eſt à celui qui regarde la converſation que nous avons eue enſemble, le ſoir qui a précédé votre départ. M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il y avoit une chaiſe de retour prête à partir pour Wootton ; je crois même qu'il le fit annoncer dans les Papiers Pu-

» blîcs, afin de mieux vous tromper.
» Son intention étoit de vous épargner
» une partie de la dépense du voyage,
» ce que je regardois comme un projet
» louable ; mais je n'eus aucune part à
» cette idée ni à son exécution. Il vous
» vint cependant quelque soupçon de
» l'artifice, tandis que nous étions au
» coin de mon feu, & vous me reprochâ-
» tes d'y avoir participé : je tâchai de
» vous appaiser & de détourner la con-
» versation ; mais ce fut inutilement.
» Vous restâtes quelque tems assis,
» ayant un air sombre & gardant le si-
» lence, ou me répondant avec beau-
» coup d'humeur ; après quoi vous
» vous levâtes & fîtes un tour ou deux
» dans la chambre ; enfin tout d'un
» coup & à mon grand étonnement
» vous vîntes vous jetter sur mes genoux,
» & passant vos bras autour de mon cou,
» vous m'embrassâtes avec un air de

» tranſport, vous baignâtes mon viſage
» de vos larmes & vous vous écriâtes :
» *Mon cher ami, me pardonnerez-vous*
» *jamais cette extravagance? Aprés tant*
» *de peines que vous avez priſes pour*
» *m'obliger, aprés les preuves d'amitié*
» *ſans nombre que vous m'avez données,*
» *ſe peut-il que je paye vos ſervices de*
» *tant d'humeur & de bruſquerie? Mais*
» *en me pardonnant, vous me donnerez*
» *une nouvelle marque de votre amitié,*
» *& j'eſpere que lorſque vous verrez le*
» *fond de mon cœur, vous trouverez*
» *qu'il n'en eſt pas indigne.* Je fus ex-
» trêmement touché, & je crois qu'il
» ſe paſſa entre-nous une ſcêne très-ten-
» dre. Vous ajoutâtes, ſans doute par
» forme de compliment, que quoi que
» j'euſſe d'autres titres plus sûrs pour
» mériter l'eſtime de la poſtérité, ce-
» pendant l'attachement extraordinaire
» que je marquois à un homme malheu-

» reux & perſécuté, feroit peut-être
» compté pour quelque choſe. »

» Cet incident étoit aſſez remarqua-
» ble, & il eſt impoſſible que vous ou
» moi l'ayons ſi promptement oublié;
» mais vous avez eu l'aſſurance de m'en
» parler deux fois d'une maniere ſi dif-
» férente, ou p utôt ſi oppoſée, qu'en
» perſiſtant, comme je fais dans mon
» récit, il s'enſuit néceſſairement qu'un
» de nous deux eſt un menteur. Vous
» imaginez peut-être que cette avan-
» ture s'étant paſſée entre-nous & ſans
» témoins, il faudra balancer la crédi-
» bilité de votre témoignage & du
» mien, mais vous n'aurez pas cet
» avantage ou ce déſavantage, de quel-
» que maniere que vous vouliez l'ap-
» peller: je produirai contre vous d'au-
» tres preuves, qui mettront la choſe
» hors de conteſtation. »

» 1°. Vous n'avez pas fait attention
» que j'avois une Lettre écrite de votre

» main, (1) qui ne peut pas absolument se concilier avec votre récit, & qui confirme le mien. »

» 2°. J'ai conté le fait le lendemain ou le surlendemain à M. Davenport, dans l'intention d'empêcher qu'il n'eût recours, pour vous obliger dans la suite, à de semblables finesses; il s'en souviendra sûrement. »

» 3°. Comme cette avanture me paroissoit vous faire honneur, je l'ai contée ici à plusieurs de mes amis; je l'ai même écrite à Madame* la C. de ** à Paris. Personne, je pense, n'imaginera que je préparois d'avance une apologie, au cas que je me brouillasse avec vous, évenement que

(1) C'est celle du 22 Mars, qui est pleine de cordialité & qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ces noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent. On voit seulement à la fin de sa Lettre quelques restes d'humeur sur l'affaire de sa chaise.

* Cette Dame a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Éditeurs.*

» j'aurois regardé alors comme le plus
» incroyable de tous les évenemens hu-
» mains ; d'autant plus que nous étions
» peut-être ſéparés pour jamais, & que
» je continuois à vous rendre les ſervi-
» ces les plus eſſentiels. »

4°. Le fait, tel que je le rapporte ;
» eſt conſéquent & raiſonnable ; mais
» il n'y a pas le ſens commun dans vo-
» tre récit. Quoi ! parce que dans quel-
» ques momens de diſtraction ou de
» rêverie, aſſez ordinaires aux perſon-
» nes occupées, j'aurai eu un regard
» fixe, vous me ſoupçonnez d'être un
» traître, & vous avez l'aſſurance de
» me déclarer cet atroce & ridicule
» ſoupçon ? Car vous ne prétendez pas
» même avoir eu, avant votre départ de
» Londres, d'autres motifs ſolides de
» ſoupçon contre moi ?

» Je n'entrerai dans aucun autre détail
» ſur votre Lettre ; vous ſçavez trop bien
» vous-même combien tous les autres

» articles en ſont dénués de fonde-
» ment. J'ajouterai ſeulement en gé-
» néral que je goûtois il y a un mois
» un plaiſir très-ſenſible, en ſongeant
» que malgré bien des difficultés j'étois
» parvenu par ma conſtance & mes
» ſoins, & par de-là même mes plus
» vives eſpérances, à aſſurer vôtre re-
» pos, votre honneur & votre fortune;
» mais cette jouiſſance a bientôt été
» ſuivie du déplaiſir le plus amer, en
» vous voyant gratuitement & volon-
» tairement repouſſer ces biens loin de
» vous & vous déclarer l'ennemi de
» votre propre repos, de votre fortune
» & de votre honneur; dois-je être
» étonné, après cela, que vous ſoyez
» mon ennemi?

» A Dieu & pour toujours. »

D. H.

Il ne me reſte qu'à joindre à tous ces Papiers la Lettre que M. Walpole m'a écrite & qui prouve que je n'ai eu au-

cune part à tout ce qui concerne la prétendue Lettre du Roi de Prusse.

M. Walpole a M. Hume,
Arlington-Street, le 26 Juillet 1766.

« Je ne peux pas me rappeller avec » précision le temps où j'ai écrit la *Lettre du Roi de Prusse*; mais je vous assure, avec la plus grande verité, que » c'étoit plusieurs jours avant votre » départ de Paris & avant l'arrivée de » Rousseau à Londres; & je peux vous » en donner une forte preuve; car, » non-seulement par égard pour vous, » je cachai la Lettre tant que vous restâtes à Paris; mais ce fut aussi la raison pour laquelle, par délicatesse pour » moi-même, je ne voulus pas aller le » voir, quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il » fût honnête d'aller faire une visite » cordiale à un homme, ayant dans ma » poche une Lettre où je le tournois en » ridicule. Vous avez pleine liberté,

» mon cher Monſieur, de faire uſage
» ſoit auprès de Rouſſeau, ſoit auprès
» de tout autre, de ce que je dis ici pour
» votre juſtification : je ſerois bien fâ-
» ché d'être cauſe qu'on vous fît aucun
» reproche. J'ai un mépris profond pour
» Rouſſeau & une parfaite indifférence
» ſur ce qu'on penſera de cette affaire ;
» mais, s'il y a en cela quelque faute,
» ce que je ſuis bien loin de croire, je
» la prends ſur mon compte. Il n'y a
» point de talens qui m'empêchent de
» rire de celui qui les poſſede, s'il eſt
» un charlatan ; mais, s'il a de plus un
» cœur ingrat & méchant, comme
» Rouſſeau l'a fait voir à votre égard,
» il ſera déteſté par moi comme par
» tous les honnêtes gens, &c. »

H. W.

Je viens de donner une Relation, auſſi conciſe qu'il m'a été poſſible, de cette étrange affaire, qui, à ce qu'on m'a dit, a excité l'attention du Public

& qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les perſonnes, à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établiſſent l'autenticité des faits, ont penſé diverſement, tant ſur l'uſage que je devois en faire que ſur les ſentimens actuels de M. Rouſſeau & ſur l'état de ſon ame. Quelques-uns prétendent qu'il eſt abſolument de mauvaiſe foi dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes torts : ils croyent que tous ſes procédés ſont dictés par cet orgueil extrême qui forme la baſe de ſon caractere & qui le porte à chercher l'occaſion de refuſer, avec éclat, un bienfait du Roi d'Angleterre, & en même temps de ſe débarraſſer de l'intolérable fardeau de la reconnoiſſance en ſacrifiant à cela l'honneur, la vérité, l'amitié, & même ſon propre intérêt. Ils apportent, pour preuve de

leur opinion, l'abſurdité même de la premiere ſuppoſition ſur laquelle M. Rouſſeau fonde ſon reſſentiment ; je veux dire, la ſuppoſition que c'eſt moi qui ai fait imprimer la plaiſanterie de M. Walpole, quoique M. Rouſſeau ſache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout, à Londres comme à Paris. Comme cette ſuppoſition eſt, d'un côté, contraire au ſens commun, & de l'autre n'eſt pas ſoutenue par la plus légere probabilité, ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité, dans l'eſprit même de M. Rouſſeau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions & des menſonges que M. Rouſſeau emploie pour juſtifier ſa colere, menſonges qui concernent des faits ſur leſquels il lui eſt impoſſible de ſe tromper. Ils oppoſent auſſi ſa gaîté & ſon contentement réels à cette profonde mélancolie dont il feint d'être accablé. Il ſeroit ſuperflu d'ajouter que

ſa maniere de raiſonner qui regne dans toutes ſes accuſations eſt trop abſurde pour opérer dans l'eſprit de qui que ce ſoit une conviction ſincere.

Quoique M. Rouſſeau paroiſſe faire ici le ſacrifice d'un intérêt fort conſidérable, il faut obſerver cependant que l'argent n'eſt pas toujours le principal mobile des actions humaines; il y a des hommes ſur qui la vanité a un empire bien plus puiſſant, & c'eſt le cas de ce Philoſophe. Un refus fait avec oſtentation de la penſion du Roi d'Angleterre, oſtentation qu'il a ſouvent recherchée à l'égard d'autres Princes, auroit pu être ſeule un motif ſuffiſant pour déterminer ſa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence, & regardent M. Rouſſeau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils ſuppoſent bien auſſi, que l'orgueil & l'ingratitude ſont la baſe de

ſon caractere; mais en même tems ils ſont diſpoſés à croire que ſon eſprit, toujours inquiet & flottant, ſe laiſſe entraîner au courant de ſon humeur & de ſes paſſions. L'abſurdité de ce qu'il avance n'eſt pas, ſelon eux, une preuve qu'il ſoit de mauvaiſe foi. Il ſe regarde comme le ſeul être important de l'Univers, & croit bonnement que tout le genre humain conſpire contre lui. Son plus grand bienfaiteur, étant celui qui incommode le plus ſon orgueil, devient le principal objet de ſon animoſité. Il eſt vrai qu'il emploie, pour ſoutenir ſes bizarreries, des fictions & des menſonges; mais c'eſt une reſſource ſi commune dans ces têtes foibles qui flottent continuellement entre la raiſon & la folie, que perſonne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette derniere opinion, quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucuns

circonſtance de ſa vie, M. Rouſſeau ait joui plus entierement qu'aujourd'hui de toute ſa raiſon. Même dans les étranges Lettres qu'il m'a écrites, on retrouve des traces bien marquées de ſon éloquence & de ſon génie.

M. Rouſſeau m'a dit ſouvent qu'il compoſoit les Mémoires de ſa vie, & qu'il y rendroit juſtice à lui-même, à ſes amis & à ſes ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis ſa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de paſſer ſi ſoudainement de la claſſe de ſes amis à celle de ſes ennemis; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conſéquence. Si ſes Mémoires paroiſſent après ma mort, perſonne ne pourra juſtifier ma mémoire en faiſant connoître la vérité: s'ils ſont publiés après

la mort de l'Auteur, ma juſtification perdra, par cela même, une grande partie de ſon autenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonſtances de cette aventure, à en faire un précis que je deſtine à mes amis & dont je pourrai faire dans la ſuite l'uſage qu'eux & moi nous jugerons convenable; mais j'aime tellement la paix qu'il n'y a que la néceſſité ou les plus fortes raiſons qui puiſſent me déterminer à expoſer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium. Numquid quæ conſecravimus perdidiſſe nos dicimus? Inter conſecrata beneficium eſt; etiamſi malè reſpondit, benè collocatum. Non eſt ille qualem ſperavimus; ſimus nos quales fuimus, ei diſſimiles.

Seneca de Beneficiis, lib. VII, cap. 29.

DÉCLARATION

ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT AUX ÉDITEURS.

» J'AI appris par M. Hume avec la » plus grande ſurpriſe, que M. Rouſſeau » m'accuſe d'être l'Auteur d'une Let- » tre ironique qui lui a été adreſſée dans » les Papiers Publics, ſous le nom du » Roi de Pruſſe. Tout le monde ſait, à » Paris & à Londres, que cette Lettre » eſt de M. Walpole, qui même ne la » déſavoue pas. Il convient ſeulement » d'avoir été aidé, pour le ſtyle, par » une perſonne qu'il ne nomme point, » & qui devroit peut-être ſe nommer. » Pour moi, ſur qui les ſoupçons du » Public ne ſont jamais tombés à cet » égard, je ne connois nullement » M. Walpole: je ne crois pas même

» lui avoir jamais parlé, ne l'ayant ren-
» contré qu'une fois dans une maison
» particuliere. Non-seulement je n'ai
» pas la plus légere part, ni directe ni
» indirecte, à la Lettre dont il s'agit,
» mais je puis citer plus de cent person-
» nes, amies & ennemies de M. Rous-
» seau, qui m'ont entendu la désap-
» prouver beaucoup, par la raison qu'il
» ne faut point se mocquer des mal-
» heureux, sur-tout quand ils ne nous
» ont point fait de mal. D'ailleurs, mon
» respect pour le Roi de Prusse, & la
» reconnoissance que je lui dois, pou-
» voient, ce me semble, faire supposer
» à M. Rousseau, que je n'aurois pas
» voulu abuser du nom de ce Prince,
» même pour une plaisanterie.

» J'ajoute que je n'ai jamais été l'en-
» nemi de M. Rousseau, ni déclaré
» ni même secret, comme il le prétend;
» & je défie qu'on apporte la moindre
» preuve que j'aie jamais cherché à lui

» nuire en quoi que ce puiſſe être. Je
» pourrois prouver au contraire, par les
» témoignages les plus reſpectables, que
» j'ai cherché à l'obliger en ce qui a
» dépendu de moi.

» Quant à ma prétendue *correſpon-*
» *dance ſecrete* avec M. Hume, il eſt
» très-certain que nous n'avons com-
» mencé à nous écrire que cinq à ſix
» mois après ſon départ, à l'occaſion
» de la querelle que M. Rouſſeau lui
» a ſuſcitée, & dans laquelle il juge à
» propos de me mêler ſi gratuitement.

» Je crois devoir cette Déclaration
» à moi-même, à la vérité, & à la ſitua-
» tion de M. Rouſſeau : je le plains
» bien ſincerement de croire ſi peu à
» la vertu, & ſur-tout à celle de M.
» Hume. »

D'ALEMBERT.

FIN.

LE DOCTEUR PANSOPHE,

OU

LETTRES

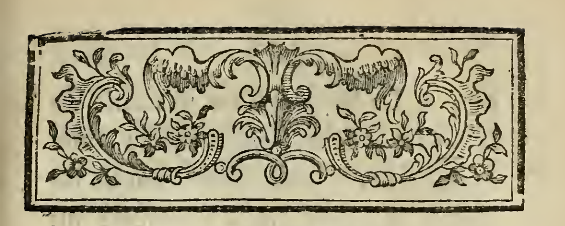
DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.



A LONDRES.

1766.



LETTRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE A MONSIEUR HUME.

J'Ai lû, Monſieur, les piéces du procès que vous avez eu à ſoutenir par devant le public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'eſt en vain qu'on a dit que c'eſt le procès de l'ingratitude contre la bienfaiſance.

Je me trouve impliqué dans cette

affaire. Le Sr. Rousseau m'accuse de lui avoir écrit en Angleterre (1) une Lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accusé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur, M. d'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la Lettre dont il parle, & je vous jure que si j'avais fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. Jean Jacques Rousseau, je ne la désavouerais pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis & de ses persécuteurs. Intimément persuadé qu'on doit lui élever une statue, comme il le dit dans la Lettre polie & dé-

(1) On trouvera à la suite de ce morceau cette Lettre que M. Rousseau attribue à M. de Voltaire, & qui a été en effet imprimée à Londres sous le nom de ce grand Ecrivain.

cente de *Jean Jacques Rousseau Citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont Archevêque de Paris* ; il pense que la moitié de l'Univers est occupée à dresser cette statue sur son piedestal, & l'autre moitié à la renverser.

Non-seulement il m'a cru iconoclaste ; mais il s'est imaginé que j'avais conspiré contre lui avec le Conseil de Genève pour faire décréter sa propre personne de prise de corps, & ensuite avec le Conseil de Berne pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris, & il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutait en lui la sagesse & la modestie. Voici, Monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je sus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, & que je présu-

mai qu'il pouvait rendre quelques ſervices à la philoſophie, je lui fis propoſer par M. Marc Chapuis Citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maiſon de campagne appellée l'*Hermitage*, que je venais d'acheter.

Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

Monſieur,

» Je ne vous aime point ; vous » corrompez ma République en don» nant des Spectacles dans votre Châ» teau de Tournay, &c.

Cette Lettre, de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave Opéra & une Comédie, n'était cependant pas datée des petites maiſons. Je n'y fis point de réponſe, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin le Médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me ré-

pondit, que puis qu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des piéces de théâtre à mon âge, il déſeſpérait de guérir Jean Jacques. Nous reſtames l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le Conſeil de Genève entreprit ſa cure, & donna une eſpèce d'ordre de s'aſſurer de lui pour le mettre dans les remèdes. Jean Jacques décrété à Paris & à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troiſieme. Il conclut avec ſa prudence ordinaire que j'étais ſon ennemi mortel, puiſque je n'avais pas répondu à ſa Lettre obligeante. Il ſuppoſa qu'une partie du Conſeil Genevois était venu dîner chez moi pour conjurer ſa perte, & que la minute de ſon Arrêt avait été écrite ſur ma table à la fin du repas. Il perſuada une choſe ſi vraiſemblable à quelques-uns de ſes concitoyens.

Cette accuſation devint ſi ſérieuſe ; que je fus obligé enfin d'écrire au Conſeil de Genève une Lettre très forte, dans laquelle je lui dis, que s'il y avait un ſeul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre deſſein contre le Sr. Rouſſeau, je conſentais qu'on le regardât comme un ſcélerat & moi auſſi; & que je déteſtais trop les perſécuteurs pour l'être.

Le Conſeil me répondit par un Secrétaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pû avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean Jacques.

Les deux Lettres ſont dans les Archives du Conſeil de Genève.

Cependant, M. Rouſſeau retiré dans les délicieuſes Vallées de Moutier-Travers, ou Môtier-Travers, au Comté de Neufchatel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaiſir de communier ſous les deux eſ-

pèces, demanda inſtamment au Prédicant de Moutier-Travers, homme d'un eſprit fin & délicat, la conſolation d'être admis à ſa ſainte Table ; il lui dit que ſon intention était 1°. *de combattre l'Egliſe Romaine ; 2° de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui établit évidemment le Matérialiſme ; 3°. de foudroyer les nouveaux Philoſophes vains & préſomptueux.* Il écrivit & ſigna cette déclaration ; & elle eſt encore entre les mains de M. de Montmolin Prédicant de Moutier-Travers & de Boveresſe.

Dès qu'il eut communié, il ſe ſentit le cœur dilaté ; il *s'attendrit juſqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans ſa Lettre du 8 Août 1765.

Il ſe brouilla bientôt avec le Prédicant & les prêchés de Moutier-Travers & de Boveresſe. Les petits garçons & les petites filles lui jettèrent des pierres ; il s'enfuit ſur les terres de

Berne ; & ne voulant plus être lapidé , il ſupplia Meſſieurs de Berne , *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reſte de ſes jours dans quelqu'un de leurs Châteaux , ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur ſembleroit bon de choiſir.* Sa Lettre eſt du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comteſſe de Pinbèche, à qui l'on conſeillait de ſe faire lier, je ne crois pas qu'il ſoit venu dans l'eſprit de perſonne de faire une pareille requête. Meſſieurs de Berne aimèrent mieux le chaſſer que de ſe charger de ſon logement.

Le judicieux Jean Jacques ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce conſolation d'être dans une priſon perpétuelle, & que même j'avais tant de crédit chez les prêtres , que je le faiſais excommunier par les Chrétiens de Moutier-Travers & de Bovereſſe.

Ne penſez pas que je plaiſante, Monſieur ; il écrit dans une Lettre du 24 Juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amuſera fort auſſi.* Et dans ſa Lettre du 23 Mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il ſe fait fort de faire chaſſer Rouſſeau de ſa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire eſt qu'il a réuſſi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques perſonnes ; & la vérité eſt que, ſi au lieu de la priſon qu'il demandair à Meſſieurs de Berne, il avait voulu ſe réfugier dans la maiſon de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet aſyle, où j'aurais eu ſoin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchiſſantes ; bien perſuadé qu'un homme, dans ſon état, mérite beaucoup plus de compaſſion que de colere.

Il eſt vrai qu'à la ſageſſe toujours conſéquente de ſa conduite & de ſes écrits, il a joint des traits qui ne ſont pas d'une bonne ame. J'ignore ſi vous ſavez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne.* Il ſe rend dans la cinquieme Lettre formellement délateur contre moi ; cela n'eſt pas bien. Un homme qui a communié ſous les deux eſpeces, un Sage à qui on doit élever des ſtatues, ſemble dégrader un peu ſon caractere par une telle manœuvre ; il haſarde ſon ſalut & ſa réputation.

Auſſi la premiere choſe qu'ont faite Meſſieurs les Médiateurs de France, de Zurich & de Berne, a été de déclarer ſolemnellement les *Lettres de la Montagne* un Libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maiſon à Jean Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faisant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractere de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la Médiation arrivât à Geneve, ces propres mots :

Monsieur,

» Si vous avez dit que je n'ai pas » été Secrétaire d'Ambassade à Venise, vous avez menti ; & si je n'ai » pas été Secrétaire d'Ambassade, & » si je n'en ai pas eu les honneurs, » c'est moi qui ai menti ».

J'ignorais que M. Jean Jacques eût été Secrétaire d'Ambassade ; je n'en avais jamais dit un seul mot, parceque je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable Lettre

à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangeres, curieux & exact. Ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hasard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean Jacques, du 9 & du 15 Août 1743 à M. du Theil, premier Commis des affaires étrangeres, alors son protecteur. On y voit ces propres paroles :

» J'ai été deux ans le domestique » de M. le Comte de Montaigu (Ambassadeur à Venise) ... J'ai mangé » son pain ... Il m'a chassé honteusement de sa maison ... Il m'a menacé de me faire jetter par la fenêtre ... & de pis, si je restais plus » long-tems dans Venise ... &c. &c. ».

Voilà un Secrétaire d'Ambassade assez peu respecté, & la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas de sa sta-

tue les paroles de l'Ambaſſadeur au Secrétaire d'Ambaſſade.

Vous voyez, Monſieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun Maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un Maître, & que l'amitié eſt une foibleſſe dont un Sage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'Hiſtoire de ſa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la poſtérité le ſervice de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiſer la moindre de ces anecdotes, pour ſervir à l'éducation des Princes qui voudront être Menuiſiers comme Emile.

A dire vrai, Monſieur, toutes ces petites miſeres ne méritent pas

qu'on s'en occupe deux minutes ; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en ſoucie pas plus que des baiſers âcres de la nouvelle Héloïſe, & de ſon faux germe, & de ſon doux ami, & des Lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean Jacques & ſon ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable Philoſophie ; & les hommes reſpectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en ſeront pas moins eſtimés.

Il y a des ſottiſes & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout paſſe rapidement comme les figures groteſques de la Lanterne Magique.

L'Archevêque de Novogorod à la tête d'un Synode, a condamné l'E-

vêque de Roſtou à être dégradé &
enfermé le reſte de ſa vie dans un
Couvent, pour avoir ſoutenu qu'il
y a deux Puiſſances, la Sacerdotale
& la Royale. L'Impératrice a fait
grace du Couvent à l'Evêque de
Roſtou. A peine cet événement a-
t-il été connu en Allemagne & dans
le reſte de l'Europe.

Les détails des guerres les plus
ſanglantes périſſent avec les ſoldats
qui en ont été les victimes. Les
critiques mêmes des Pieces de Théâ-
tre nouvelles, & ſur-tout leurs élo-
ges, ſont enſevelis le lendemain dans
le néant avec elles, & avec les
feuilles périodiques qui en parlent.
Il n'y a que les dragées du ſieur Key-
ſer qui ſe ſoient un peu ſoutenues.

Dans ce torrent immenſe qui nous
emporte, & qui nous engloutit tous,
qu'y a-t-il à faire ? Tenons-nous-en

au conſeil que M. Horace Walpole donne à Jean Jacques, d'être ſage & heureux. Vous êtes l'un, Monſieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney, ce 24 Octobre 1766.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

Au Docteur Jean Jacques Panſophe.

Quoi que vous en diſiez, Docteur Panſophe, je ne ſuis certainement pas la cauſe de vos malheurs; j'en ſuis affligé, & vos Livres ne méritent pas de faire tant de ſcandale & tant de bruit: mais cependant ne devenez pas Calomniateur; ce ſeroit-là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier Ouvrage que vous avez mis en lumiere, une belle proſopopée, où vous faites entendre, en plaiſantant mal à propos, que je ne crois pas en Dieu. Le reproche eſt auſſi étonnant que votre génie. Le Jéſuite Garaſſe, le Jéſuite Hardouin & d'autres Menteurs publics trouvaient

par-tout des Athées ; mais le Jésuite Garasse, le Jésuite Hardouin, ne sont pas bons à imiter. Docteur Pansophe, je ne suis Athée ni dans mon cœur, ni dans mes livres ; les honnêtes gens qui nous connaissent l'un & l'autre disent en voyant votre article : *Hélas ! le Docteur Pansophe est méchant comme les autres hommes ; c'est bien dommage.*

Judicieux admirateur de la bêtise & de la brutalité des Sauvages, vous avez crié contre les Sciences, & cultivé les Sciences. Vous avez traité les Auteurs & les Philosophes de Charlatans ; & pour prouver d'exemple, vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la Comédie, avec la dévotion d'un Capucin, & vous avez fait de méchantes Comédies. Vous avez regardé comme une chose abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du superflu, & vous avez copié de la Musique, pour des Satrapes ou des

Ducs qui vous payaient avec ce ſuperflu. Vous avez barbouillé un Roman ennuyeux, où un Pédagogue ſuborne honnêtement ſa pupille en lui enſeignant la vertu ; & la fille modeſte couche honnêtement avec le Pédagogue ; & elle ſouhaite de tout ſon cœur qu'il lui faſſe un enfant ; & elle parle toujours de ſageſſe avec ſon *doux Ami* ; & elle devient femme, mere & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; & elle vit & meurt en raiſonnant, mais ſans vouloir prier Dieu. Docteur Panſophe, vous vous êtes fait le Précepteur d'un certain Emile, que vous formez inſenſiblement par des moyens impraticables ; & pour faire un bon Chrétien, vous détruiſez la Religion Chrétienne. Vous profeſſez par-tout un ſincere attachement à la révélation, en prêchant le Déïſme, ce qui n'empêche pas que chez vous

les Déiftes & les Philofophes conféquens ne foient des Athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur & de juftefle d'efprit, mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un fophifte, un mauvais raifonneur, & par conféquent un Ecrivain pour le moins inutile, fans que je fois un Athée. L'Etre Souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement fon Arrêt. Il me femble que j'ai fait de mon mieux pour foutenir la caufe de Dieu & de la Vertu, mais avec moins de bile & d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philofophes & contre moi, ne vous rendent défagréable aux yeux de l'Etre Suprême, comme vous l'êtes déja aux yeux des hommes?

Vos *Lettres de la Montagne* font pleines de fiel; cela n'eft pas bien, Jean Jacques. Si votre Patrie vous a

profcrit injuftement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raifon de dire que vous n'êtes point Philofophe. Le fage Philofophe Socrate but la ciguë en filence : il ne fit pas de libelles contre l'Aréopage ni même contre le Prêtre Anitus, fon ennemi déclaré ; fa bouche vertueufe ne fe fouilla pas par des imprécations : il mourut avec toute fa gloire & fa patience ; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un Philofophe.

Docteur Panfophe, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philofophie vous auroit apprifes : une leçon de bonne foi, une leçon de bons fens, & une leçon de modeftie.

Pourquoi dites-vous que le bon homme fi mal nommé *Grégoire le Grand*, quoiqu'il foit un faint, était un *Pape illuftre*, parcequ'il étoit bête & intrigant ? J'ai vu conftamment

dans l'Hiſtoire, que la bétiſe & l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toujours beaucoup de mal. Grégoire même bénit & loua les crimes de Phocas, qui avait aſſaſſiné & détrôné ſon Maître, l'infortuné Maurice. Il bénit & loua les crimes de Brunehaut, qui eſt la honte de l'Hiſtoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas abſolument rendu les hommes meilleurs ; du moins ils ſont méchans avec plus de diſcrétion ; & quand ils font le mal, ils cherchent des prétextes, ils temporiſent, ils ſe contiennent ; on peut les prévenir, & les grands crimes ſont rares. Il y a dix ſiecles que vous auriez été non-ſeulement excommunié avec les chenilles, les ſauterelles & les ſorciers, mais brûlé ou pendu, ainſi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix, & avouez que le tems préſent

ſent vaut mieux. C'eſt à la Philoſophie que vous devez votre ſalut, & vous l'aſſaſſinez : mettez-vous à genoux, ingrat ; & pleurez ſur votre folie. Nous ne ſommes plus eſclaves de ces tyrans ſpirituels & temporels qui déſolaient toute l'Europe ; la vie eſt plus douce, les mœurs plus humaines, & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, Docteur Panſophe, de la vertu des ſauvages : il me ſemble pourtant qu'ils ſont *magis extrà vitia quàm cum virtutibus*. Leur vertu eſt négative ; elle conſiſte à n'avoir ni bons Cuiſiniers, ni bons Muſiciens, ni beaux meubles, ni luxe, &c. La vertu, voyez-vous, ſuppoſe des lumieres, des réflexions, de la philoſophie, quoique, ſelon vous, *tout homme qui réfléchit ſoit un animal dépravé* ; d'où il s'enſuivrait en bonne logique que la vertu eſt impoſſible. Un ignorant, un ſot complet, n'eſt pas plus

ſuſceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un ſinge ; vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux, ni ſinge vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre proſe eſt une proſe *brûlante*, le public ſe plaint que vous n'avez jamais fait un bon ſillogiſme. Ecoutez Docteur Panſophe ; la bonne Xantippe grondait ſans ceſſe, & vigoureuſement contre la philoſophie & la raiſon de Socrate ; mais la bonne Xantippe était une folle, comme tout le monde ſait. Corrigez-vous.

Illuſtre Panſophe ! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des ſauvages anciens & modernes ſur des choſes qui ne ſont point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Fabricius, que *le ſeul talent digne de Rome eſt de conquérir la terre*, puiſque les conquêtes des Romains, & les conquêtes en général

ſont des crimes, & que vous blâmez ſi fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre.* Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Curius, comme une maxime reſpectable, *qu'il aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or, que d'avoir de l'or*? C'eſt une choſe en elle-même indifférente d'avoir de l'or; mais c'eſt un crime de vouloir, comme Curius, commander injuſtement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas ſenti tout cela, Docteur Panſophe, parceque vous aimez mieux faire de bonne proſe que de bons raiſonnemens. Repentez-vous de cette mauvaiſe morale, & apprenez la logique.

Mon ami Jean Jacques, ayez de la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion, dites-moi, je vous prie, quelle

eſt la vôtre. Vous vous donnez avec votre modeſtie ordinaire pour le reſtaurateur du Chriſtianiſme en Europe; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avait perdu ſon aſcendant juſques ſur le peuple &c.* Vous avez en effet décrié les miracles de Jeſus, comme l'Abbé de Prades, pour réle-ver le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvait s'empêcher de croire l'Evangile de Jeſus, parcequ'il était incroyable : ainſi Tertullien diſait hardiment, qu'il était ſûr que le fils de Dieu était mort, parceque cela était impoſſible : *Mortuus eſt Dei Filius ; hoc certum eſt quia impoſſibile.* Ainſi par un raiſonnement ſimilaire, un géométre pourrait dire, qu'il eſt évident que les trois angles d'un triangle ne ſont pas égaux à deux droits, parcequ'il eſt évident qu'ils le ſont. Mon ami Jean Jacques apprenez

la logique, & ne prenez pas, comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'eſt ſans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la religion Chrétienne, qui eſt la ſeule vraie entre mille autres qui prétendent auſſi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut & doit croire en Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans & le Docteur Panſophe ne mettent point de diſtinction entre l'Athée & le Déiſte. O Jean Jacques ! vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir ; pourquoi mentez-vous contre votre conſcience? Vous êtes, à ce que vous dites, *le ſeul auteur de votre ſiècle & de pluſieurs autres, qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit ſans doute de bonne foi que *la loi Chrétienne eſt, au fond, plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution d'un Etat ;* que *les vrais Chré-*

tiens sont faits pour êtres esclaves & sont lâches ; qu'il ne faut pas apprendre le Catéchisme aux enfants, parcequ'ils n'ont pas l'esprit de croire en Dieu, &c. Demandez à tout le monde si ce n'est pas le Déïsme tout pur ; donc vous êtes Athée ou Chrétien comme les Déïstes, ainsi qu'il vous plaira ; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la Logique, & ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Respectez, comme vous le devez, des honnêtes gens, qui n'ont pas du tout envie d'être Athées, ni mauvais Raisonneurs, ni Calomniateurs. Si tout Citoyen oisif est un fripon, voyez quel titre mérite un Citoyen faussaire, qui est arrogant avec tout le monde, & qui veut être possesseur exclusif de toute la Religion, la vertu & la raison qu'il y a en Europe. *Vœ misero ! lilia nigra videntur, pallentésque rosæ.* Soyez Chré-

tien, Jean Jacques, puiſque vous vous vantez de l'être à toute force; mais, au nom du bon ſens & de la vérité, ne vous croyez pas le ſeul *Maître en Iſraël.*

Docteur Panſophe, ſoyez modeſte, s'il vous plaît; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris que vous êtes *né avec quelques talents?* Vous n'êtes sûrement pas né avec le talent de l'humilité ni de la juſteſſe d'eſprit. Pourquoi dire au Public que vous avez refuſé l'éducation d'un Prince, & avertir fierement qu'il appartiendra, de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propoſitions ? Je crois que cet avis au Public eſt plus vain qu'utile : quand même Diogène, une fois connu, dirait aux paſſans, *achetez votre Maître*, ou le laiſſerait dans ſon tonneau avec tout ſon orgueil & toute ſa folie. Pourquoi dire que la mau-

vaiſe *profeſſion de Foi* du Vicaire Allobroge *eſt le meilleur écrit qui ait paru dans ce ſiecle ?* Vous mentez fierement, Jean Jacques : un bon Ecrit eſt celui qui éclaire les hommes & les confirme dans le bien ; & un mauvais écrit eſt celui qui épaiſſit le nuage qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, & les laiſſe ſans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance ſans exemple, que vous bravez vos *ſots Lecteurs* & le *ſot Public ?* Le Public n'eſt pas ſot : il brave à ſon tour la démence qui vit & médit à ſes dépens. Pourquoi, ô Docteur Panſophé ! dites-vous bonnement ? *Qu'un Etat ſenſé aurait élevé des Statues à l'Auteur d'Emile ?* C'eſt que l'Auteur d'Emile eſt comme un enfant, qui, après avoir ſoufflé des boules de ſavon, ou fait des ronds en crachant dans un puits, ſe regarde comme un Etre très

important. Au reste, Docteur, si on ne vous a pas élevé de statues on vous a gravé ; tout le monde peut contempler votre visage & votre gloire au coin des rues. Il me semble que c'en est bien assez pour un homme qui ne veut pas être philosophe , & qui en effet ne l'est pas. *Quàm pulchrum est digito monstrari , & dicier , hic est* ! Pourquoi mon ami Jean Jacques vante-t-il à tout propos sa vertu , son merite & ses talents ? C'est que l'orgueil de l'homme peut devenir aussi fort que la bosse des chameaux de l'Idumée , ou que la peau des Onagres du désert. Jesus disoit qu'il étoit *doux & humble de cœur* : Jean Jacques , qui prétend être son écolier , mais un écolier mutin qui chicane souvent avec son maître , n'est ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne sont pas-là mes affaires. Il pourait cependant apprendre que le vrai mérite ne consiste pas à être singulier ,

mais à être raisonnable. L'Allemand Corneille Agrippa a abboyé long-tems avant lui contre les sciences & les savans ; malgré cela il n'était point du tout un grand homme.

Docteur Pansophe, on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre. C'est le pays des belles Femmes & des bons Philosophes. Ces belles Femmes & ces bons Philosophes seront peut-être curieux de vous voir, & vous vous ferez voir. Les Gazetiers tiendront un registre exact de tous vos faits & gestes, & parleront du grand Jean Jacques, comme de l'éléphant du Roi & du zébre de la Reine ; car les Anglais s'amusent des productions rares de toutes especes, quoiqu'il soit rare qu'ils estiment. On vous montrera au doigt à la Comédie, si vous y allez ; & on dira, le voilà cet éminent génie, qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel*, & qui dit

que les ſujets de Sa Majeſté ne ſont pas libres ! C'eſt-là ce Prophete du lac de Geneve, qui a prédit au verſet 45e. de ſon Apocalypſe nos malheurs & notre ruine, parceque nous ſommes riches. On vous examinera avec ſurpriſe depuis les pieds juſqu'à la tête, en réfléchiſſant ſur la folie humaine. Les Anglaiſes, qui ſont, vous dis-je, très belles, riront lorſqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne ſoient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du ſoin de faire la cuiſine pour leurs maris, de raccommoder leurs chemiſes, & de leur donner, dans le ſein d'une vertueuſe ignorance, du plaiſir & des enfans. La belle & ſpirituelle Ducheſſe d'A . . . . r, Myladis de . . . de . . . de . . . leveront les épaules, & les hommes vous oublieront en admirant leur viſage & leur eſprit. L'ingénieux Lord W . . . e, le

ſavant Lord L . . . n, les Philoſophes Mylord C . . . d, le Duc de G . . . n, Sir F-x, Sir C . . . d, & tant d'autres, jetteront peut-être un coup d'œil ſur vous, & iront de-là travailler au bien public ou cultiver les belles-lettres, loin du bruit & du peuple, ſans être pour cela des animaux dépravés. Voilà, mon ami Jean Jacques, ce que j'ai lu dans le grand livre du deſtin; mais vous en ſerez quitte pour mépriſer ſouverainement les Anglais, comme vous avez mépriſé les Français, & votre mauvaiſe humeur les fera rire. Il y aurait cependant un parti à prendre pour ſoutenir votre crédit, & vous faire, peut-être, à la longue élever des ſtatues : ce ſerait de fonder une Egliſe de votre religion, que perſonne ne comprend ; mais ce n'eſt pas-là une affaire. Au lieu de prouver votre miſſion par des miracles, qui vous déplaiſent, ou par

la raiſon que vous ne connaiſſez pas ; vous en appellerez au ſentiment intérieur, à cette voix divine qui parle ſi haut dans le cœur des illuminés, & que perſonne n'entend. Vous deviendrez puiſſant en œuvres & en paroles comme George Fox, le Révérend Whitfield, &c. ſans avoir à craindre l'animadverſion de la Police, car les Anglais ne puniſſent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos diſciples, dans votre ſtyle apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde Park, ou manger du gland dans la forêt de Windſor, en leur recommandant toutefois de ne pas ſe battre comme les autres Sauvages, pour une pomme ou une racine, parceque la Police *corrompue* des Européens ne vous permet pas de ſuivre votre ſyſtême dans toute ſon étendue. Enfin lorſque vous aurez conſommé ce grand ouvrage, & que

vous ſentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'aſſemblée des bêtes, & vous leur tiendrez, ô Jean Jacques ! le langage ſuivant.

» Au nom de la ſainte vertu.
» *Amen.* Comme ainſi ſoit, mes
» Freres, que j'ai travaillé ſans re-
» lâche à vous rendre ſots & igno-
» rans, je meurs avec la conſola-
» tion d'avoir réuſſi, & de n'avoir
» point jetté mes paroles en l'air.
» Vous ſavez que j'ai établi des ca-
» barets pour y noyer votre raiſon,
» mais point d'Académie pour la cul-
» tiver ; car encore une fois, un
» ivrogne vaut mieux que tous les
» Philoſophes de l'Europe. N'oubliez
» jamais mon hiſtoire du régiment de
» St. Gervais dont tous les Officiers
» & les ſoldats ivres danſoient avec
» édification dans la place publique
» de Geneve, comme un ſaint Roi

» juif danſa autrefois devant l'Ar-
» che. Voilà les honnêtes gens. Le
» vin & l'ignorance ſont le ſommaire
» de toute la ſageſſe. *Les hommes ſo-*
» *bres ſont foux* : les ivrognes ſont
» francs & vertueux. Mais je crains
» ce qui peut arriver ; c'eſt-à-dire,
» que la ſcience, cette mere de tous
» les crimes & de tous les vices, ne
» ſe gliſſe parmi vous. L'ennemi rôde
» autour de vous ; il a la ſubtilité du
» ſerpent & la force du lion ; il vous
» menace. Peut-être, hélas ! bientôt
» le luxe, les arts, la philoſophie, la
» bonne chere, les auteurs, les per-
» ruquiers, les prêtres & les mar-
» chandes de mode vous empoiſon-
» neront & ruineront mon ouvrage.
» O ſainte vertu ! détourne tous ces
» maux. Mes petits enfans, obſtinez-
» vous dans votre ignorance & votre
» ſimplicité ; c'eſt-à-dire, ſoyez tou-
» jours vertueux, car c'eſt la même

» chose. Soyez attentifs à mes paro-
» les : que ceux qui ont des oreilles
» entendent. Les mondains vous ont
» dit : *Nos institutions sont bonnes ;*
» *elles nous rendent heureux :* & moi
» je vous dis que leurs institutions
» sont abominables & les rendent
» malheureux. Le vrai bonheur de
» l'homme est de vivre seul, de
» manger des fruits sauvages, de
» dormir sur la terre nue ou dans
» le creux d'un arbre, & de ne ja-
» mais penser. Les mondains vous
» ont dit : *Nous ne sommes pas des*
» *bêtes féroces, nous faisons du bien*
» *à nos semblables ; nous punissons les*
» *vices, & nous nous aimons les uns &*
» *les autres :* & moi je vous dis que
» tous les Européens sont des bêtes
» féroces ou des fripons ; que toute
» l'Europe ne sera bientôt qu'un af-
» freux désert ; que les mondains ne
» font du bien que pour faire du mal ;

» qu'ils ſe haïſſent tous & qu'ils ré-
» compenſent le vice. *O ſainte vertu!*
» Les mondains vous ont dit : *Vous*
» *êtes des foux ; l'homme eſt fait pour*
» *vivre en ſociété, & non pour man-*
» *ger du gland dans les bois* : & moi je
» vous dis que vous êtes les ſeuls ſa-
» ges, & qu'ils ſont fous & méchans :
» l'homme n'eſt pas plus fait pour la
» ſociété, qui eſt néceſſairement l'é-
» cole du crime, que pour aller vo-
» ler ſur les grands chemins. O mes
» petits enfans, reſtez dans les bois,
» c'eſt la place de l'homme : *ô ſainte*
» *vertu !* Emile, mon premier diſci-
» ple, eſt ſelon mon cœur ; il me
» ſuccédera. Je lui ai appris à lire, &
» à écrire, & à parler beaucoup ; c'en
» eſt aſſez pour vous gouverner. Il
» vous lira quelquefois la Bible,
» l'excellente hiſtoire de Robinſon
» Cruſoé, & mes ouvrages ; il n'y
» a que cela de bon. La religion que

» je vous ai donnée eſt fort ſimple :
» Adorez un Dieu ; mais ne parlez
» pas de lui à vos enfans ; attendez
» qu'ils devinent d'eux-mêmes qu'il
» y en a un. Fuyez les médecins des
» ames comme ceux des corps ; ce
» ſont des charlatans : quand l'ame
» eſt malade, il n'y a point de gué-
» riſon à eſpérer, parceque j'ai dit
» clairement que le retour à la vertu
» eſt impoſſible : cependant les Homé-
» lies éloquentes ne ſont pas inuti-
» les ; il eſt bon de déſeſpérer les
» méchans, & de les faire ſécher de
» honte ou de douleur en leur mon-
» trant la beauté de la vertu, qu'ils
» ne peuvent plus aimer. J'ai cepen-
» dant dit le contraire dans d'autres
» endroits ; mais cela n'eſt rien. Mes
» petits enfans, je vous répéte en-
» core ma grande leçon : banniſſez
» d'entre vous la raiſon & la Philoſo-
» phie, comme elles ſont bannies de

» mes livres. Soyez machinalement
» vertueux ; ne penſez jamais, ou
» que très rarement ; raprochez-vous
» ſans céſſe de l'état des bêtes qui eſt
» votre état naturel. A ces cauſes,
» je vous recommande la *ſainte vertu*.
» A dieu, mes petits enfans ; je
» meurs. Que Dieu vous ſoit en ai-
» de ! *Amen* «.

Docteur Panſophe, écoutez à préſent ma profeſſion de foi ; vous l'avez rendu néceſſaire : la voici telle que je l'offrirais hardiment au public, qui eſt mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur & rémunérateur ; Je l'aime, & le ſers le mieux que je puis dans les hommes mes ſemblables & ſes enfans : O Dieu ! qui vois mon cœur & ma raiſon, pardonne-moi mes offenſes, comme je pardonne celles de Jean Jacques Panſophe, & fais

que je t'honore toujours dans mes ſemblables.

Pour le reſte , je crois qu'il fait jour en plein midi , & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce , grand Docteur Panſophe , je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde , & ſuis philoſophiquement votre ami & ſerviteur.

V***.

FIN.

NOTES
SUR LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.
PAR M. L....

NOTES
SUR LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.



Page 4. *Intimement perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue.*

MONSIEUR de Voltaire aurait dû citer le paſſage où Jean-Jacques dit qu'il lui faut une ſtatue. C'eſt à la page 127. de ſa lettre à M. l'Archevêque de Paris, imprimée à Amſterdam chez

Marc Michel Rey en 1763. Voici les propres paroles.

» Oui, je ne crains point de le » dire, s'il exiſtait en Europe un ſeul » gouvernement vraiment éclairé, un » gouvernement dont les vûes fuſſent » vraiment utiles & ſaines, il m'eût » rendu des honneurs publics, il m'eût » élevé des ſtatues.

Ainſi M. de Voltaire ſe trompe en diſant que Jean-Jacques croit que la moitié de l'univers eſt occupée à lui dreſſer des ſtatues. M. Jean-Jacques ſemble dire poſitivement le contraire; car il prétend qu'il n'y a qu'un gouvernement éclairé qui doive le faire ſculpter en marbre ou en bronze; & comme il dit du mal de tous les gouvernemens à tort & à travers, on voit bien que s'il eſt ſculpté, ce doit être dans la poſture où l'on ne voit que la tête & les mains d'un homme dans la [illegible]chine de bois élevée au milieu du [illegible] de Londres.

Page 5. *Aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris.*

Jean-Jacques Rouſſeau fut accueilli à Paris avec quelque bonté, mais il ſe brouilla bien-tôt avec preſque tous ceux auxquels il avait obligation. On ſçait comment il ſortit de la maiſon qu'un Fermier Général & Madame ſa femme lui avaient accordée au Village de Montmorency, maiſon dans laquelle il étoit nourri, chauffé, éclairé à leurs dépens ; & où l'on avoit la délicateſſe de lui laiſſer ignorer tant de bienfaits, ou du moins on lui fourniſſait le prétexte de feindre de l'ignorer.

Il s'attira tellement la haine de tous les honnêtes gens, qu'il eſt obligé de l'avouer dans ſa Lettre à M. l'Archevêque de Paris (page 3.) « Je me ſuis » vû, dit-il, dans la même année, » recherché, fêté même à la Cour, » puis inſulté, menacé, déteſté, mau-

» dit. Les ſoirs on m'attendait pour » m'aſſaſſiner dans les rues, les ma- » tins on m'annonçait une Lettre de » cacher.

On demande comment il ſe pourrait faire qu'il fût généralement maudit, déteſté, ſans avoir fait du moins quelque choſe de déteſtable ?

Page 6. *Qui venait de donner à Paris un grave Opéra & une Comédie.*

Cette Comédie dont on parle eſt intitulée *l'Amant de ſoi-même.* Elle fut ſifflée. Il eut le courage & la modeſtie de la faire imprimer. Voici comme il parle dans ſa préface : *Il eſt vrai qu'on pourra dire un jour ; cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts fit pourtant & publia des piéces de Théâtre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatyre très-amère, non de moi, mais de mon ſiècle.* L'Opéra fut mieux reçu. On a dit à Lyon

que le Muſicien Gautier était l'auteur de la muſique qu'on avait trouvée dans ſes papiers, & qui fut ajuſtée enſuite par Jean-Jacques aux paroles. Cet Opéra était dans le goût des Opéra comiques. Au reſte, c'eſt aux amis & aux parents du feu ſieur Gautier à dire ſi cette muſique eſt de lui, ce qui importe fort peu.

Page 9. *Le Prédicant de Moutiers-Travers, homme d'un eſprit fin & délicat.*

On a très-mal inſtruit M. de Voltaire, ſi on lui a dit que M. de Montmolin ſe piquait de fineſſe & de délicateſſe; c'eſt un homme très-ſimple & très-uni, à qui l'on n'a reproché que de s'être laiſſé ſéduire trop long-temps par Rouſſeau.

Non ſeulement la déclaration de Jean-Jacques Rouſſeau contre le Livre

de l'Eſprit, & contre ſes amis, eſt entre les mains de M. de Montmolin, mais elle eſt imprimée dans un écrit de M. de Montmolin, intitulé, *Réfutation d'un Libelle*, page 90. Ce trait de Jean-Jacques n'eſt pas ſeulement d'un hypocrite qui ſe mocque de ce qu'il y a de plus ſacré, ce n'eſt pas ſeulement le délire d'un extravagant qui a changé trois fois de ſecte & qui avait fait abjuration de la Religion Catholique à Genève, pour aller vivre en France; c'eſt une baſſe ingratitude mêlée d'une envie ſecrette contre M. Helvetius, l'un de ſes bienfaiteurs; c'eſt une calomnie infâme : car jamais M. Helvetius n'enſeigna le matérialiſme; il ſe déclara hautement contre cette opinion; il déſavoua comme le grand Fénélon Archevêque de Cambray, tout ce qu'on avait trouvé de répréhenſible dans ſon ouvrage. Il ſe rétracta avec la ſimplicité d'une ame

refpectable, il força fes perfécuteurs à l'eftimer. C'était une atrocité abominable au fieur Jean-Jacques de rouvrir des playes qui faignaient encore, & de fe rendre l'accufateur d'un homme qui avait eu pour lui les plus grandes bontés. Peut-il s'étonner après cela d'avoir été *détefté & maudit ?*

Page 8. *Les petits garçons & les petites filles lui jetterent des pierres.*

Il eft vrai qu'on jetta quelques pierres à Jean-Jacques Rouffeau & à la nommée le Vaffeur qu'il traîne partout avec lui, & qui était apparemment la confidente de Madame de Volmar. Cela pouvait avoir caufé du fcandale à Moutiers-Travers, & avoir été l'occafion de cette grêle de pierres, qui n'a pourtant pas été confidérable, & dont aucune n'atteignit le fieur Jean-Jacques ni la le Vaffeur.

Il eſt naturel que l'extrême laideur de cette créature, & la figure groteſque de Jean Jacques déguiſé en Arménien, ayent induit ces petits garçons à faire des huées & à jetter quelques cailloux : mais il eſt faux que Jean-Jacques ait couru le moindre danger.

La Requête que le ſieur Jean-Jacques Rouſſeau préſenta pour être enfermé, ne fut point adreſſée préciſément à Leurs Excellences du Conſeil de Berne, mais à M. le Baillif, Gouverneur de l'Iſle de S. Pierre, où Jean-Jacques était alors caché ; il prie ce Magiſtrat d'obtenir pour lui cette grace. Il aurait été en effet très à plaindre d'être réduit à cette extrêmité, ſi ſes fureurs orgueilleuſes & extravagantes ne l'avaient pas rendu indigne de toute pitié.

La condamnation des Lettres de la

Montagne, qualifiées de *calomnies atroces*, par les Seigneurs Plénipotentiaires, eſt du 25 Juillet 1766.

Ces Lettres de la Montagne ſont un ouvrage encore plus inſenſé, s'il eſt poſſible, que la profeſſion de foi qu'il ſigna entre les mains de M. de Montmolin. L'objet de ces lettres eſt d'animer une partie des Citoyens de ſa patrie contre l'autre. Mais dans les cinq premiéres Lettres il ne parle que d'un Roman qu'il a fait, intitulé *Emile.* Il n'eſt occupé qu'à juſtifier ſon Roman; il ne parle que de lui-même, & après avoir dit à l'Archevêque de Paris qu'il eſt le ſeul aûteur qui ait jamais dit la vérité, & qu'on lui doit des ſtatues, il dit aux bourgeois de Genève, page 136. *qu'il a fait des miracles tout comme notre Seigneur, qu'il n'a tenu qu'à lui d'être prophête.*

Il appelle Cicéron *un Rhéteur*, page

108. Ainſi le bon-homme ſe croyant plus grand Orateur que Cicéron, & plus puiſſant en œuvres que Jeſus-Chriſt, il n'eſt pas étonnant qu'on lui ait propoſé de bon bouillon & des herbes rafraîchiſſantes.

Ces Lettres de la Montagne ſont d'ailleurs d'un mortel ennui pour quiconque n'eſt pas au fait des diſcuſſions de Genève. Elles ſont aſſez mal écrites.

Le petit nombre de gens qui ſe ſont intéreſſés quelque temps à ces querelles paſſagères, ſait que le ſieur Jean-Jacques Rouſſeau a fait un Roman ſur l'éducation. L'auteur de ce Roman d'*Emile* a oublié que pour bien élever un jeune homme, il faudrait avoir été ſoi-même honnêtement élevé.

Ce livre eſt une compilation indigeſte de paſſages tirés de Plutarque, de Montagne, de S. Evremont, du Dictionnaire Encyclopédique & de trente

autres auteurs. Il s'eſt trouvé un pédant qui s'eſt donné la peine de faire un gros recueil, non-ſeulement de tous les paſſages que Rouſſeau a copiés, mais encore de ceux qui n'ont qu'une très-légère reſſemblance avec les ſiens. Il a intitulé ce livre, *Les Plagiats de Jean-Jacques Rouſſeau ;* il eſt imprimé à Paris chez Durand. On convient que ce livre eſt fait avec beaucoup de mauvaiſe foi & de groſſiéreté, comme la plûpart des livres de pure critique. L'auteur s'acharne ſans goût & ſans eſprit contre des choſes très-innocentes, & on l'a comparé à un chien affamé qui aboye aux paſſants en rongeant les os de Rouſſeau : auſſi cet ouvrage a-t-il eu le ſort de tous ceux de ſon eſpèce, d'être anéanti à ſa naiſſance. Il eſt d'un homme aſſez mépriſé dans la Littérature. Mais quoique cette critique ſoit mauvaiſe, le livre de Rouſſeau n'en eſt pas meilleur.

La chofe dont il eft le moins parlé dans l'ouvrage de Rouffeau fur l'éducation, c'eft l'éducation même. Il y fait l'éloge des Sauvages, il y fait la fatyre de tous ceux qui fervent la fociété. Il fuppofe qu'il eft chargé de former un jeune Seigneur; & au lieu de s'y prendre comme on fait dans l'Ecole Militaire, qui eft le plus beau monument du regne de Louis XV, il fait apprendre le mêtier de menuifier à fon pupille, & voici comme il juftifie cette belle inftitution.

« Que des coquins, dit-il, ménent » les grandes affaires, peu vous importe; vous entrez dans la premiere » boutique du métier que vous avez » appris: Maître, j'ai befoin d'ouvra- » ge; Compagnon, mettez-vous-là, » travaillez; avant que l'heure du « dîner foit venue, vous aurez gagné » votre dîné.

Ce n'eft point ainfi, ce me femble,

que s'exprimait le grand Fénélon, & ce n'eſt point ainſi que Mentor élevait ſon Télémaque. M. Jean-Jacques veut que ſon élève ſoit ignorant juſqu'à l'âge de quinze ans, & qu'il ſçache raboter au lieu d'apprendre la Géométrie, l'Hiſtoire, la Tactique & les belles-Lettres.

Son élève demande à ſa mère *comment on fait les enfans?* la mère répond que *c'eſt en piſſant douloureuſement*; & Jean-Jacques trouve cette réponſe ſublime.

L'Auteur ſentit dans le fond de ſon cœur que cet ouvrage pourrait ennuyer. Que fit-il pour le rendre un peu piquant? Il feignit d'avoir un gentilhomme Chrétien à élever; il ajoute à ſon livre un volume entier contre le Chriſtianiſme, volume rempli de contradictions ſelon l'uſage de l'auteur. Il raconte à ſon jeune homme, que lui Jean-Jacques s'enfuit autrefois de la

boutique de ſes parents, qu'il alla en Savoye ſe faire Catholique pour avoir du pain; qu'il eut le bonheur d'être reçu dans un hôpital; qu'il contracta dès-lors la noble habitude de ſe brouiller avec ſes bienfaiteurs; qu'il s'enfuit de cet hoſpice, qu'il alla demander l'aumône à un Vicaire de Village, & que ce Vicaire lui apprit que le Chriſtianiſme eſt ridicule. Voici comme il fait parler ce Prêtre.

» L'idée de création confond. Qu'un
» être que je ne conçois pas donne l'e-
» xiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt
» qu'obſcur & incompréhenſible; mais
» que l'être & le néant ſe convertiſ-
» ſent l'un dans l'autre, c'eſt une claire
» abſurdité.

Après un tel galimatias il compile tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Il pille les Herbert, les Bolingbroke, les Shafſtburi, les Bayle, les Boulainvilliers, les D'Argens, les

Frerets, les Boulangers, les Colins, les Volſton, les Maillet, les Meſſiers, les Tilladet, les La Métrie, les Dumarſais & même Spinoſa.

Voilà ce qui a donné quelque vogue à ce livre, & quelques protecteurs à l'Auteur. Il s'eſt trouvé même des perſonnes aſſez ſimples, pour croire que ce livre eſt bien écrit. Si cela eſt, le Télémaque l'eſt donc bien mal. Il n'y a guères de page dans le roman d'Emile où l'on ne trouve des fautes contre la langue : le ſtyle eſt tantôt bas & tantôt violent. Les injures qu'il prodigue aux Rois, aux Miniſtres, aux grands, aux riches, ont pu ſéduire des lecteurs Cyniques qui ont pris de l'audace pour de l'éloquence, & une baſſe envie pour de l'eſprit philoſophique.

Il eſt vrai qu'il y a dans le diſcours du Vicaire Savoyard une douzaine de pages éloquentes ; mais en général, ſi

ce ſtyle découſu, inégal, confus & ſans harmonie prenait le deſſus, ç'en ſerait fait de la littérature Françaiſe.

Mr. De Voltaire ſe trompe ſur la date des lettres de Rouſſeau écrites de Veniſe à Mr. Du Theil. Il y en a trois du 8, du 15 Août & du 24 Octobre 1744, & non pas 1743. Elles ſont encore plus humiliantes que M. De Voltaire ne le dit, & la troiſiéme finit par une délation ménagée artificieuſement contre Mr. le Comte de Montaigu ſon maître; cela n'eſt pas Philoſophe.

Mr. du Theil n'honora point Rouſſeau d'une réponſe; pluſieurs perſonnes parmi nous ont vu l'original de ces lettres écrites & ſignées de la main de Rouſſeau.



EXTRAIT

Des Lettres du Sr. Jean-Jacques Rousseau, employé dans la maison de Mr. le Comte de Montaigu, écrites en l'an 1744 à Mr. du Theil, premier Commis des affaires étrangères. Ces Lettres ont été conservées par hasard chez les héritiers de Mr. du Theil.

Premiere Lettre, du 8 Août, reçue le 23.

» J'ose porter jusqu'à vous mes justes & très respectueuses plaintes contre un Ambassadeur du Roi & contre un maître dont j'ai mangé le pain. . . . Il y a quatorze mois que je suis entré chez M. le Comte de Montaigu en qualité de Secrétaire (*). . . . Mr. l'Ambassadeur.... voulut avant-hier me faire mon compte. . . . Son Excellence ne pou-

(*) Il n'étoit que sous-Secrétaire.

» vant m'obliger à consentir à passer
» ce compte comme elle le voulait,
» me proposa en termes très-nets d'y
» souscrire ou de sauter par la fenê-
» tre, &c.... il m'ordonna, en me
» voyant sortir, de vuider son Palais,
» & de n'y jamais remettre les pieds....
» Pardonnez, Monsieur, la liberté que
» je prends d'implorer votre protec-
» tion contre les traitements que Mr.
» l'Ambassadeur exerce sur le plus zélé
» & le plus fidèle domestique qu'il
» aura jamais.... Je sçais, Monsieur,
» combien de préjugés sont contre
» moi; je sçais que dans les démê-
» lés entre le maître & le domesti-
» que, c'est toujours ce dernier qui a
» tort.... Votre générosité & mon bon
» droit sont mes seuls protecteurs....

» J'ai l'honneur d'être avec un pro-
» fond respect, Monsieur, votre très-
» humble & très-obéissant serviteur.

A Venise le 8 Août 1744.

Autre Lettre du 15 Août, reçue le 29.

Monſieur,

» Depuis la Lettre que j'eus l'hon-
» neur de vous écrire le 8 de ce mois,
» Mr. l'Ambaſſadeur m'a menacé de
» me faire périr ſous le bâton : il m'a
» envoyé ſept ou huit fois ſon gentil-
» homme avec la ſolde du compte,
» m'intimant l'ordre de partir ſur le
» champ de Veniſe, ſous peine d'être
» aſſommé de coups de bâton matin
» & ſoir.

a troiſiéme Lettre eſt du 11 Octobre 1744, reçue au vieux Briſac le 16, & datée de Paris à l'hôtel d'Orléans, rue du Chantre, près le Palais Royal.

Elle dit à peu-près les mêmes cho-
s ; il ajoute ſeulement, *J'implore*
tre protection & quelques marques de

votre bonté, qui me réhabilitent aux yeux du public.

Il s'imaginait dès-lors que le public avait les yeux fixés fur lui. Toutes ces lettres font fignées *Rouffeau* avec paraphe. Il ne paraît pas qu'on trouvât fes plaintes bien fondées ; & Jean-Jacques Rouffeau, pour fe réhabiliter, alla chercher ailleurs des maîtres qui lui donnaffent des gages. Il faut avouer que voilà un plaifant Secrétaire d'Ambaffade; il a reçu de grands honneurs, & fa vanité eft tout-à-fait bien placée !

La *nouvelle Julie*, ou la *nouvelle Héloïfe*, eft un roman en fix volumes imprimé à Amfterdam chez Marc Michel Rey en 1761.

Ce roman eft un recueil de lettres que s'écrivent deux amants Suiffes, à l'imitation des Romans Anglais de *Pamela* & de *Clarice*. Mais l'imitatio

eſt ſi mauvaiſe, que ce roman eſt aujourd'hui entiérement oublié. Il n'y a ni expoſition, ni nœud, ni dénouement, ni avantures intéreſſantes, ni raiſon, ni eſprit. C'eſt un précepteur lâche & inſolent qui fait un enfant à ſa pupille, & qui en reçoit de l'argent; qui veut ſe battre contre un Pair d'Angleterre, & qui en reçoit l'aumône. La pupille, groſſe du précepteur, épouſe un Ruſſe dans un village de Suiſſe, & pour ſe tirer d'affaire elle accouche d'un faux germe.

Comme les Auteurs ſe peignent aſſez dans leurs ouvrages, le précepteur va fréquenter à Paris les mauvais lieux. C'eſt de ces honnêtes retraites qu'il inſulte les Dames de la cour, c'eſt de-là qu'il écrit à ſa Julie des invectives contre la muſique de Rameau, & qu'il dit que ſes airs *reſſemblent à la courſe d'une oye graſſe, ou à une vache qui galoppe.*

Le héros de ce Roman moral prononce devant ſa chaſte Suiſſeſſe de ces mots trop uſités par la canaille ; & ſa maîtreſſe lui dit qu'elle a entendu quelquefois ces paroles dans la bouche des portefaix. Il peint noblement des valets qui *poliſſonnent dans une cour*. Il dit *que les ames humaines veulent être accouplées ; qu'on meſure à Paris ſes maximes à la toiſe, que les dîners de Paris ne différent pas beaucoup des tables d'auberge*. Ce n'était pas ſur ce ton que Madame de la Fayette écrivait la *Princeſſe* de *Cleves* & *Zaïde*.

Jean-Jacques conſeille ailleurs au Dauphin de France, au Prince de Galles & à l'Archiduc d'épouſer la fille du bourreau ſi elle eſt belle & honnête, car c'eſt toujours l'honnêteté qui dirige Jean-Jacques.

Ce qu'on peut remarquer dans ce Roman, c'eſt le commencement de la préface. » Il faut, dit l'Auteur, des

» ſpectacles

» spectacles dans les grandes Villes,
» & des Romans aux peuples corrom-
» pus. J'ai vu les mœurs de mon temps,
» & j'ai publié ces Lettres.

Il est assez étrange qu'un homme qui s'avoue publiquement un corrupteur ait voulu faire ensuite le législateur ; mais il instruit les hommes comme il dirige les filles.

Ce maître fou quitta en 1762 les lieux honnêtes où il alloit penser à Julie avec des Officiers Suisses, pour enseigner à l'Europe les principes du droit politique, ou Contract Social, qu'on a nommé *le Contract insocial.* C'est un ouvrage obscur, mal digéré, plein de contradictions & d'erreurs. Les satyres mêmes, dont il fourmille, n'ont pu lui donner de la vogue. Il a beau dire (page 163) que ceux qui parviennent dans les Monarchies ne *sont le plus souvent que de petits brouillons, de petits fripons, de petits intri-*

guants, à qui les petits talents qui font parvenir aux grandes places, ne servent qu'à montrer leur ineptie aussi-tôt qu'ils y sont parvenus.

On est si accoutumé à ces lieux communs d'impertinences, qu'ils n'ont pas fait la plus légère sensation. Ce style insolent & violent qu'on a voulu mettre à la mode, n'est plus de mode; on commence à revenir à la raison; on sent enfin que la sagesse & la décence doivent conduire la plume de tout écrivain qui veut mériter l'approbation des honnêtes gens. *Sapere est & principium & fons.*

Il est dit dans cet Ouvrage *qu'il n'y a qu'un Pays dans l'Europe capable de Législation, & que ce Pays est l'Isle de Corse* (page 110). C'est là qu'il est dit que les Tartares *subjugueront bientôt infailliblement la Russie, l'Allemagne & la France* (page 96.) C'est là qu'il est dit *que le Peuple Anglais*

pense être libre, mais qu'il est esclave & qu'il le mérite bien (page 214.)

Il n'a pas apparemment envie d'aller chercher un asile à Venise. Il dit (page 248.) que la Noblesse y est Peuple, que c'est une multitude de Barnabotes ; que la Bourgeoisie de Genève représente exactement le Patriciat Vénitien, & que les Paysans de Genève représentent les sujets de terre ferme. Il ignore que parmi les sujets de terre ferme, à Padouë, à Vicence, à Vérone, à Brescia, à Bergame, à Crême, &c. il y a mille familles de la plus ancienne noblesse.

Ainsi, en insultant toutes les nations, toutes les conditions de la vie, tous les arts qu'il a voulu lui-même cultiver, & tous les hommes avec lesquels il a vécu, cet écrivain s'est flatté d'usurper, par une insolence cynique, une réputation qu'on n'acquiert jamais que par le génie. Il a calomnié

les Philoſophes qui l'avaient reçu, protégé & inſtruit; ingrat envers ſes maîtres, envers ſes amis, envers ſes bienfaicteurs, recevant l'aumône d'un bourgeois inconnu, parce qu'il croit qu'on n'en ſaura rien, & la refuſant de la main d'un Prince, parce qu'il croit qu'on le ſaura. Il s'eſt imaginé que ſes biſarreries lui feraient un nom.

Il appelle M. Tronchin *Jongleur*, dans ſa Lettre à M. Hume, tandis que lui-même pouſſe le charlataniſme juſqu'à s'habiller à l'orientale à Paris & en Angleterre, pour attirer ſur lui les regards de la populace qui le dédaigne.

Il parle de mœurs & de décence, & de la ſainte vertu. Cela s'accorde mal avec les ſuites des récréations philoſophiques qu'il prenait dans ces lieux honnêtes où il oubliait la Suiſſeſſe ruſſe, Madame de Volmar. Celui qu'il

traire de *Jongleur* lui a fourni le chirurgien, dont la main, tout habile qu'elle eſt, n'a pas plus guéri ſon corps par ſes opérations gratuites, que les remontrances de ſes amis n'ont pu guérir ſon cœur.

Il a mis le trouble dans ſa Patrie avant d'en ſortir, comme un incendiaire qui s'enfuit après avoir allumé la méche. Celui-là certes a eu raiſon, qui a dit que Jean-Jacques deſcendait en droite ligne du barbet de Diogène accouplé avec une des couleuvres de la diſcorde.

On n'aurait pas reproché à d'autres ſans doute ces opprobres ou connus ou ſecrets, dont on eſt forcé de montrer ici la turpitude. Il y a des faibleſſes & des humiliations qu'on doit laiſſer dans les ténébres, quand les affligés reſtent dans une obſcurité modeſte, quand ils ne lévent point une tête audacieuſe, quand ils ne diſtillent point

le fiel & l'outrage. Mais c'eſt ici un procès perſonnel qui exclut tous les égards ; & puis qu'il eſt permis à un Diogène ſubalterne & manqué, d'appeller Jongleur le premier Médecin de Monſeigneur le Duc d'Orléans, un Médecin qui a été ſon ami, qui l'a viſité, traité, qui a été au rang de ſes bienfaicteurs ; il eſt permis à un ami de M. Tronchin de faire voir ce que c'eſt que le perſonnage qui oſe l'inſulter. On peut ſur le fumier où il eſt couché & où il grince les dents contre le genre humain, lui jetter du pain s'il en a beſoin ; mais il a fallu le faire connaître, & mettre ceux qui peuvent le nourrir à l'abri de ſes morſures.

Finiſſons par faire ſentir qu'un charlatan qui a laſſé la pitié de ſes bienfaicteurs & l'indignation publique, n'a pu deshonorer que lui-même, & non pas la Littérature.

DÉCLARATION
DE L'EDITEUR.

Ces remarques ſont d'un Magiſtrat.

La Lettre au Docteur Panſophe n'eſt point de M. de Voltaire. Voici ſon déſaveu.

JE n'ai jamais écrit la Lettre au Docteur Panſophe. Je m'en ferais honneur ſi elle était de moi. J'ai dû écrire celle que j'ai adreſſée à M. Hume, comme M. Walpole & M. d'Alembert ont dû écrire de leur côté. Je mépriſe comme eux Rouſſeau. Les faits que j'ai cités ſont vrais, & j'ai fait mon devoir en les citant. Je me ſuis trompé ſur les dates. L'Auteur des remarques a raiſon en tout. Il n'y a jamais que l'agreſſeur & que l'impoſteur qui ait tort; & dans

des affaires qui intéreſſent la ſociété; ceux qui confondent les offenſeurs avec les offenſés n'ont pas raiſon. Fait au Château de Ferney en Bourgogne le 1er Décembre 1766.

VOLTAIRE.

FIN.

RÉFLEXIONS

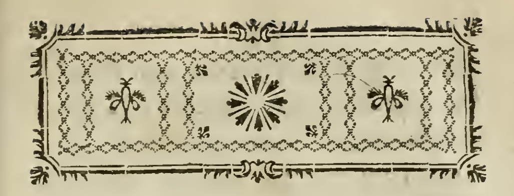
POSTHUMES

Sur le grand Procès de Jean-Jacques, avec David.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

C'EST par hazard que cette Lettre nous eſt tombée entre les mains. Nous l'avons trouvée très-propre à éclaircir le point le plus eſſentiel, & peut-être le moins connu de la querelle de M. Rouſſeau avec M. Hume; & dès-là nous nous ſommes perſuadés que tous ceux qui prennent quelqu'intérêt à cette affaire, la verroient avec plaiſir tenir ſon rang parmi les piéces de ce ſingulier Procès.

RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS POSTHUMES

Sur le grand Procès de JEAN-JACQUES, *avec* DAVID.

LETTRE A MADAME DE....

VOUS me demandez mon avis ſur le *Factum* de David Hume, contre Jean-Jacques Rouſſeau. Je vous dirai naïvement, Madame, ce que je penſe de cette ridicule avanture. Je trouve que cette facétie littéraire en vaut bien une autre: le bruit qu'elle fait, l'importance

qu'on y a mis, tout me ſemble curieux dans cette affaire ; je crois même que le vrai moyen de connoître un peu les hommes avec qui nous vivons, eſt d'approfondir quelquefois les miſeres qui les occupent ſi ſérieuſement. Permettez-moi ſeulement de prendre les choſes d'un peu loin ; c'eſt ſouvent une maniere d'abréger.

Vous ſçavez, Madame, que vers le milieu du ſiécle on vit éclorre des Philoſophes, c'eſt-à-dire, une ſociété d'écrivains qui avoient coutume de s'appeller ainſi. Vous ſçavez encore qu'on les admira parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obſcurité, ils tenterent tout pour en ſortir. Ils s'en prirent à la raiſon, aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célébres, mais leurs ſuccès ne furent

pas de longue durée. Cet inſtinct irréſiſtible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne ſommes plus capables de la ſuivre, parloit à tous les cœurs; par-tout on plaida la cauſe de l'humanité. Heureuſement ſes triſtes détracteurs n'étoient ni amuſans, ni raiſonnables. Syſtématiques ſans invention, Philoſophes ſans logique, ils vouloient encore être éloquens en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des diſciples qui embraſſerent leurs opinions ſans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Enivrés de ces petits ſuccès, ils firent des Poëtiques dont on ſe moqua, des Romans qu'on ne lut point, des Comédies qui tomberent; on en fit une ſur eux qui réuſſit. Le

Parlement leur impoſa ſilence ; la Sorbonne les flétrit ; la Police les menaça. Cependant, comme ils ſe vantoient toujours d'être perſécutés, ils auroient pu vivre encore aſſez honorablement, s'il ne ſe fût trouvé un homme tout prêt à ſe revêtir de l'admiration publique ; elle cherchoit un objet : Rouſſeau parut. Nourri dans cette ſecte qui s'en faiſoit honneur, ſon eſprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné ; mais il avoit du ſentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & ſublime. Il vit que le moment lui étoit favorable ; il oſa mettre au jour ſes propres penſées. Il avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir que dès que l'on a corrompu juſqu'à un certain point ſes lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'eſt

guéres la peine de leur parler.

Jean-Jacques s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu & son maître. Il proscrivit le Fanatique & l'Athée; il joignit quelquefois la profondeur du raisonnement à la hauteur des idées, au charme du style. Les cœurs qui s'étoient flétris & resserrés, se rouvrirent à sa voix. En lisant ses écrits, celui qui n'étoit que sensible, devint souvent plus juste & plus éclairé : celui qui n'étoit que juste acquéroit des lumieres & de la sensibilité. Il y a même quelqu'apparence que cet homme singulier croit une partie de ce qu'il écrit ; car on prétend qu'il ne peut tout croire, parce qu'il se contrarie à chaque instant. Il est vrai, Madame, qu'il dit tout-à-la-fois du bien & du mal de la Religion qu'il professe ; mais peut-être aussi que n'ayant pas assez de courage

pour braver toute la corruption de ſon ſiécle, il n'auroit jamais oſé défendre la Religion naturelle, ſans inſulter un peu la Religion révélée. Pour moi je croirois volontiers qu'il ne s'eſt fait bannir que par reſpect humain.

Ici commence l'hiſtoire de ce qu'il appellé ſes malheurs. Il fit imprimer ſon Emile.... le Parlement plein de reſpect pour la Religion, & d'admiration pour les talens de celui qui l'avoit ſi peu ménagée, le pourſuivit en gémiſſant. Jean-Jacques eut le tems de gagner la Suiſſe. Les Fanatiques & les Philoſophes qu'il avoit décriés, profiterent de l'occaſion: la haine mortelle qu'ils lui avoient jurée, ne tarda pas à éclater. Dans des libelles, dans quelques journaux, dans les lieux publics, dans les ſociétés particulieres, les Cuiſtres & les

Athées le déchirérent impitoyablement. Il n'eſt rien, Madame, que l'on n'ait tenté pour le faire proſcrire par tous les Gouvernemens, & lapider par tous les peuples. Vous ſçavez que le malheureux Jean-Jacques eſt vain, emporté, inconſéquent; les injures l'irritent; il ſe roidit contre le malheur; il ſe dépite contre la raiſon & l'autorité. Il a fait tant de ſotiſes, que ſes affaires ne pouvant plus ſe racommoder, il lui a fallu quitter la Suiſſe, pour l'Angleterre : de-là ſa liaiſon & ſa querelle avec M. Hume.

Je vais tâcher à préſent de vous peindre en peu de mots ce célébre Anglois, ſes ſuccès en France, ſes admirateurs, ſes bonnes fortunes, & ſa conduite avec ſon extravagant protégé.

Vous n'ignorez vraiſemblable-

ment pas que nos Philoſophes étoient tombés dans un grand décri, lorſqu'ils jugerent que David Hume étoit propre à entrer dans leur ſecte, & à la relever. Il étoit étranger, flegmatique, hardi dans ſes ſyſtêmes, & aſſez ſage dans ſes actions. Il avoit fait l'Hiſtoire de ſon pays pour l'Angleterre, & quatre volumes de Philoſophie pour la France. Son Hiſtoire qui n'avoit pas eu beaucoup de ſuccès à Londres, réuſſit très-bien à Paris, parmi nos Philoſophes & leurs ſectateurs, à cauſe des quatre volumes de Philoſophie qui étayoient leurs principes. Ils en parlerent avec entouſiaſme : on l'acheta, on ne la lut guéres, on la loua beaucoup.

M. Hume, qui vint alors en France, eut encore plus de ſuccès que ſes livres ; on lui trouvoit la ſublimité d'un grand homme, parce

qu'il ne difoit que des chofes affez communes, de l'aveu même de fes meilleurs amis. Les femmes aimoient fa converfation, parce qu'il avoit fait des livres : elles lifoient fes livres, parce qu'il daignoit caufer avec elles. On le trouvoit le meilleur & le plus fimple des hommes, parce qu'il étoit quelquefois un peu brufque, & un peu lourd, quand il commençoit à s'égayer.

David accorda fes faveurs à quelques jolies femmes, & fa confiance à quelques Philofophes. Dans ces entrefaites, Jean-Jacques, qui venoit d'être lapidé en Suiffe, craignant d'être pendu en paffant par Paris, y refta très-peu de tems. Il y fut accueilli par des perfonnes d'une haute confidération & d'un rare mérite, qui plaignant de bonne foi fes folies & fes malheurs, prierent M. Hume

de l'emmener à Londres, & de l'y protéger.

Nous voici enfin, Madame, au fort de la quérelle de Jean Jacques avec David ; mais je pense qu'après les réflexions que nous venons de faire nous aurions pu la deviner sans voir les piéces du Procès. Je crois même que peu de gens auroient eu envie de les examiner, si les lettres du Citoyen de Geneve n'avoient donné un peu de cours aux injures que l'on lui dit ; c'est peut-être lui, Madame, qui fait relire à présent ceux qu'il a empêchés de l'être pendant plusieurs années. Au reste, on me mande de Londres qu'il parle comme il écrit, ainsi que vous le verrez par ce fragment d'une lettre que je viens de recevoir.

» *Monsieur Hume*, dit le pauvre

Jean-Jacques (à qui la tête a un peu tourné) *est ami intime de mes en-*
» *nemis les plus mortels. Pendant le*
» *séjour qu'il a fait à Paris, il ne les*
» *a presque pas quittés .... Cet homme*
» *doit mépriser mes principes &*
» *même les haïr ; son esprit froid*
» *& dûr ne peut aimer ni ma Julie*
» *ni mon Emile .... Ma personne lui*
» *aura paru singuliere & mon or-*
« *gueil peu commun .... Il m'en veut de*
» *plus loin .... En décriant le livre de*
» *l'Esprit & tous les ouvrages de cette*
» *nature, je n'ai pas fait de bien à*
» *ses Essais Philosophiques, je lui ai*
» *été recommandé publiquement par*
» *des personnes qu'il considere, &*
» *secretement par mes ennemies* « (*a*).

(*a*) Rousseau dit encore journellement comme dans sa Lettre, qu'en arrivant à Londres avec David, il avoit lieu de croire qu'on l'y traiteroit du moins avec humanité ; qu'on l'a caressé dans sa route, & qu'il s'est trouvé déshonoré en mettant pied à terre. Il demande

Voilà, Madame, comme Jean Jacque raiſonne en Angleterre, & l'on commence à raiſonner à peu-près de même à Paris. Je vous fais grace d'une foule de probabilités plus détaillées & plus préciſes. Il tire auſſi quelques inductions ſi étranges, qu'il ne m'en faudroit pas davantage pour croire à ſa douleur & à ſa bonne foi. Il ſe plaint, par exemple, très-ſérieuſement comme dans ſon *Mémoire*, de ce que

comment il peut avoir perdu ſi promptement la conſidération qu'il ne devoit ſans doute qu'à ſes ouvrages; il obſerve qu'il n'a point écrit depuis qu'il eſt ſous la ſauve-garde de M. Hume; il dit qu'il avoit avant de partir du pain & de la gloire, qu'il vouloit être honoré ſans être riche, qu'il n'a reçu en Angleterre que des aumônes & des libelles; que les amis de M. Hume ſont les auteurs de toutes ces méchancetés, & s'en vantent journellement.

La Lettre en queſtion eſt beaucoup plus longue; mais vous y trouverez des détails qui ſont dans le Mémoire, & d'autres qui pourroient vous ennuyer.

M. Hume le menaçoit quelquefois dans ſes rêves, & ne le regardoit pas le jour aſſez tendrement.

Quoiqu'il en ſoit, vous ſçavez que ſes ennemis l'accuſent ici hautement de la plus noire ingratitude, & que ſes amis accuſent M. Hume de perfidie & de fauſſeté. Les autres ne prononcent point encore ſur les prétendus crimes de David, de peur de ſe compromettre. Quant à moi qui les crois un peu exagérés, je penſe ſeulement que nos deux Philoſophes ne ſe ſont jamais beaucoup eſtimés : mais de quoi je ſuis bien plus ſûr encore, c'eſt que les reproches que l'on fait à Jean-Jacques ſont atroces & ſtupides. Eh ! Comment oſe-t-on accuſer d'ingratitude & de noirceur un malheureux qui écrit à ſon Protecteur qui le protége malgré lui, une Lettre de quarante

pages, pour lui prouver qu'il eſt un monſtre ? Peut-on rien imaginer de plus ridicule que cette charmante Lettre, & toutefois de plus touchant & de plus naturel ? N'eſt-il pas viſible que l'ame du pauvre Rouſſeau étoit alors remplie d'affliction, de folie & de fureur? N'eſt-il pas clair qu'il n'eſt point ingrat, s'il a bien jugé le Philoſophe ? S'il ſe trompe, c'eſt tout-au-plus un fou & non pas un méchant. Mais je voudrois bien ſçavoir quel mal cette Lettre tant reprochée pouvoit faire à M. Hume. Coupable ou innocent, ne devoit-il pas en rire & la brûler. S'il craignoit que ſon déſaſtreux protégé fît quelque jour un Livre contre lui, pourquoi n'avoir pas attendu que ce Livre fût imprimé ? Un Philoſophe eſt, ce ſemble, plus tranquille ; un bon homme eſt plus indulgent.

P. SC. J'oublois de vous dire, que l'on a ſans doute pouſſé M. Hume à cette ridicule plaidoirie; je ſuis perſuadé qu'il n'auroit point pris les choſes auſſi gravement que les illuſtres amis qui ont fait imprimer ſon Mémoire. En effet, qu'importoit à l'Hiſtorien de la Maiſon de Tudor, que l'on crût à Paris pendant quelques jours, qu'il s'étoit moqué d'un Suiſſe en Angleterre? Un homme ſi ſage, ſi bon & ſi conſidérable (a) devoit-il s'acharner après un malheureux, pauvre, infirme & proſcrit, qui n'a que ſon orgueil & ſa renommée? C'étoit bien la peine de faire un Mémoire ſi ſérieux, d'y joindre une préface ſi triſte, & de couronner l'œuvre par la Lettre d'un Mathé-

(a) Je parle ici d'après les Editeurs.

maticien qui *plaint Jean-Jacques de ne point croire à la vertu de M. Hume.*

Je ſuis encore un peu étonné que ce Mathématicien, dont les vertus ont au moins l'éclat de celles qu'il vient de célébrer, ſe ſoit permis cet ingénieux ſarcaſme. Car enfin pourquoi ſe juſtifier de la plaiſante Lettre de M. de Walpole, qu'on ne lui eut jamais imputée?

Vous voyez, Madame, que l'on a été un peu vîte : ceux qui vous ont parlé de notre ami Jean-Jacques étoient, ſelon toute apparence, prévenus par les clameurs de quelques ſociétés. Mais ne trouvez-vous pas cet acharnement incompréhenſible ? On diroit, en vérité, qu'on ne cherche à faire paſſer ce pauvre homme pour un monſtre, qu'afin qu'on ne le croie plus quand il nous parlera d'honneur & de probité... Je m'arrête, de peur d'en

trop dire. Je vous demande même pardon de cette réflexion mélancolique...... Je me trompe peut-être, & je le ſouhaite ; car il ſeroit fâcheux que j'euſſe bien rencontré. Adieu, Madame, je vous enverrai, ſans y joindre mes remarques, tous les Mémoires qui pourront ſurvenir. Je ne crois point cette affaire finie : elle eſt, ce me ſemble, trop ridicule & trop puérile pour ne pas durer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

JUSTIFICATION

DE

J. J. ROUSSEAU,

DANS LA CONTESTATION

QUI LUI EST SURVENUE

AVEC M. HUME.



A LONDRES.

M. DCC. LXVI.



JUSTIFICATION
DE
J. J. ROUSSEAU,
DANS LA CONTESTATION QUI LUI EST SURVENUE *AVEC M. HUME.*

RIEN ne m'a plus ſurpris que l'abattement ſingulier des amis de Rouſſeau, & le triomphe étonnant de ſes ennemis, occaſionné par l'expoſé de ſa conteſtation avec M. Hume, qui vient de paroître. Les premiers gardent le ſilence & n'o-

ſent prendre le parti d'un homme que les derniers accuſent gratuitement & ſur de fauſſes apparences, de toutes les noirceurs les plus révoltantes; pour moi après avoir lû avec toute l'attention poſſible cet expoſé, je n'y ai trouvé que les traits d'une belle ame, généreuſe, délicate & trop ſenſible, telle que Rouſſeau nous l'a ſi bien fait connoître dans ſes Ecrits, & encore plus par ſa conduite. J'eſpére que le Public penſera comme moi après avoir lû les obſervations que je remets ſous ſes yeux. Avant d'aller plus loin, je dois dire que J. J. Rouſſeau ne me connoit pas, qu'il

ne m'a jamais vû, & que je ne le connois que par ses Ecrits dignes de l'estime de tous les honnêtes gens. Mes observations ne seront point embellies par les charmes de l'éloquence, mais j'ose me flatter qu'elles auront ceux de la vérité.

Pour apprécier ce qui s'est passé de la part de J. J. Rousseau, il faut examiner quelle étoit sa situation lors de son différend avec M. Hume. Il arrive en Angleterre avec lui, ce dernier l'annonce & le présente par-tout comme son ami intime; Rousseau qui aime la vie champêtre, quitte bientôt Londres, pour aller demeu-

rer à la campagne, il s'ôte par-là tous moyens de faire des connoiſſances, de ſe faire un parti, des amis, & des protecteurs. M. Hume reſte à Londres, il eſt l'ami de Rouſſeau & devient par-là le ſeul homme qui puiſſe le ſervir & de qui Rouſſeau puiſſe recevoir des ſervices. Voilà je crois le véritable état où ſe trouvoit J. J. Rouſſeau lors de ſon différend avec M. Hume: ne falloit-il pas des raiſons biens fortes, pour obliger Rouſſeau de rompre avec lui dans ces circonſtances !

Après quelque ſéjour à la campagne, Rouſſeau apprend que l'on a fait imprimer dans

les papiers publics, une lettre ſous le nom du Roi de Pruſſe pleine de malignité contre lui, bien-tôt on voit paroître dans les mêmes feuilles d'autres écrits plus méchants encore que le premier; Rouſſeau ſçait que les Auteurs de ces violentes ſatires ſont des hommes, non-ſeulement de la connoiſſance de M. Hume, mais encore ſes amis. Il ſçait que M. Hume ne leur a fait aucune repréſentation la-deſſus, & qu'il n'a pas même daigné détromper perſonne ſur des écrits ſi méchants, contre un homme dont il ſe dit l'ami. Rouſſeau connoiſſoit peu M. Hume; leur amitié avoit été

précipitée, & ſouvent l'on eſt trompé par les gens qui nous marquent le plus d'empreſſement; Rouſſeau pendant le tems qu'il avoit vécu avec M. Hume, avoit vû bien des choſes qui lui donnoient de l'inquiétude. Quel Ange, je le demande, auroit pû ſe défendre dans cette poſition, de ſoupçonner M. Hume d'avoir part à toutes ces méchancetés ! J. J. Rouſſeau devient donc la proie des plus violens ſoupçons ! il cherche une explication qui eſt éludée par M. Hume; une nouvelle ſatire paroît dans les Ecrits publics, elle contient des particularités qu'il croit ne pou-

tion : ſi Rouſſeau eût été capable d'ingratitude, il eût diſſimulé, il eût accepté ſans délais une grace qui lui étoit accordée par les ſollicitations de M. Hume, après quoi il eût éclaté. Telle eſt la marche de l'ingratitude, elle commence par remplir ſa bourſe, enſuite elle perſécute celui qui la lui a remplie.

Juſqu'au moment de la penſion, qu'avoit fait M. Hume pour Rouſſeau ? étoit-ce par ſa protection qu'il avoit obtenu un azile en Angleterre ? étoit-ce à ſes frais qu'il en avoit fait le voyage & qu'il y ſubſiſtoit ? non ; Rouſſeau étoit connu,

eſtimé, je puis même dire en vénération chez les Anglois autant par ſes ouvrages que par ſa maniére de vivre ; Rouſſeau arrivant ſeul en Angleterre, eût donc été bien venu de tous les honnêtes gens de cette Nation, & on ſe feroit également empreſſé à lui offrir la retraite qu'il déſiroit, quand il n'auroit pas été accompagné de M. Hume. La preuve de ce que je dis, eſt que M. Davenport en accordant ſa maiſon de campagne à Rouſſeau, l'a fait autant p r . conſidération pour lui que par égard pour M. Hume, qu'il ne connoiſſoit preſque pas.

Cependant M. Hume prend

voir être connues que de M. Hume. Alors les ſoupçons ſe changent en certitude & en conviction. Que doit faire Rouſſeau dans cette circonſtance, attendra-t'il ? & laiſſera-t'il M. Hume continuer de le ſervir auprès des Miniſtres pour la penſion qu'il ſollicite ? mais de deux choſes l'une, ou M. Hume dédaignant Rouſſeau, le ſert par pitié en voulant lui procurer de quoi ſubſiſter : ah ! quelle baſſeſſe ne faudroit-il pas pour recevoir de pareils bienfaits ! ou M. Hume ſert publiquement Rouſſeau, même avec ſuccès, pour couvrir plus ſurement ſes manœuvres contre

lui : eh ! quel eſt l'homme qui ne repouſſera pas avec horreur de pareils ſervices ! que reſte-t'il donc à faire à Rouſſeau ? de refuſer ce qui lui eſt accordé par la médiation de M. Hume, & de rompre avec lui comme il a fait dans ſa lettre du 10 Juillet 1766.

Cette lettre qui fait la conſternation de ſes amis & le triomphe de ſes ennemis, cette lettre qui attire à Rouſſeau le reproche du plus lâche de tous les vices, celui de l'ingratitude, eſt précisément ce qui doit l'en juſtifier ſans replique ; J. J. Rouſſeau ingrat eſt un problême qui reſtera toujours ſans ſolu-

plus amers, parce qu'il s'en croit trahi : quoi de plus touchant, quoi de plus attendrissant que la fin de cette lettre !
» Je suis, dit-il, le plus malheu-
» reux des hommes si vous en
» êtes le plus coupable, je suis
» le plus vil, si vous êtes inno-
» cent, vous me faites désirer
» d'être cet objet méprisable ;
» oui, l'état où je me verrois
» prosterné, foulé sous vos
» pieds, criant miséricorde, &
» faisant tout pour l'obtenir,
» publiant à haute voix mon
» indignité, & rendant à vos
» vertus le plus éclatant hom-
» mage, seroit pour mon cœur
» un état d'épanouissement &

» de joie après l'état d'é-
» touffement & de mort où
» vous l'avez réduit..........
» si vous êtes innocent, daignez
» vous justifier ; je connois
» mon devoir, je l'aime, &
» l'aimerai toujours quelque
» rude qu'il puisse être ; il n'y a
» pas d'abjection dont un cœur
» qui n'est pas né pour elle, ne
» puisse revenir : encore un
» coup, si vous êtes innocent
» daignez vous justifier. » Peut-on faire un plus bel éloge de l'amitié de M. Hume ! J. J. Rousseau malgré la violence de ses soupçons, malgré même ses convictions, craint cependant d'être dans l'erreur, il désire

le titre de bienfaiteur de Rouſ-
ſeau dans une lettre qu'il lui
écrit, en date du 16 Juin 1766:
Rouſſeau ayant refuſé la pen-
ſion qu'il ſollicitoit pour lui,
je ne vois rien qui puiſſe auto-
riſer M. Hume à prendre un titre
ſi haut & ſi ſupérieur vis-à-vis
de Rouſſeau, que le petit ma-
nége qu'il a employé pour lui
procurer des ſecours clandeſ-
tins. Rouſſeau étoit trop clair-
voyant, pour ne pas s'en apper-
cevoir bien-tôt, & s'il ne s'en
fût pas indigné, n'auroit-il pas
été le plus chétif & le plus mé-
priſable de tous les hommes!
Quoi de plus honteux que de
vouloir paroître aux yeux du

Public un homme désintéressé, un homme méprisant la fortune, tandis que l'on accepte tout ce qui nous est offert, pourvû seulement qu'on vueille nous permettre de paroître ne pas nous en appercevoir. M. Hume pouvoit-il soupçonner J. J. Rousseau d'une pareille hypocrisie !

Je le repete, qu'on lise sans partialité la lettre de Rousseau à M. Hume ; & on y reconnoîtra un honnête homme, déchiré par les inquiétudes les plus cruelles, faisant continuellement l'éloge d'un homme qu'il a crû digne de son estime & de son amitié, dans le tems même qu'il l'accable des reproches les

l'y être, il désire qu'on la lui fasse connoître, & alors rien ne lui coûte; l'état le plus vil devient pour son cœur un état d'épanouissement & de joie, il se trouve heureux de pouvoir publier à haute voix son indignité, & de rendre l'hommage le plus éclatant aux vertus de M. Hume. Est-il possible d'annoncer une plus belle ame! & quel homme généreux peut n'en être pas touché jusqu'aux larmes? M. Hume devoit-il, après avoir lû cette lettre s'abandonner à son ressentiment? & publier sa contestation avec Rousseau en y joignant les notes satiriques & indécentes de ceux

qu'il avoit consultés dans cette affaire?

M. Hume, en réfléchissant sur sa conduite, ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau. La douceur de son caractère lui avoit fait écouter & voir patiemment ses anciens amis déchirer cruellement son nouvel ami. Il étoit tout naturel à un homme d'un caractère aussi honnête que Rousseau, de soupçonner M. Hume d'être leur complice. Pouvoit-il imaginer qu'on pût être l'ami de ses ennemis qui le traitoient avec tant de noirceur & d'indignité, sans qu'on fût capable de penser comme eux? Rouss-

ſeau pouvoit-il ſe perſuader que M. Hume pût ſouffrir patiemment d'être couvert de ridicule par ſes anciens amis qui tâchoient d'avilir un homme qu'il avoit annoncé avec tant d'empreſſement comme ſon ami intime, & digne de la plus grande conſidération ? Cependant j'ai peine à croire M. Hume coupable de trahiſon, & il paroît qu'il reſtoit encore des doutes à Rouſſeau là-deſſus, malgré ſes certitudes & ſes convictions ; la fin de ſa Lettre en eſt une preuve. Mais M. Hume auroit au moins à ſe reprocher trop de foibleſſe, il ſentoit bien que ſon refroidiſſement avoit autoriſé les ſoup-

çons de Rousseau, & l'avoit obligé à une rupture ouverte. Il sentoit bien aussi qu'on pouvoit lui en faire un reproche sensible. Sans quoi, pourquoi eût-il différé si long-tems à mettre au jour son différend avec Rousseau ? Pourquoi eût-il attendu d'en être pressé aussi vivement qu'il l'a été par ce dernier ? Tant de modération n'est pas naturelle ! Mais il est humiliant de passer pour un homme qui est indifféremment l'ami de tout le monde.

Si j'avois été à la place de M. Hume, & que j'eusse été réellement innocent de toute trahison, je lui aurois écrit, » quoique » je sois innocent, & que par con-

» ſéquent je doive reſſentir plus
» vivement la dureté de votre Let-
» tre, cependant je ne puis m'em-
» pêcher d'eſtimer les principes
» qui vous l'ont dicté; vous au-
» riez pû me ſoupçonner d'un peu
» de foibleſſe, mais jamais de
» trahiſon. N'attendez pas que
» je me juſtifie; un homme qui
» eſt parvenu à mon âge ſans
» qu'on puiſſe lui reprocher la
» moindre perfidie, doit trouver
» ſa juſtification dans ſa vie paſſée.
» Je ceſſerai de vous ſervir, de-
» peur de vous paroître encore
» plus ſuſpect, & je ne me char-
» gerai de vos intérêts, que quand
» vous ſerez convaincu que je
» mérite toute votre confiance.

Si le Public étonné de mon différend avec Roufſeau, m'eût mis dans la néceſſité d'en mettre au jour les motifs, je me ſerois contenté de lui donner les Lettres de Rouſſeau & la mienne : une conduite auſſi remplie de modération, m'eût attiré l'éloge d'une Nation auſſi généreuſe que la Nation Angloiſe, & l'eſtime de tous les gens qui penſent avec nobleſſe.

Examinons à préſent la conduite de M. Hume ; M. Hume ſçavoit qu'il ne pouvoit ſe dire le bienfaiteur de Rouſſeau, ſitôt que ce dernier refuſoit la penſion qu'il ſollicitoit pour lui, M. Hume ne pouvoit ſe déguiſer

qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau, par sa complaisance pour ses anciens amis qui déchiroient sous ses yeux impitoyablement son nouvel ami, sans qu'il parut y prendre la moindre part; M. Hume sentoit que sans y penser, & par bonté de cœur il auroit offensé & auroit avili Rousseau en lui procurant des secours clandestins, si ce dernier s'appercevant bientôt de ce petit manége, ne les eût rejetté avec indignation; M. Hume avoit entre ses mains la Lettre de Rousseau, qui, malgré sa violence, devoit attendrir l'ame la moins sensible, surtout en réfléchissant qu'on y

avoit donné lieu quoiqu'innocemment : malgré tant de raisons qui devoient modérer son emportement, M. Hume écrit à Rousseau la Lettre la plus dure, il la rend publique ainsi que les Lettres de J. J. Rousseau, il les fait précéder par un exorde trop préparé pour un homme qui n'a rien à se reprocher, & il les accompagne de l'avis de ceux qu'il a consultés Ces braves gens, ces têtes sages solides & sensées, décident le uns que Rousseau est ingrat & orgueilleux, les autres qu'il a l tête baissée, qu'il flotte entre folie & la raison.

Rousseau ingrat ! Il est pro

vé qu'il ne l'eſt pas. Rouſſeau a de l'orgueil, cela peut être. Mais un orgueil qui nous met au-deſſus de la fortune, qui nous porte à vivre du fruit de nos travaux, qui nous préſerve de toutes lâches complaiſances, eſt un orgueil bien eſtimable, & malheureuſement trop rare parmi les Gens de Lettres !

Rouſſeau a une tête baiſſée, il flotte entre la folie & la raiſon! La belle & l'heureuſe folie, que celle qui nous porte à ſacrifier nos jours pour le bonheur du genre humain, & à découvrir conſtamment aux hommes les moyens de ſe rendre généreux, eſtimables, & heu-

reux! Qu'il eſt triſte pour notre ſiécle, qu'il y ait des têtes à qui une tête ſi reſpectable paroiſſe affectée de folie! Et qu'il eſt digne d'un grand Roi d'empêcher que l'âge & les infirmités ne réduiſent à une miſere extrême un homme qui a ſi bien mérité de l'humanité. Ses bienfaits ſeront entre les mains d'un pareil homme un dépôt ſacré, dont il eſt bien ſûr qu'il ne privera pas les malheureux tant que ſes forces lui permettront de travailler à ſa propre ſubſiſtance.

En un mot, J. J. Rouſſeau arrivant en Angleterre, y étoit étranger; il n'y étoit connu que

par la beauté de ſes Ouvrages ; mais il n'arrive que trop ſouvent que les Auteurs les plus ſublimes dans leurs Ecrits, ſe conduiſent d'une maniere très-mépriſable. Il lui importoit donc infiniment de faire connoître à cette fiere Nation, que ſa conduite étoit d'accord avec les ſentiments qu'il annonce dans ſes Ouvrages, & qu'il n'y a aucune vue d'intérêt qui puiſſe l'engager à compromettre ſon honneur & ſa réputation. Après cela, qui peut ne pas convenir que Rouſſeau a été obligé de ſe conduire comme il l'a fait à l'égard de M. Hume, & qu'il a montré dans cette occaſion une

belle ame, une ame délicate & ſenſible, une ame intrépide & élevée au-deſſus de l'adverſité? Eh ! quel eſt l'honnête homme que cet événement pourroit éloigner de la ſociété de Rouſſeau? Quel eſt celui au contraire qui ne déſireroit pas de devenir l'ami d'un homme ſi plein de candeur & ſi digne d'eſtime?

Quant aux fauſſetés qu'on impute à Rouſſeau, je ne prétends pas l'en juſtifier, parce que je ne ſuis pas aſſez inſtruit; & je ſens qu'il ne ſuffiroit pas dans cette occaſion de dire qu'on ne l'en a jamais accuſé, & que ſon caractère plein de franchiſe & de candeur, ne lui a jamais permis de recourir au

menſonge. Tout ce qu'il y a de certain, c'eſt que les remarques trop recherchées de M. Hume ſur la Lettre de Rouſſeau, ne ſont pas capables de le convaincre d'impoſture, & que la Scêne attendriſſante qu'il rapporte dans ſa réponſe à Rouſſeau, doit avoir été précédée d'une Scêne beaucoup plus vive que celle dont parle M. Hume. Ainſi le récit de Rouſſeau paroît bien plus naturel & bien plus vraiſemblable; d'ailleurs ce récit ſemble très-confirmé par la premiere Lettre que Rouſſeau écrivit à M. Hume en arrivant à Voorton, & qu'il termine par ces mots; « je vous aime d'un

» cœur tel que j'eſpere & que je
» déſire de trouver en vous. L'on
n'écrit pas ainſi à quelqu'un
dont on ne ſoupçonneroit pas
les ſentimens.

N. B. Je me ſuis diſpenſé de faire précéder le nom de J. J. Rouſſeau du titre de Monſieur, par deux raiſons : la premiere, c'eſt qu'il m'a paru le dédaigner: la ſeconde, c'eſt que je vois faire mention des grands hommes anciens & même de pluſieurs modernes, ſans uſer de ce cérémonial avec eux ; parce qu'ils ſont trop au-deſſus ; & je vois peu d'hommes dans ce ſiécle, plus dignes du nom de grand homme, que J. J. Rouſſeau.

LETTRES
D'UN HONNÊTE HOMME
QUI ÉTUDIE
SA RELIGION;

POUR servir de Réponse à la 3me. des Lettres écrites de la Montagne, par J. J. ROUSSEAU.

Vide ne lumen quod in te est, tenebræ sint.
(Saint-Luc, Chap. 11, Verf. 35).



À BORDEAUX;
Chez les FRERES LABOTTIERE, Imprimeur-Libraires, Place du Palais.

M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT

De l'Auteur.

Je n'ai pu faire entrer dans le corps de cet Ouvrage quelques notes néceſſaires pour répondre à bien des plaiſanteries qui ont échappé à la gravité de l'Auteur des Lettres de la Montagne. Elles étoient trop longues ces notes, celle ſurtout qui eſt déſignée par le n°. (5), *& qu'il ſera eſſentiel de lire avec attention, pour être placées* ad calcem ; *je les ai rejettées à la fin de ma premiere lettre.*

Je n'ai pas craint d'inſérer, dans ces réponſes, le texte latin

des citations de la Bible & du Nouveau Teſtament. Si des lecteurs qui ne courent qu'après les agrémens du ſtile en ſont rebutés, j'aurai l'approbation de ceux qui voudront s'inſtruire de bonne foi; Les altérations qu'on a oſé y faire en deviendront plus ſenſibles pour eux, & les vérités que je défends en ſeront mieux établies.

Une vaine crainte, une raillerie, un rien engage à blaſphêmer ce qu'on ne connoît pas; & l'ignorance de la Religion conduit ſouvent dans les travers du Scepticiſme, avant même qu'ils ſoient devenus néceſſaires contre les remords, ſuite ordinaire des paſſions & des crimes ~~qu'elles~~ qui les

produiſent. Placée vis-à-vis de Chrétiens inſtruits & verſés dans la lecture des livres Saints, l'impiété feroit bien moins de progrès ! ſes productions ſeroient plus rares : elle craindroit que ſes propres attaques ne ſerviſſent à la confondre elle-même.

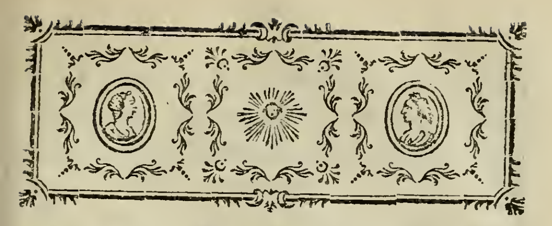
Mon principal objet a donc été de montrer, aux trop crédules partiſans de l'incrédulité, que les nouveaux efforts de M. Rouſſeau, pour combattre le plus ſolide appui de la révélation, & pour ſaper les fondemens de la Religion chrétienne, ſont confondus, par les faits même qu'il invoque à l'appui de ſes paradoxes.

Puiſſe la vérité leur deſſiller

les yeux ! puiſſai-je du moins, dérober quelqu'un d'eux aux ſéductions qui les aveuglent ! que n'ai-je la brillante élocution de celui qui les égare ! je ſerois aſſuré d'un ſuccès qui fait l'objet de tous mes vœux : on ſeroit forcé de convenir, qu'il n'eſt rien au monde d'auſſi ſolidement démontré que la Religion chrétienne ; & c'eſt tout ce qu'il eſt permis d'eſpérer des efforts humains. Le reſte dépend de la grace : elle ſeule, en guériſſant le cœur, peut détruire le germe des illuſions & des erreurs de l'eſprit.



LETTRES



LETTRES
D'UN HONNÊTE HOMME
QUI ÉTUDIE
SA RELIGION.

PREMIERE LETTRE.

NON, MONSIEUR, je n'ai point oublié les Lettres écrites de la Montagne. Je vous les renvoye, après les avoir lues, avec toute l'application & l'impartialité possibles. Vous m'ordonnez de vous écrire ce que j'en pense. Que ne puis-je taire la passion, l'aveuglement, l'enthou-

ſiaſme & le délire de l'Auteur ! Que ne puis-je vous laiſſer ignorer l'impiété de ſes principes, & l'inconſéquence de ſes raiſonnemens ! Perſonne au monde ne voudroit plus que moi, qu'il fût poſſible de ſéparer entiérement cet ingénieux Ecrivain de ſes opinions abſurdes. Aucun de ſes admirateurs ne deſire, avec plus d'ardeur & de ſincérité, ſa converſion, ſon repos, ſon bonheur & ſa gloire.

Ces Lettres ſont au nombre de neuf; mais toutes les matieres qu'on y traite n'étant pas également de mon reſſort, je ne puis examiner avec vous, que celles où ſe trouvent renfermés les principes & les ſentimens antichrétiens qui m'affligent. C'eſt dans les premières, & ſur-tout dans la troiſiéme de ces Lettres, MONSIEUR, que vous verrez tous les efforts de la plus ſubtile éloquence, conſacrés par le plus grand Orateur de notre ſiécle, à la pénible

justification des paradoxes les plus étranges, de la Doctrine la plus révoltante. Vous y verrez cette énergie, cette noblesse d'expression, ce stile mâle & pressant qui caracterisent l'Auteur; vous y verrez, enfin, les mêmes beautés & les mêmes défauts qu'on apperçoit dans les Ouvrages de l'unique, de l'inimitable J. J. Rousseau.

Moins Philosophe cependant qu'il n'affecte de vouloir le paroître, il oublie, dans ce dernier écrit, jusqu'aux égards qu'il se doit à lui-même. Ces belles maximes qu'il nous débite dans son avertissement, il les perd de vue dans son Livre. Il avoit promis de raisonner, il s'échauffe, il déchire, il outrage (*a*); au point, qu'il se dégrade & s'avilit à mon avis, aux yeux mêmes de ses plus zélés Partisans. C'est un esprit

(*a*) Voyez la seconde Lettre écrite de la Montagne, partie premiere, pages 55, 56, 57, 58 & 59. de l'édition in-12.

qui s'égare, que le cri général d'une Nation qui l'admire & le condamne ne peut déconcerter ; que le jugement de Dieu même n'effraye point (*a*); & qui n'eſt jamais plus énergique, plus éloquent, plus ſublime, plus au-deſſus de lui-même, que lorſqu'il établit les principes les plus dangereux, où qu'il raiſonne contre l'évidence.

Trop peu verſé dans la connoiſſance des principes de Légiſlation, adoptés par la République de Genêve, ignorant même les effets de la fermentation que les écrits de M. Rouſſeau, y avoient excité, ce n'auroit été que pour vous obliger, MONSIEUR, que j'aurois lu ſes Lettres

---

(*a*) Qui l'eût imaginé, que plein de confiance, l'Auteur d'Emile eſperât un jour dire au Juge Suprême : » Daigne juger dans » ta clémence un homme foible ; j'ai fait le » mal ſur la terre, mais j'ai publié cet écrit ! C'eſt pourtant le langage indécent de M. Rouſſeau, Lettre premiere, page 21.

écrites de la Montagne, s'il ne s'y fût agi que du » ſort d'un petit par-
» ticulier, de l'expoſé de quelques
» injuſtices, de la Réfutation de
» quelques Sophiſmes; mais la Re-
» ligion, s'écrie M. Rouſſeau, la
» liberté, la juſtice! Voilà, qui que
» vous ſoyez, ce qui n'eſt pas au-
» deſſous de vous.

Eh! non ſans doute, ce qui intéreſſe la Religion ne ſauroit être au-deſſous de nous; rien au contraire ne doit nous intéreſſer davantage. Mais ſi l'indifférence pour elle eſt un crime, comment devons-nous qualifier les nouveaux combats que lui livre cet Idole de notre ſiécle!

Son dangereux ſyſtême contre les Miracles, qu'il ne laiſſoit d'abord entrevoir qu'avec une certaine retenue, il l'établit hardiment ici, & ne craint plus de le ſoutenir par les Sophiſmes les plus ſéduiſans. Pourquoi cet homme ne défend-il pas la vérité? Pourquoi du moins n'eſt-il pas de

meilleure foi, dans les faits Evangéliques qu'il invoque à l'appui de ses paradoxes?

La réfutation de ses nouvelles impiétés, je le sens, demanderoit un loisir incompatible avec les occupations que vous me connoissez ; elle demanderoit sur-tout des talens que je n'ai pas la témérité de m'attribuer. Mais en avouant la supériorité de ce redoutable adversaire & dans la maniere d'écrire, & dans la subtilité des raisonnemens, est-on obligé de se taire sur la contradiction, sur le faux & l'inconséquence de ses principes? seroit-il donc permis de sacrifier à une orgueilleuse timidité Jesus-Christ, sa Doctrine & son Evangile? La vérité, n'éxigeroit-elle d'autre hommage que le silence? A Dieu ne plaise qu'elle soit réduite jamais à cette impuissante ressource. Qu'ils triomphent de nous, par les lumieres de l'esprit & les graces de l'expression, ces déserteurs de la

foi, à la bonne heure ; pourvu que Dieu triomphe d'eux, & que nos Freres ſoient à l'abri des piéges qu'on ne ceſſe de tendre à leur indiſcrete curioſité.

Prévenus par notre Divin Maître, qu'il viendroit de faux ſages, dont les dangereux artifices détacheroient les foibles de ſon Evangile, quand il arrive de tels prétendus Sages, nos Paſteurs ſont comme mis en ſentinelle, ſur la maiſon d'Iſraël, pour ſonner de la trompette. Alors quelque foible que ſoit la voix du Fidele, il peut, il doit même la faire entendre; en cette qualité, MONSIEUR, j'oſe élever auſſi la mienne.

Après l'indécence des éloges outrés qu'il ſe donne dans la premiere de ces Lettres, (1) après avoir ſuppoſé par condeſcendence la néceſſité des Miracles dans la ſeconde, & avoir eſſayé, par cette ſuppoſition, de renverſer tout l'édifice du proteſtantiſme, M. Rouſſeau ſe dé-

chaîne contre toute eſpèce de Miracles, & ſemble n'avoir repris cette queſtion, dans la lettre ſuivante, que pour y renverſer encore toute l'économie de la Religion Chrétienne. Toujours diſſemblable à lui-même, également incapable de conſtance, & dans le parti de l'erreur, & dans celui de la vérité, il commence par convenir, que « ſi « Dieu donne aux hommes une révé- » lation que tous ſoient obligés de » croire, il faut qu'il l'établiſſe ſur » des preuves bonnes pour tous (*a*). Parmi les divers caractères que Dieu a donnés à la Miſſion de ſes envoyés, afin de rendre cette Miſſion reconnoiſſable à tous les hommes, notre Philoſophe en adopte trois principaux. Il place le 1[er]. dans la nature de la Doctrine, le ſecond dans la Sainteté des hommes choiſis de Dieu

(*a*) Premiere Partie, troiſiéme Lettre, pag. 76.

pour annoncer ſa parole, & le troiſiéme dans une émanation de la Puiſſance Divine, qui peut interrompre & changer le cours de la nature, à la volonté de ceux qui reçoivent cette émanation. (*a*) « Il eſt clair » ajoute cet homme inconcevable, „ que » quand tous ces ſignes ſe trouvent » reunis, c'en eſt aſſez pour perſua» der les hommes, les ſages, les » bons & le peuple, tous, excepté » les fous incapables de raiſon, & » les méchans qui ne veulent être » convaincus de rien (*b*).

Juſques-là vous croiriez preſque voir établir le Dogme Catholique; venons à l'application.

» Je me déclare Chrétien, pour» ſuit M. Rouſſeau; mes perſécu» teurs diſent que je ne le ſuis pas. Ils » prouvent que je ne ſuis pas Chré» tien, parce que je rejette la révé-

(*a*) Ibidem, Pag. 77, 78, & 79.
(*b*) Ibidem, Pag. 80.

» lation ; & ils prouvent que je re-
» jette la révélation , parce que je
» ne crois pas aux Miracles (*a*) ».

He ! vraiment oui, la preuve est complette ; & tout le raisonnement de M. Rousseau pour détruire cette conséquence , n'est qu'une petite ruse Sillogistique.

» Pour que cette conséquence fût
« juste, dit M. Rousseau, il fau-
» droit de deux choses l'une : ou
» que les Miracles fussent l'unique
» preuve de la révélation , ou que
» je rejettasse également les autres
» preuves qui l'attestent. Or, il n'est
» pas vrai que les Miracles soient
» l'unique preuve de la révélation ,
» & il n'est pas vrai que je rejette les
» autres preuves ; puisqu'au contraire
» on les trouve établies, dans l'ou-
» vrage même où l'on m'accuse de
» détruire la révélation (*b*).

(*a*) Ibidem, Pag. 81.
(*b*) Ibidem.

Sentez-vous bien, MONSIEUR, toute l'adreſſe de ce dilême ; & les perſonnes qui rendent à la ſagacité de M. Rouſſeau la juſtice qui lui eſt dûe, peuvent-elles le croire de bonne foi dans cette premiere aſſertion !

Pour que cette conſéquence ſoit juſte, lui dirai-je à mon tour, il n'eſt pas néceſſaire que les Miracles ſoient l'unique preuve de la révélation ; il n'eſt pas néceſſaire, non plus, que vous rejettiez également toutes les preuves qui l'atteſtent ; il ſuffit d'établir, que ſi les Miracles ne ſont pas l'unique preuve de la révélation, les autres preuves, du moins, ſont inſuffiſantes, tandis qu'elles ſont iſolées des Miracles. Or, il eſt certain que les deux autres caractères ne ſuffiſent pas pour établir la certitude de la révélation. La nature de la Doctrine elle-même, priſe dans le ſens que lui donne M. Rouſſeau, c'eſt-à-dire, la beauté,

l'utilité & la Sainteté de la Morale ; n'en est pas toujours, quoiqu'il en dise, le caractère le plus sûr & le plus infaillible. Dans les ténébres du Paganisme nous trouverons des principes de Morale, que l'Evangile ne désavoueroit pas. Cependant les Philosophes qui nous les ont transmis, plus sinceres que M. Rousseau, quoique privés des lumieres de la révélation, convenoient que cette Morale étoit insuffisante, pour rendre les hommes tels qu'ils devoient être, par ce qu'elle n'étoit pas revêtue des caracteres de la Divinité „. A moins, » disoit Platon, qu'il ne plaise à la » Divinité de nous envoyer quel-» qu'un pour nous instruire de sa part, „ n'espérez pas de réussir jamais, „ dans le dessein de reformer les „ mœurs des hommes (2).

Or, sans les Miracles, comment justifier la Mission d'un envoyé de Dieu ? Consi dérés en eux-mêmes,

les Miracles ne ſont-ils pas des ſignes certains de vérité ? N'eſt-ce pas de tous les moyens extérieurs le moyen le plus efficace pour convaincre les hommes que Dieu parle, & pour les rendre attentifs & dociles à ſa parole qui eſt la vérité ? (3).

Tant que Dieu ſuit les loix générales, & ce qu'on appelle le cours ordinaire de la nature, la voix des merveilles qu'il opére, n'eſt pas aſſez forte pour reveiller l'homme de ſon aſſoupiſſement. Dieu parle, ſans doute ; mais comme il demeure caché, ſous le voile des cauſes ſecondes, l'homme ne diſtingue pas au travers de ce voile, ni celui qui parle, ni la divinité de la parole. Il eſt donc néceſſaire que de temps en temps, il ſorte de ſon ſecret & qu'il ſe montre par quelque coup extraordinaire, qui force l'homme de lever la tête, de le voir & de l'entendre.

Auſſi les Miracles, dont Dieu

ſeul peut-être l'auteur, furent-ils toujours regardés comme une démonſtration qu'on nous parle de ſa part. En voulez-vous des preuves, dirai-je encore à M. Rouſſeau, en voulez-vous des preuves que vous feignez de reſpecter ? ouvrez les livres Saints.

Dieu commande à Moyſe d'aller trouver les Iſraëlites, & de leur dire qu'il vient à eux de ſa part. Mais, dit Moyſe, *ils ne me croiront pas ſur ma parole*, & je n'ai point dequoi leur prouver ma Miſſion. (*a*) La difficulté ne vous paroît-elle pas ſolide? Que fera Dieu pour la lever ? Dira-t'il à Moyſe : allez toujours ; » l'utilité, la beauté, la ſincéri-
» té, la vérité, la profondeur des inſ-
» tructions de ma ſuprême ſageſſe,
» & les préceptes de ma ſuprême
» bonté formeront un caractère in-

(*a*) Exode, chap. 4[e]. v. 1. *Moyſes ait; non credent mihi neque audient vocem meam.*

» faillible de la vérité de votre Miſ-
» ſion. Ce caractère portera lui-
» même une preuve qui doit vous
» diſpenſer de toute autre » (a) ?
Non ; ce n'eſt pas ainſi que Dieu
parle à ſon envoyé. Lui dira-t'il
donc obéiſſez à mes ordres, ne
craignez pas qu'ils vous diſent : *le
Seigneur ne vous à point apparu.*
» Votre Sainteté, votre véracité,
» votre juſtice, vos mœurs pures &
» ſans tache, vos vertus inacceſſi-
» bles aux paſſions humaines, les
» qualités de votre entendement,
» votre raiſon, votre eſprit, votre
» ſavoir, votre prudence, feront
» autant d'indices reſpectables, dont
» la réunion, ſi rien ne s'y dément,
» formera une preuve complette en
» votre faveur, & ſaura crier aux
» Iſraëlites que vous êtes plus qu'un
» homme ! » Non ; ce langage n'eſt

(a) Lettres écrites de la Montagne pag. 77. & 78. de la premiere partie.

point encore celui de la Divinité. Tous ces grands mots, loin de juſtifier la réſiſtance de Moyſe, l'auroient condamnée; mais l'excuſe de ce Légiſlateur étoit légitime, ſa difficulté l'étoit auſſi; encore une fois, que fera Dieu pour la lever ?

Ce qu'il fait, MONSIEUR? Il lui met en main ſa puiſſance, en lui communiquant le don des Miracles, dont il lui fait faire ſur le champ une double expérience; puis il ajoute : *ceci eſt afin qu'ils croyent que le Seigneur Dieu vous a apparu.... s'ils ne vous croyent, & s'ils n'écoutent pas la voix du premier Miracle, ils écouteront celle du ſecond.* (*a*).

Depuis ce moment, combien d'autres témoignages de ſa Miſſion

(*a*) Exode, chap 4. verſ. 5 & 8. « *ut* » *credant, inquit, quod apparuerit tibi Dominus* » *Deus...ſi non crediderint, inquit, tibi, neque* » *audierint ſermonem ſigni prioris, credent verbo* » *ſigni ſequentis*, &c. ».

Moyse ne donne-t-il pas aux Enfans d'Israël ? Sans rapporter ici la multitude des Merveilles qui la manifestoient si clairement, qu'il me suffise, MONSIEUR, de vous rappeller ce qui met le comble à toutes ces preuves.

Il s'éléve un jour une grande sédition contre Moyse & Aaron. Coré, Dathan & Abiron, à la tête de deux cens cinquante hommes des principaux du Peuple, sont les Chefs & les Auteurs de la révolte. Déjà ils y entraînent le Peuple : Coré prétend à la sacrificature, Dathan & Abiron disputent à Moyse ses droits & son autorité. Moyse se prosterne contre terre, & après avoir entendu les volontés du Seigneur, il se leve avec confiance, & parle en ces termes à toute l'assemblée: *retirez-vous, je vous en conjure, d'auprès des tentes de ces méchans hommes, & ne touchez à rien qui leur appartienne, de peur que vous ne soyez consumés en par-*

ticipant à leurs péchés. Voici à quoi vous connoîtrez que c'est le Seigneur qui m'a envoyé pour faire toutes ces choses que vous voyez, & que je ne les ai point faites de moi-même. Si ces gens-ci meurent comme tous les hommes, ou qu'ils soient châtiés comme le sont tous les autres, ce n'est point le Seigneur qui m'a envoyé. Mais si le Seigneur fait une chose toute nouvelle, si la terre s'entr'ouvre pour les engloutir avec tout ce qui est à eux, & qu'ils descendent tous vivans dans l'Enfer, vous saurez que ces hommes ont blaphêmé contre le Seigneur. A peine Moyse a parlé que la terre se fend sous leurs pieds, & les engloutit, eux & leurs familles, les deux cens cinquante hommes qui s'étoient attachés à Coré, & tout ce qu'ils possédoient.

Quel exemple terrible de la juste indignation de Dieu contre les emportemens de ces mutins ! Ce signe de Moyse peut-il paroître équivoque? Ne

l'annonce-t'il pas en preuve de ſa Miſſion Divine ? Chercha-t'il jamais à l'autoriſer autrement que par des Prodiges (*a*)?

Il ſeroit en effet contre le bon ſens, d'écouter indifféremment tous ceux qui ſe diroient envoyés de Dieu. Les faux Prophetes & les impoſteurs de tous les temps l'ont dit; pluſieurs hérétiques, & ſur-tout ceux des derniers ſiécles, les Auteurs de la réformation s'en ſont vantés; il faut donc

---

(*a*) *Et ait Dominus ad Moyſem : præcipe univerſo populo, ut ſeparetur à Tabernaculis Core & Dathan & Abiron, &c.... Et ait Moyſes : in hoc ſcietis, quod Dominus miſerit me, ut facerem univerſa quæ cernitis, & non ex proprio ea corde protulerim; ſi conſuetâ hominum morte interierint, & viſitaverit eos plaga, quâ & cæteri viſitari ſolent, non miſit me Dominus : ſi autem novam rem fecerit Dominus, ut aperiens terra os ſuum deglutiat eos & omnia quæ ad illos pertinent, deſcenderintque viventes in infernum, ſcietis quod blaſphemaverint Dominum. Confeſtim igitur ut ceſſavit loqui, dirupta eſt terra ſub pedibus eorum, & aperiens os ſuum devoravit illos cum Tabernaculis ſuis & univerſa ſubſtantia eorum. Deſcenderuntque vivi in infernum operti Humo, & perierunt de medio multitudinis.*) Nombres ch. 16. verſ. 23 - 33.

que celui qui ſe donne pour tel, juſtifie, par des preuves certaines, la vérité de ſa Miſſion, & comme le dit fort agréablement M. Rouſſeau, » qu'il commence par nous montrer ſes Lettres de créance » (*a*), autrement il mérite d'être rejetté comme un impoſteur.

Combien de faits rapportés dans la Bible, qui viennent à l'appui de cette vérité ! Jéroboam eſt à peine poſſeſſeur du Trône, qu'il oublie celui dont la main l'y a élevé, & qui lui a promis d'y établir ſa Maiſon, s'il lui demeuroit fidele. Par une politique mal entendue, l'ingratitude & l'impiété de ce Prince, vont juſqu'à prétendre changer la Religion de ſon Peuple; & il y reuſſit.

(*a*) A la fin de la 69e. page des Lettres écrites de la Montagne. Cette réflexion eſt auſſi de Saint-Thomas d'Aquin. Voyez ſa Somme, 3e. partie, queſtion 43e. article 1er Dans la preuve de ſa concluſion, page 101 du tome 3e. de l'Edition de Nicolai, Paris 1663.

Il fait faire d'eux Veaux d'or, devient idolâtre, & entraîne par son exemple & par ses ordres, tout son Royaume dans l'apostasie. Il monte lui-même à l'Autel pour offrir de l'encens; mais dans le moment qu'il le fait brûler, il arrive du Pays de Juda un homme de Dieu qui s'écrie: *Autel, Autel, voici ce que dit le Seigneur; il naîtra un Fils dans la Maison de David qui s'appellera Josias; & il immolera, sur toi, les Prêtres des hauts lieux, qui t'encensent maintenant, & qui brûlera sur toi des os de corps humain* (*a*).

Quelle foi pouvoient ajouter à cette prophétie d'un homme inconnu, ceux qui assistoient à cette cérémonie? Rien ne paroît plus arbi-

(*a*) Rois, Livre 3, chap. 13, v. 2. *Altare, Altare, hæc dicit Dominus, ecce filius nascetur Domini David, Josias nomine, & immolabit super te Sacerdotes excelsorum, qui nunc in te Thura succendunt, & ossa hominum super te incendet.*

traire que le choix du nom que les parens peuvent donner à un enfant ; cependant le Prophete parle avec autant de clarté que de précision de ce Fils de David qu'il nomme Josias, trois cens cinquante ans avant sa naissance. Se flatte-t'il d'en être cru sur sa parole ? Non, voici ce qu'il ajoute : *& pour preuve que c'est le Seigneur qui a parlé par ma bouche, l'Autel va s'entr'ouvrir dans le moment : & la cendre qui est dessus se répandra par terre*, ce qui arriva sur le champ, comme il l'avoit prédit (*a*).

C'est par la même voie des Miracles que Jesus-Christ prétend se faire reconnoître des Juifs & des Gentils, pour le véritable Messie. *Les œuvres que je fais au Nom de mon Pere*, leur disoit-il, *rendent témoi-*

(*a*) Ibidem vers. 3. *Hoc erit signum quod locutus est Dominus : ecce altare scindetur, & effundetur cinis qui in eo est.*

gnage

gnage de moi (*a*)....*Si je ne fais pas les œuvres de mon Pere, ne me croyez point, Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connoissiez, & que vous croyiez que le pere est en moi & moi dans le Pere.*

Les œuvres que mon pere m'a donné pouvoir de faire, dit encore Jesus-Christ (*b*), *ces ouvres-là mêmes que je fais, rendent ce témoignage de moi, que c'est le Pere qui m'a envoyé.*

Mais voici un événement, rapporté presque dans les mêmes ter-

---

(*a*) Jean, chap. 10. verf. 25, 37 & 38... *Opera quæ ego facio in Nomine Patris mei, hæc testimonium peribent de me... si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi. Si autem facio, & si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis, & credatis, quia Pater in me est & ego in Patre.*

(*b*) Jean, chap. 5. verf. 36... *Opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea, ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me.*

mes, par trois différens Evangéliftes, qui donne feul un démenti formel à l'affertion téméraire de M. R.

Jefus paroît à Capharnaum, entouré de Scribes & de Pharifiens, qui ne le quittoient plus dans l'orgueilleux efpoir de le convaincre d'impofture. On n'eft pas plutôt informé de la Maifon qu'il a choifie pour inftruire le Peuple, qu'une multitude de malades & de l'épreux, courent en foule vers lui, & affiégent fi exactement les portes de cette Maifon, qu'il n'étoit plus poffible d'en approcher.

Cependant quatre hommes qui portoient un paralitique, étendu fur fon grabat, font d'inutiles efforts pour percer la foule; ils ne peuvent parvenir jufqu'à Jefus de qui ils efperoient la guérifon de ce pauvre infirme. D'efefpérant de fe faire jour, ils s'avifent enfin de porter le malade fur le toit qu'ils découvrent; & après y avoir ménagé une ou-

verture ſuffiſante, ils deſcendent ce paralitique juſqu'aux pieds du Sauveur, & au milieu de l'aſſemblée.

Touché de la foi du malade; Jeſus le conſole d'abord, & lui déclare que ſes péchés lui ſont pardonnés. Mais à ces mots, le zèle intéreſſé des Docteurs de la Loi ſe ſouléve. Cet homme-ci vient de proférer un blaſphême, ſe diſent-ils les uns aux autres; il s'arroge un pouvoir qui ne convient qu'à Dieu ſeul.

Jeſus-Chriſt ſavoit tout ce qui ſe paſſoit au fond de leurs cœurs, & vouloit confondre publiquement leur incrédulité, en autoriſant ſa Miſſion par un prodige dont-ils ſeroient eux-mêmes, & les témoins & les juges.

Quelles penſées vous occupent, leur dit-il? Quels ſoupçons formez-vous contre moi? Vous êtes ſurpris de ce que j'ai dit à cet homme que ſes péchés lui ſont pardonnés? Mais avez-vous donc oublié ce que je vous

ai déjà répété plusieurs fois ? Le Pere Celeste ne m'a-t'il pas envoyé pour opérer ses œuvres au milieu de vous ? Apprenez donc qu'il n'est pas plus difficile au Fils de l'Homme de remettre les péchés, que de dire à ce paralitique levez-vous & marchez. Et afin que vous ne doutiez plus que je suis ce Fils de l'Homme qui *a le pouvoir de remettre les péchés*, écoutez ce que je vais dire, & voyez quelle sera l'efficacité de mes paroles.

Levez-vous, dit alors Jesus au paralitique, *levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne, emportez votre lit, & retournez chez vous* (*a*).

(*a*) Mathieu, chap. 9, depuis le verſ. 1, jusqu'au verset 8.

St. Marc, chap. 5.

St. Luc, chap. 8.

Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, ait paralitico : tibi dico : surge, tolle grabatum tuum & vade in domum tuam. Apud Marcum, cap. 2, *verſ.* 10 & 11.

M. Rouffeau fait trop bien l'hiftoire de l'Evangile pour avoir befoin qu'on lui rappelle avec quelle facilité cet homme fe reléva, chargea fon grabat fur les épaules & fe retira chez lui en publiant par-tout les miféricordes de Dieu, opérées par Jefus-Chrift; mais qu'il nous permette de lui demander ce qu'il appelle Miracles ou fignes en preuve d'une Miffion divine, fi le prodige que je viens de rapporter ne lui paroiffoit point opéré dans cet objet ?

Dans une occafion auffi éclatante, les Difciples du Saint Précurfeur ne demanderent-ils pas à Jefus-Chrift de la part de leur Maître, s'il étoit celui qui devoit venir, ou fi l'on devoit en attendre un autre ? Que fait Jefus pour mieux fatisfaire à cette queftion ? Le voici : il commence par *délivrer plufieurs perfonnes des maladies & des playes*, dont-elles étoient affligées; *& des malins efprits* qui les poffédoient; *& il ren-*

dit la vue à plusieurs aveugles. Jesus répond ensuite à ses envoyés : *allez dire à Jean ce que vous venez de voir & d'entendre : que les Aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lepreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Evangile est annoncé aux pauvres* (*a*).

Observez, Monsieur, que c'est Jesus-Christ lui-même qui rend ce témoignage de sa Mission divine. Il ne donne pour premiere & principale preuve de cette Mission, que les œuvres miraculeuses qu'il opére; & ces preuves sont d'autant plus

(*a*) St. Mathieu chap. 11, vers. 3 - 5. St. Luc, chap. 7, vers. 20, 21 & 22. *Tu es qui venturus es, an alium expectamus? (in ipsa autem hora multos curavit à languoribus, & plagis, & spiritibus malis, & cæcis multis donavit visum,) & respondens dixit illis : euntes anuntiate Joanni quæ audistis & vidistis, quia cæci vident Claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes Evangelisantur. Apud Lucam, cap. 7, vers. 20 & sequentibus.*

convaincantes, que le divin Maître les regarde comme néceſſaires, comme eſſentiellement indiſpenſables, puiſqu'il dit parlant des Juifs : *Si je n'avois point fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils ne ſeroient pas coupables* (*a*). Le Sénateur des Juifs, dont Saint-Jean rapporte le colloque avec Jeſus, raiſonnoit donc très-juſte, MONSIEUR, lorſqu'il diſoit au Sauveur : *Maître, nous ſavons que vous êtes un Docteur envoyé de Dieu, car perſonne autre ne peut faire les Miracles que vous faites, ſi Dieu n'eſt avec lui* (*b*).

C'eſt également par les Miracles que les Apôtres & les hommes Apoſtoliques, ont confirmé l'Evangile,

(*a*) St. Jean chap. 15 verſ. 24.... *Si opera non feciſſem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.*

(*b*) St. Jean chap. 3e. verſ. 2.... *Rabbi ſcimus, quia à Deo veniſti magiſter : nemo enim, poteſt hæc ſigna facere, quæ tu facis, niſi fuerit Deus cum eo.*

qu'ils prêchoient aux Nations (*a*). Ils ont reçu le don des Miracles, pour perſuader aux hommes les vérités qu'ils devoient leur annoncer; & c'eſt par ces merveilles ſans nombre, que Dieu opéroit par eux & par leurs Diſciples, qu'ils ont confondu l'ingratitude & l'aveugle impiété des Juifs, qu'ils ont déconcerté la ſageſſe des Philoſophes, fait triompher la folie de la croix, & converti l'Univers. Ils n'empruntoient pour ſe faire écouter, ni le charme de l'expreſſion, ni le ſecours de l'éloquence humaine, ni celui des ſciences prophanes; ils faiſoient voir tout ſimplement, à ceux à qui ils parloient, des effets de la vertu divine.

(*a*) *Actes des Apôtres*. Chap. 5, depuis le verſet 15 - 17.
Chap. 9, depuis le verſet 3 - 42.
Chap. 14, verſet 3, & depuis le 7 - 11.
Chap. 19 verſet 11 & 12.
Chap 20, depuis le verſ. 9 - 12.
Chap. 28, verſet 8 & 9.

Je n'ai point employé en vous parlant & en vous prêchant, dit Saint-Paul aux Corinthiens (*a*), *les discours persuasifs de la Sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit & de la Puissance de Dieu; afin que votre Foi ne soit pas établie sur la Sagesse des hommes, mais sur la Puissance de Dieu.*

Voilà des preuves, ce me semble, qui sont précises, sans réplique. Elle ne disent pas uniquement, que les envoyés de Dieu ont fait des Miracles; elles disent encore, que ces Miracles ont été faits en preuve de la vérité de leur Mission. Elles sont prises du même livre d'où M. Rousseau prétend tirer les siennes; elles ne sauroient, par conséquent, lui être suspectes.

(*a*) 1re. aux Corinthiens, chap. 2, vers. 4, & 5..... *Sermo meus & prædicatio mea non, in persuasionibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus & virtutis..... Ut fides vestra non sit in sapientiâ hominum, sed in virtute Dei.*

C'eſt donc par les Miracles que Moyſe & les Prophétes, Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ont prouvé qu'ils étoient réellement des envoyés de Dieu, qu'ils parloient de ſa part & qu'ils devoient être écoutés ? C'eſt donc ſur les Miracles que ſont fondées la Religion Judaïque & la Chrétienne ? C'eſt conſéquemment ſur les Miracles qu'eſt fondée la révélation. Ne pas croire aux Miracles, c'eſt donc auſſi refuſer de croire à la révélation ? « Non, répondra » peut-être M. Rouſſeau, tout ce » qu'on pourroit conclure des au- » torités que l'on vient de citer, » c'eſt que les preuves que j'admets » ne paroiſſent pas ſuffiſantes pour » tous, ſi on les ſépare des Miracles.

„ He ! que m'importe, ajoute- „ ra-t'il, que ces preuves paroiſſent „ inſuffiſantes à d'autres, ou qu'el- „ les ne le paroiſſent pas, pourvu „ qu'elles puiſſent me convanicre ? „ Ne ſeroit-il pas ridicule de ſou-

„ tenir qu'un homme ne croit pas
„ ce qu'il dit croire, parce qu'il ne
„ le croit pas précisément, par les
„ mêmes raisons que nous disons
„ avoir de le croire aussi? ....
Mais répliquerons-nous, l'on vous a prouvé qu'il s'est fait des miracles: que Moïse & les Prophetes, Jesus-Christ, ses Apôtres & ses Disciples en ont produit en preuve de la révélation... „Cela se peut, réprend
„ M. Rousseau, je ne les rejette ni
„ ne les admets. Vous auriez beau
„ me prouver qu'il s'est fait des Mi-
„ racles, qu'il étoit même nécessaire
„ que l'envoyé de Dieu en fît pour
„ constater sa Mission & l'autoriser
„ dans le monde; tout cela peut
„ être de convenance, parce que
„ la façon de penser des hommes est
„ si diverse, que ce qui affecte un cer-
„ veau, n'affecte pas l'autre: les carac-
„ tères & les esprits sont si difficiles
„ qu'il faut user de tout moyen pour
„ les réduire. Mon argument reste

„ donc dans toute ſa force contre
„ l'odieuſe imputation dont on me
„ charge : *je ne crois pas aux Mi-*
„ *racles, donc je ne crois pas à la*
„ *révélation.* Cette conſéquence eſt
„ fauſſe. Encore une fois, pour
„ qu'elle fût juſte, il faudroit de deux
„ choſes l'une, ou que les Mira-
„ cles fuſſent l'unique preuve de la
„ révélation, ou que je rejettaſſe
„ également les autres preuves,
„ qui l'atteſtent. Or, il n'eſt pas
„ vrai que les Miracles ſoient l'uni-
„ que preuve de la révélation, &
„ il n'eſt pas vrai que je rejette les
„ autres preuves, puiſqu'au con-
„ traire on les trouve établies dans
„ l'ouvrage même où l'on m'accu-
„ ſe de détruire la révélation„.....

Monſieur Rouſſeau auroit-il quelque ſophiſme plus ſéduiſant pour la défenſe de ſes paradoxes? Je ne lui en connois pas de plus ſubtil. J'emprunte ſes propres raiſonnemens & la force de ſes expreſ-

ſions, je ne ſaurois être accuſé d'avoir affoibli ſes difficultés; peut-être ai-je fait le contraire, qu'on en juge par ſes lettres.

Mais pourquoi s'obſtine-t-il à toujours regarder les Miracles comme s'ils pouvoient être entiérement ſéparés de la révélation ? Ignore-t'il donc qu'ils entrent dans le plan de la révélation, qu'ils en font partie, qu'ils ſont néceſſaires, non d'une néceſſité de convenance uniquement, „ pour ſe „ prêter aux foibleſſes du vulgaire, & lui donner des preuves qui „ faſſent pour lui „ (*a*), mais comme une ſuite des deſſeins de Dieu pour ſoumettre tout eſprit aux vérités de dogme & de morale qu'il lui plaît de nous manifeſter; auxquelles il nous ordonne de nous ſoumettre, & qu'après les témoignages évidens qu'il nous donne de ſes volontés, nous ne pouvons plus rejetter ſans renoncer

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, p. 80.

aux lumieres de la raiſon? S'il l'ignore, en effet, & qu'on réuſſiſſe à l'en convaincre, ſoit par la force du raiſonnement, ſoit par la ſeule autorité qu'il dit reſpecter encore, ne ſera-t'il pas forcé de convenir que ne pas admettre alors les Miracles, c'eſt les rejetter formellement, & qu'en les rejettant ainſi, c'eſt rejetter néceſſairement la révélation dont ils ſont l'unique appui?

Cette conſéquence ne ſauroit être contredite; elle eſt démontrée & par la régle des rapports, & par le témoignage de l'Eſprit-Saint. La révélation forme un enſemble dont toutes les parties ſont ſi eſſentiellement unies entr'elles, que ce ſeroit la détruire que de les ſéparer. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer qu'il ſoit permis de prendre de la révélation ce qui pourroit plaire, d'en rejetter ce qui ne plairoit point, & de prétendre encore paſſer pour y croire. *Quiconque viole la Loi en un ſeul*

point, eſt coupable comme l'ayant violée toute entiere (*a*).

Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi le principe que j'établis eſt inconteſtable; c'eſt-à-dire, s'il eſt vrai que les Miracles ſoient tellement liés à la révélation, qu'ils en faſſent eux-mêmes partie. Or, rien de plus aiſé que d'établir l'une & l'autres de ces deux propoſitions.

Dans la doctrine rélévée, il y a des vérités purement morales & analogues aux lumieres de la raiſon; il y en a de dogmatiques, que l'eſprit humain ne peut comprendre, qui paroiſſent même incompatibles avec les notions naturelles; il y a enfin des faits & des miſteres qu'elle nous propoſe & nous oblige de croire.

On ne peut ſe refuſer à l'évidence des premieres, qui d'ailleurs, ont des attraits ſuffiſans pour s'attacher toute ame bien née. Mais pour croire celles d'un ordre ſupérieur

(*a*) Saint-Jacques dans ſon Epître Catholique, chap. 2, verſ. 10.

à toutes nos idées, pour croire ce qu'il y a dans la doctrine d'Ultérieur à l'évidence & à la vérité connue, il est indispensable que la vérité suprême se fasse entendre d'une maniere sensible, claire, éclatante, sans ombre & sans soupçon de prestige. Ces vérités obscures doivent être revêtues de l'appareil & du sceau authentique de la Divinité. Autrement, il nous seroit libre de les rejetter, & nous serions sans cesse exposés, ou à devenir le jouet de l'erreur & du mensonge, ou à contredire les volontés suprêmes du Seigneur. Or, les Miracles sont comme la signification des Ordres de Dieu, qui nous obligent à croire ce qu'il nous propose avec tout le poids & tout l'éclat de son autorité. C'est par les Miracles, je veux dire, par la suspension des loix, ou de quelqu'une des loix communes & connues qui gouvernent l'Univers, que l'action de Dieu se fait sentir de la maniere la plus frappante.

Il y a plus, c'eſt que dans la conſtitution du Monde tel qu'il eſt, non-ſeulement il n'eſt pas de voie plus digne de Dieu pour parler aux hommes, mais encore, il n'eſt pas poſſible que Dieu leur annonce ſes volontés, & les convainque ſur-tout, de celles qui ſurpaſſent les lumieres de la raiſon, autrement que par la voie des Miracles. Toujours Dieu, toujours infini, jamais il ne le paroît plus aux foibles mortels, que lorſqu'il agit en maître de la nature. Il eſt trop grand, & nous ſommes trop petits pour pouvoir nous élèver juſqu'à lui par nous mêmes. La nature eſt comme un milieu entre lui & nous; milieu qui nous ſépare de ſa viſion intuitive, de toute la diſtance qu'il y a du Ciel à la Terre; mais milieu, qui, malgré cela, nous rapproche de lui en établiſſant un commerce de lumieres, de rapports & de dépendence, entre le Créateur & la créature. Or,

ces rapports qui ſe ſont ſi bien ſentir, lorſqu'il annonce ſon exiſtence par le ſpectacle & les merveilles de la nature, ne ſè caracteriſent-ils pas de plus en plus, quand par le canal de la même nature, & par l'interruption ou la ſuſpenſion de ſes loix connues, il excite notre attention pour nous faire entendre ſes volontés particulieres, pour nous convaincre des vérités obſcures qu'il nous oblige de croire, & pour nous apprendre le culte naturel, & tout divin dont-il veut être honnoré par les hommes ?

„ Non, on auroit beau ſe roidir
„ contre ſoi-même, dit un illuſ-
„ tre Auteur de ces derniers temps,
„ on ne peut s'empêcher de recon-
„ noître dans l'ébranlement de la
„ nature, la voix de ſon Auteur;
„ voix intelligible à tous ceux qui
„ ne ſont pas abſolument deſtitués de
„ raiſon, & qui parle en meme-tems
„ aux yeux, à l'eſprit & au cœur;

„ voix eclatante qui ſe fait enten-
„ dre juſqu'au fond des abîmes de
„ la mer, de la terre & des enfers;
„ voix puiſſante & efficace, qui
„ porte la conviction dans les eſ-
„ prits les plus groſſiers, comme
„ dans les eſprits les plus cultivés;
„ voix terrible, non pas préciſé-
„ ment parce qu'elle ébranle la na-
„ ture, mais par le reſpect qu'elle
„ imprime pour celui qui en eſt l'au-
„ teur; par le ſaiſiſſement, par le trem-
„ blement dans lequel elle jette, à la
„ vue du Maître obſolu de la nature;
„ voix d'anathême pour les Pharaons
„ qui s'endurciſſent, mais voix de gra-
„ ce & de ſalut pour les Conſtantins
„ qui l'écoutent & qui la ſuivent „.

Les Miracles ſont donc l'unique voie, digne de Dieu, pour ſe manifeſter aux hommes, la ſeule qui puiſſe nous convaincre de ſa préſence, & nous déterminer à croire ce qui ſurpaſſe les bornes de notre foible raiſon? Ils ſont donc eſſentielle-

ment iés à la revélation ? Ce n'eſt pas tout : eux-mêmes ſont encore partie de la révélation.

Je le démontre.

De tous les caractères prophétiſés, auxquels l'Ecriture nous avertit formellement qu'on doit reconnoître le véritable Meſſie, il n'en eſt aucun qui n'appartienne eſſentiellement à la révélation, & qui ne faſſe même partie de la révélation. Or, les Miracles ſont un des caractères prophétiſés, auquel l'Ecriture nous dit formellement qu'on doit reconnoître le véritable Meſſie : donc les Miracles appartiennent eſſentiellement à la révélation, & ſont même partie de la révélation.

Que peut-on objecter contre ce raiſonnement ? La premiere propoſition en eſt inconteſtable aux yeux de la foi (*a*) ; elle l'eſt même à ceux

---

(*a*) Jeſus-Chriſt répéte en mille endroits qu'il faut que tout ce qui a été écrit de lui, s'accompliſſe néceſſairement. Voyez dans Saint-Mathieu, chap. 21, verſ. 13, chap. 26, verſ. 24 & 31.

de la raiſon. Chacun de ces caractères fait tellement partie de la révélation, que s'ils ne s'étoient pas trouvés tous réunis dans la perſonne de celui qui s'eſt donné pour l'envoyé de Dieu, pour le Meſſie promis depuis l'origine du monde, & annoncé pendant plus de quâtre mille ans par une longue ſuite d'hommes inſpirés, non-ſeulement les Juifs n'auroient pas été coupables de le méconnoître, de ne pas le croire ce qu'il ſe diſoit être, mais leur propre croyance les auroit forcés même, à ne le regarder que comme un impoſteur, où comme un inſenſé.

S'il eſt donc poſſible de prouver à M. Rouſſeau, que les Miracles ſont

---

Dans St. marc, chap. 1 verſ. 2, chap. 9, verſ. 11, chap. 14, verſ. 21 & 27, & chap. 22, verſ. 37.

Dans St. Luc, chap. 4, depuis le verſ. 17-21, chap. 18, verſ. 31. Ces derniers paſſages devroient nous diſpenſer d'en citer d'autres.

Dans St. Jean, chap. 5, verſ. 46. & chap. 12, verſ. 16.

un de ces caractères prophétisés, auquel l'écriture nous avertit formellement qu'on doit reconnoître le véritable Messie, on lui aura démontré que les Miracles sont essentiellement partie de la révélation.

Or, les Miracles sont précisément un de ces caractères prophétisés dans les écritures. La puissance d'opérer des prodiges, ce don inéffable y est promis au Messie de la maniere la plus expresse.

Je pourrois citer ici le plus grand nombre des Prophêtes, l'Ecclésiastique, & quelques autres livres Saints qui renferment des témoignages certains de la vérité que je défends. Je n'emprunterai cependant, que les expressions du seul Prophete Isaïe, parce qu'on affecte dans quelques ouvrages antichrétiens d'en abuser avec la plus insigne mauvaise foi.

Dans trois ou quatre endroits de ses prophéties, Isaïe marque la guérison des aveugles, des boiteux,

des ſourds & des muets , comme un des caractères auquel ou devoit infailliblement reconnoître le véritable Meſſie. *Alors*, s'écrie le Prophete, *les yeux des aveugles verront le jour, & les oreilles des ſourds ſeront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf, & la langue des muets ſera deliée* (*a*).

Que M. Rouſſeau n'imagine pas qu'il n'eſt ici queſtion que de l'aveuglement ſpirituel, de l'endurciſſement du cœur, de la corruption des Juifs, & de la captivité de tout le genre humain, que le Sauveur eſt venu délivrer, inſtruire & guérir par ſa prédication ; Jeſus-Chriſt lui-même, interprête littérallement ce paſſage, lorſqu'il nous avertit dans ſon Evangile que la guériſon réelle & corporelle des ſourds, des muets & des aveugles, étoit la preuve la plus complette & la moins ſuſpecte

(*a*) Iſaïe, chap. 35, verſ. 5 & 6.

de ſa venue. Il n'en donne point d'autre, comme on l'a déjà vu, quand les Diſciples de Jean viennent lui demander s'il eſt le Meſſie qu'attendent les nations.

Le même Iſaïe nous fournit encore une réponſe victorieuſe contre l'objection que nous prévoyons ici de la part de M. Rouſſeau. S'il veut parler de l'incrédulité des Juifs & de l'aveuglement des gentils, que le Meſſie devoit éclairer en diſſipant les ténébres de l'ignorance & des paſſions, il s'explique en termes ſi clairs qu'il n'eſt pas poſſible de prendre le change, ni même d'équivoquer. *En ce temp-là*, nous dit-il, *les ſourds entendront les paroles de ce livre, & les yeux des aveugles* ſortant *de leur nuit, paſſeront des ténébres à la lumiere... & les pauvres trouveront dans le Saint d'Iſraël un raviſſement de joie* (*a*)....

(*a*) Iſaïe, chap. 29, verſ. 18 & 19.

Ailleurs

Ailleurs, il nous dit : *Iſraël ne ſe réunira point* (*a*). *C'eſt peu*, ajoute-t-il, en faiſant parler le Seigneur au Meſſie qu'il devoit envoyer, *c'eſt peu que vous me ſerviez pour réparer les tribus de Jacob, & pour convertir les reſtes d'Iſraël ; je vous ai établi pour être la lumiere des Nations & le Salut que j'envoie, juſqu'aux extrêmités de la terre* (*b*) ... *je vous ai établi le libérateur d'Iſraël*, dit encore le Prophete, *pour être le réconciliateur du peuple & la lumiere des Nations ; pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer des fers ceux qui étoient enchaînés, & pour faire ſortir de priſon ceux qui étoient aſſis dans les ténébres* (*c*).

M. Rouſſeau déteſte les commentaires ; hebien, ne conſidérons que la Lettre. Iſaïe pouvoit-il mar-

(*a*) Ibid, chap. 49, verſ. 5.

(*b*) Ibidem, verſ. 6. Voyez le commentaire de D. aug. calmet ſur cet endroit, pag. 523 de l'édition in 4°. Paris, 1714.

(*c*) Ibidem, chap. 42, verſ. 6 & 7.

quer d'une maniere plus expreſſe la réprobation des Juifs incrédules, & la vocation des gentils ? Pouvoit-il nous inſtruire plus clairement de la puiſſance du Rédempteur d'Iſraël ? Pouvoit-il enfin, mieux diſtinguer les effets de ſa puiſſance ſur les infirmités extérieures & corporelles, d'avec les effets qu'il devoit opérer auſſi, ſur les vices de l'eſprit & du cœur des Nations ? Le premier paſſage indique une guériſon réelle & corporelle des aveugles, des boiteux, des ſourds & des muets : Il marque donc la puiſſance de faire ces guériſons miraculeuſes pour un des caractères auquel on doit infailliblement reconnoître le véritable Meſſie; & cette conſéquence en entraîne deux autres, c'eſt que les Miracles font eſſentiellement partie de la révélation : c'eſt que, ne pas croire aux Miracles, c'eſt confeſſer ne pas croire à la révélation.

Pour que cette conſéquence ſoit

juſte, dirai-je encore à M. Rouſſeau, il n'eſt pas néceſſaire que les Miracles ſoient l'unique preuve de la révélation; non, M. mais il ſuffit qu'ils en ſoient la preuve la plus palpable, la plus indiſpenſable; il ſuffit que cette preuve ſoit eſſentiellement liée à la révélation; il ſuffit que ſans cet appui, la révélation ne puiſſe répondre aux deſſeins que Dieu ſe propoſe en ſe manifeſtant aux hommes. Il n'eſt pas néceſſaire non plus que vous réjettiez également toutes les autres preuves qui atteſtent la révélation; encore une fois, non. Mais, il ſuffit que vous rejettiez la preuve fondamentale ſur laquelle porte, comme ſur ſa baſe, la vérité de la révélation : il ſuffit que vous briſiez le ſçeau qui l'atteſte aux mortels, & qu'en le briſant vous abandonniez la révélation aux caprices des hommes, qui l'admettront ou la rejetteront au gré de leurs penchans. Or, c'eſt ce que vous faites, M.

Rousseau, par l'idée que vous vous êtes formée & que vous nous donnez de ces preuves extérieures de la révélation. En vous réservant de ne pas admettre les Miracles pour croire à la révélation, vous éludez les desseins du Seigneur, vous prenez de ses ordres ce qu'il vous plaît, & sa révélation est pour vous, comme non avenue. On n'a donc pas eu tort de conclure que vous rejettez la révélation, s'il est vrai que vous rejettiez les Miracles.

Mais est-il vrai que M. Rousseau rejette les Miracles ?

Entendons le répondre lui-même.

« Tout ce qu'on peut dire d'un
» homme qui se vante de faire des
» Miracles, nous dit-il, est qu'il
» fait des choses fort extraordinai-
» res ; mais qui est-ce qui nie qu'il
» se fasse des choses fort extraor-
» dinaires ? J'en ai vu moi, de ces
» choses là, & même j'en ai fait....
» Si les Prêtres de Baal avoient

» eû M. Rouelle au milieu d'eux ;
» leur bucher eût pris feu de lui-
» même & Elies eût été pris pour
» dupe (*a*). Quant à moi, ajou-
» te, M. Rousseau, je vois des faits
» attestés dans les Saintes Ecritures,
» cela suffit pour arrêter sur ce point
» mon jugement. S'ils étoient ail-
» leurs, je rejetterois ces faits, où
» leur ôterois le nom de Miracles ;
» mais parce qu'ils sont dans l'Ecri-
» ture je ne les rejette point. JE
» NE LES ADMETS PAS NON-PLUS,
» PARCE QUE MA RAISON S'Y REFU-
» SE, ET QUE MA DÉCISION, SUR
» CET ARTICLE, N'INTÉRESSE POINT
» MON SALUT. (*b*).

On peut donc à la fois, ne pas admettre les Miracles & ne les pas rejetter ? M. Rousseau le prétend. Le croyez-vous aussi, MONSIEUR ?

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, partie 1re. lettre 3e. page *97* & *99* de l'édition in 12.

(*b*) ibidem, page 220.

J'en appelle au jugement de toute perſonne inſtruite & convaincue de la Religion Chrétienne ; j'en appelle à celui de M. Rouſſeau lui-même : ſes proteſtations ſont-elles ſinceres, ſont-elles raiſonnables ?

Quel aveuglement d'ailleurs, qu'elle inconſéquence de prétendre croire à la révélation, & de s'imaginer en même-temps, qu'admettre où ne pas admettre les Miracles ſoit une choſe fort indifférente, & que ſa déciſion ſur cet article n'intéreſſe abſolument point ſon ſalut. N'eſt-on pas diſpenſé de répondre à une propoſition auſſi abſurde ? Mais il y a plus ; accordons, pour un inſtant, à M. Rouſſeau qu'il ne rejette point les Miracles : il n'en ſera pas moins vrai de dire qu'il ne croit pas à la révélation.

Par la révélation, on entend, ce me ſemble, une manifeſtation extérieure & ſenſible, de la volonté de Dieu faite aux hommes, afin de

leur donner une connoiſſance ferme & diſtincte, de certaines vérités obſcures, qu'ils doivent croire, & une régle certaine du culte qu'ils doivent lui rendre (*a*). Dans cet état, la queſtion de ſavoir ſi M. Rouſſeau croit à la révélation, ne me paroît pas ſi difficile à décider.

Il ne s'agit ſeulement pas ici de reconnoître la beauté & la pureté de la Morale Chrétienne, il s'agit encore de ſoumettre ſon eſprit à certaines vérités myſtérieuſes, que la raiſon ne ſauroit atteindre ni comprendre ; il s'agit d'adopter un culte qu'on nous preſcrit de la part & au nom de la Divinité; de ſuivre enfin, certaines routes qu'on nous fixe pour arriver à elle.

Aveugles, foibles, inconſtans, comme nous le ſommes, la ſageſſe

(*a*) *Revelatio divina, eſt obſcuræ veritatis manifeſtatio, à Deo facta creaturæ intellectuali.* Polman, n°. 680.

même nous auroit-elle permis de l'honorer à notre guise ? Elle ne l'auroit pu sans s'exposer à des hommages indignes d'elle. Nous a-t-elle donc révélé ces Mysteres, ce culte par lequel elle veut être honorée ? Nos freres reformés, eux-mêmes, le confessent avec nous, & c'est ce qu'on appelle : croire à la révélation.

M. Rousseau croit-il ainsi ? Il croit, sans difficulté, à l'Evangile, qu'il dit trouver » seul toujours sûr, « toujours vrai, toujours unique, » & toujours semblable à lui-même, ,, *quant à la Morale* » (*a*).

Mais quant aux Dogmes de la Foi, il ne sauroit les admettre, sa raison s'y refuse & il n'admet que ce qu'elle peut comprendre (*b*).

He ! comment pourroit-il y croire ?

(*a*) Lettres écrites de la Montagne page 78 dans la note *ad calcem*.

(*b*) Ibidem page 121.

Il ne croit même pas aux faits de l'Écriture. Comment pourroit-il croire à la révélation, lui, qui ne croit pas à Jesus-Christ ?

Quelle atroce, quelle horrible calomnie, va s'écrier M. Rousseau ! Non, MONSIEUR, il n'est que trop vrai que M. Rousseau ne croit pas à Jesus-Christ. Prenez la peine de le suivre sans affectation, sans autre méthode que celle qu'il adopte lui-même dans sa troisiéme Lettre. C'est lui qui va parler.

« Voyez de grace si j'en dis trop ; » lorsqu'ils me font un crime de ne » pas admettre une preuve (celle » des Miracles) que non-seulement » Jesus n'a pas donnée, mais qu'il » à refusée expressément (*a*).

» Sa carriere (de Jesus) étoit » déjà fort avancée, quand les Doc- » teurs, le voyant faire tout de bon » le Prophete au milieu d'eux, s'a-

(*a*) Ibidem page 82.

» viſerent de lui demander un ſigne:
» A cela qu'auroit dû répondre Je-
» ſus, ſelon vos, MESSIEURS ? Vous
» demandez un ſigne ? Vous en
» avez eu cent ? & & & &........
» Au lieu de cette réponſe, que
» Jeſus ne fit point; voici, MON-
» SIEUR, celle qu'il fit.

» *La Nation méchante & adul-*
« *tére demande un ſigne, & il ne*
» *lui en ſera point donné.* Ailleurs
» il ajoute : *il ne lui ſera point*
» *donné d'autre ſigne que celui de*
» *Jonas le Prophête ; & leur tour-*
» *nant le dos il s'en alla* (*a*).

» Ils demanderont ce que c'eſt
» donc que le ſigne de Jonas le
» Prophete? Je répondrai, (c'eſt
» toujours M. Rouſſeau qui parle)
» que c'eſt ſa Prédication aux Ni-
» nivites...... on ne peut donner
» au ſecond paſſage qu'un ſens qui
» ſe rapporte au premier ; autre-

(*a*) Ibidem pages 83 & 84.

» ment Jesus se seroit contredit.
« Or, dans le premier passage où
» l'on demande un Miracle en signe,
» Jesus dit positivement qu'il n'en
» sera donné aucun. Un troisiéme
« passage, insisteront-ils, explique
» ce signe par la Résurrection de
» Jesus. Je le nie : il l'explique tout
» au plus par sa mort. Or, la mort
» d'un homme n'est pas un Miracle;
» ce n'en est pas même un, qu'après
» avoir resté trois jours dans la ter-
» re, un corps en soit retiré.....
» Dans ce passage il n'est pas dit un
» mot de la Résurrection. Le sens
» du troisiéme passage ne doit donc
» pas attaquer le premier, & le pre-
» mier affirme qu'il ne sera point
» donné de signe, point du tout, au-
» cun » (*a*).

Quels odieux sophismes, quel tissu d'infidélités réfléchies! Où est donc la probité, la pudeur de M. Rousseau! Peut-on faire quelque

(*a*) Ibidem pages 85 & 86.

fonds ſur les raiſonnemens d'un Auteur qui cite l'Écriture avec auſſi peu de bonne foi !

Quoi ! MONSIEUR, Jeſus n'auroit jamais donné des preuves Miraculeuſes de ſa Miſſion; au contraire il les auroit toujours refuſées ! S'il en eſt ainſi, ne balançons pas à le dire : Jeſus n'eſt plus qu'un fourbe, qu'un mal habile ſéducteur. Mais quel blaſphême ! C'eſt celui de M. Rouſſeau. Hatons-nous de l'en convaincre, & ne craignons pas de nous répéter pour confondre l'impoſture.

Je n'ai beſoin pour cela, que de traduire littérallement le Texte de l'Evangile. Ce détail, MONSIEUR, vous paroîtra peut être long; mais il faut bien montrer à M. Rouſſeau que nous liſons auſſi ce Divin Livre.

Jeſus, dans un Sermon qu'il fait aux Juifs, leur rappelle qu'ils avoient envoyé vers Jean, & que le Saint Précurſeur leur avoit rendu un té-

moignage conforme à la vérité, & dont par conséquent il pouvoit s'autoriser. Mais *pour moi*, s'écrie le Divin Maître, *ce n'est pas d'un homme que je reçois témoignage* (*a*). *J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean; car les œuvres que le Pere* Celeste *m'a données à faire*, *ces œuvres* miraculeuses *que je fais* par la souveraine puissance qu'il m'a communiquée, *rendent* ce *témoignage de moi*, *que c'est le Pere* Eternel *qui m'a envoyé; & le Pere qui m'a envoyé à deja rendu lui-même témoignage de moi.*

Mais quelles œuvres pouvoient rendre ce témoignage de Jesus, que c'étoit le Pere Eternel qui l'avoit

(*a*) Jean, chap. 5, vers. 34, 35, 36 & 37. *Ego autem non ab homine testimonium accipio, habeo testimonium majus Joanne, opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea, ipsa, opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me, & qui misit me Pater ipse testimonium perhibuit de me.*

envoyé, si ces œuvres n'étoient surnaturelles, si elles n'étoient de vrais Miracles ? Quel-est donc ce témoignage que le Pere a déjà rendu de Jesus ? N'est-il pas évident que le Sauveur parle ici du prodige qui s'opéra sur le bord du Jourdain, lorsqu'il y reçut le Baptême de St. Jean ? L'Esprit de Dieu qui descend en forme de Colombe, & qui vient se reposer visiblement sur sa tête ; une voix du Ciel qui se fait entendre de tout le Peuple & qui dit : *celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement* (*a*) ; ces événemens ne sont-ils pas assez extraordinaires, assez au-dessus de l'intelligence humaine, pour être regardés comme des exceptions à l'ordre de la nature, & par conséquent comme des prodiges qui ne

---

(*a*) Mathieu, chap. 3, vers. 16 & 17. *Et ecce vox de cælis dicens : hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui.*

peuvent émaner que de la Puiſſance Divine ? Et ſi M. Rouſſeau eſt obligé de convenir de ce dernier principe, ne ſera-t-il pas forcé d'avouer, ou qu'il y a eu des Miracles en preuve de la Miſſion de Jeſus, ou (comme nous accuſons cet écrivain de le dire implicitement) qu'il penſe que Jeſus & ſes Apôtres ſont des fourbes, des impoſteurs ?

Quelque temps après, & pendant la Fête des Tabernacles, Jeſus reprochant aux Juifs qu'ils cherchoient à le faire mourir, & le Peuple lui ayant répondu : *vous êtes poſſédé du Démon ; qui eſt-ce qui cherche à vous faire mourir ?* Jeſus leur replique : *j'ai fait un Miracle, & vous en êtes tous ſurpris* (*a*). *Si un homme reçoit la Circonciſion le jour*

(*a*) *Jean, chap.* 7, *verſ.* 21 & 23. *Unum opus feci, & omnes Miramini. Si circumciſionem accipit Homo in ſabbato, ut non ſolvatur lex Moyſi : mihi indignamini, quia totum hominem ſanum feci in Sabbato ?*

du Sabat, ſans que la Loi de Moïſe ſoit violée, pourquoi vous mettez-vous en colére contre moi, parce que j'ai guéri un homme dans tout ſon corps, au jour du Sabat?

Une autrefois, Jeſus ſe promenant dans la galerie de Salomon, & les Juifs s'étant aſſemblés au tour de lui, quelques-uns lui dirent: juſqu'à quand nous tiendrez-vous l'eſprit en ſuſpens? Si vous êtes le Chriſt dites-nous-le clairement. Jeſus leur répond: *je vous le dis depuis ſi long-temps, & vous ne me croyez point*, quoique *les œuvres que je fais au nom de mon Pere rendent témoignage de moi* (*a*); *Or, mon Pere & moi nous ſommes une même*

(*a*) Jean, chap. 10, verſ. 23, 24, & 25..... *& ambulabat Jeſus in Templo, in porticu Salomonis..... circumdederunt ergo eum Judæi, & dicebant ei: quouſque animam noſtram tollis? Si tu es Chriſtus, dic nobis palàm..... reſpondit Jeſus: loquor vobis & non creditis; opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc teſtimonium perhibent de me.*

chose. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider, & Jesus leur dit : j'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres, par la Puissance de *mon Pere, pour laquelle est-ce que vous me lapidez (a) ? Si je ne fais pas des œuvres* qui montrent clairement que je suis revêtu de la Puissance *de mon Pere, ne me croyez point. Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire* sur ma parole, *croyez* au moins *à mes œuvres*, à ces œuvres merveilleuses que je fais devant vous, *afin que vous connoissiez & que vous croyiez que le Pere est en moi, & moi dans le Pere (b).*

(*a*) Ibidem, verf. 30, 31 & 32..... *ego & Pater unum sumus..... sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent eum, respondit eis Jesus: multa bona opera ostendi vobis, ex Patre meo; propter quod eorum opus me lapidatis ?*

(*b*) Ibidem, verf. 37 & 38..... *Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi, si autem facio : & si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis & credatis, quia Pater in me est, & ego in Patre.*

« Ils voulurent alors se saisir de lui
» mais il sortit d'entre leurs mains ; &
» il se retira au-delà du Jourdain, lieu
» où St. Jean Baptisoit ». Il n'y a rien de plus circonstancié que ce récit qui précéde celui de la mort & de la résurrection du Lazare, & qui vient fort bien à notre sujet.

L'orsqu'il étoit donc au-delà du Jourdain, Marie & Marthe, sœurs de Lazare, envoyerent lui dire :
» Seigneur, celui que vous aimez est
» malade ; ce que Jesus ayant en-
» tendu, il dit : cette maladie n'a
» point la mort pour fin & pour ter-
» me, *mais elle est pour la gloire de*
» *Dieu, afin que le Fils de Dieu en*
» *soit glorifié.*

Ce n'est pas ici le lieu où nous puissions faire toutes les réflexions que suggérent ces circonstances, pour constater d'une maniere certaine, & la mort & la résurrection du Lazare. Notre objet est de prouver à M. Rousseau que J. Ch. a fait des

Miracles, & que loin d'en refuser quand on lui en a demandé en preuve de sa Mission, il a pris au contraire, toutes les précautions que la prudence la plus consommée peut imaginer, pour les faire regarder comme ayant été opérés pour cette fin.

Suivons simplement le Divin Maître, & ne perdons pas un mot de son discours à ses Disciples. » Jesus,
» continue l'Historien Sacré, après
» cette nouvelle, demeura deux
» jours au lieu où il étoit ; & il dit
» ensuite à ses Disciples : retournons
» en Judée ..... notre ami Lazare
» dort, mais je vais le réveiller. Ses
» Disciples lui répondirent : Sei-
» gneur, s'il dort il sera guéri. *Mais*
» *Jesus entendoit parler de sa mort* :
» au lieu qu'ils croyoient qu'il leur
„ parloit du sommeil ordinaire. Jesus
„ donc leur dit ouvertement : *Lazare*
„ *est mort, & je me réjouis pour*
„ *l'amour de vous, de ce que je n'étois*

„ *pas-là, afin que vous croyiez*„ (a).

Comme nous aurons occasion de parler ailleurs de cette résurrection, & que nous serons obligés d'en administrer les preuves les plus manifestes ; pour ne pas nous répéter inutilement, je passe aux dernieres circonstances, qui attestent la publicité & la fin de ce Miracle.

» Jesus étant venu au Sépulchre, » ordonna d'en ôter la pierre qui le » couvroit. Marthe, qui étoit la » Sœur du mort lui dit : Seigneur,

---

(*a*) St. Jean, chap. 11, vers. 3, 4, 6, 7, 11-15. *miserunt ergo sorores ejus*, (Lazari) *ad eum dicentes : Domine ecce quem amas infirmatur. Audiens autem Jesus dixit eis : infirmitas hæc non est usque ad mortem, sed pro gloriâ Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam ..... tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus ; deinde post hæc dixit Discipulis suis : eamus in judæam iterùm ..... Lazarus amicus noster dormit : sed vado ut à somno excitem eum. Dixerunt ergo Discipuli ejus, Domine si dormit, salvus erit. Dixerat autem Jesus de morte ejus : illi autem putaverunt quia de dormitione somni diceret. Tunc ergo Jesus dixit eis manifestè :* Lazarus mortuus est ; & gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi.

» il sent déjà mauvais, car il est là de-
» puis quatre jours. Jesus répondit à
» Marthe : *ne vous ai-je pas dit que*
» *si vous croyez, vous verrez la*
„ *Gloire de Dieu*? Ils ôterent donc
„ la pierre, & Jesus levant les yeux
„ en haut, dit ces paroles : Mon
„ Pere, je vous rends graces de ce
„ que vous m'avez exaucé. Pour moi
„ je sai bien que vous m'exaucez tou-
„ jours : *mais je dis ceci, pour ce*
„ *Peuple qui m'environne, afin qu'ils*
„ *croyent que c'est vous qui m'avez en-*
„ *voyé*. Ayant dit ces mots, il
„ cria d'une voix forte : *Lazare,*
„ *sortez dehors*. A l'heure même le
„ mort sortit, ayant les pieds & les
„ mains liés de bandes, &c. *Et*
„ *Plusieurs d'entre les Juifs, qui*
„ *avoient vu ce que Jesus avoit fait,*
„ *crurent en lui*. Mais quelques-uns
„ d'eux s'en allerent trouver les Pha-
„ risiens, & leur rapporterent ce que
„ Jesus avoit fait. Les Princes des
„ Prêtres & les Pharisiens assemble-

„ rent donc le Conseil, & ils se di-
„ soient l'un à l'autre : que faisons-
„ nous ? *Cet Homme fait beaucoup de*
„ *Miracles. Si nous le laissons faire*
„ *de la sorte, tous croiront en lui* „ (a).

Si cette résurrection n'est pas certaine, si c'est un arrangement concerté entre Jesus, Lazare & ses Sœurs, que devons-nous penser de Jesus-Christ ? il faut pourtant que M. Rousseau prononce cet horrible blasphême, où qu'il convienne

(a) Ibidem, vers. 38-48 *Jesus ergo . . . venit ad monumentum . . . . . ait Jesus : tollite lapidem. Dicit ei Martha, soror ejus qui mortuus fuerat : Domine, jam fætet, quatriduanus est enim. Dicit ei Jesus : nonne dixi tibi, quoniam si credideris, videbis gloriam Dei ? Tulerunt ergo lapidem : Jesus autem elevatis sursum oculis, dixit : Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum, qui circumstat dixi : ut credant quia tu me misisti. Hæc cum dixisset, voce magna clamavit : Lazare veni foras. Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes, & manus institis, &c. multi ergo ex judæis qui venerant ad Mariam & Martham, & viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum. Quidam autem ex ipsis abierunt ad Phari-*

de bonne foi que le Sauveur a fait des Miracles, plusieurs Miracles, & de très-grand Miracles en preuve de sa Mission Divine.

Ailleurs parlant à ses Disciples & adressant la parole à Philippe, qui venoit de lui demander de vouloir leur montrer le Pere Céleste, Jesus répond : *ne croyez - vous pas que je suis en mon Pere & que mon Pere est en moi?* Si vous ne le croyez pas à cause de mes paroles, *croyez-le au moins, à cause de mes œuvres. En vérité en vérité je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais ; & il en fera encore de plus grandes* (*a*).

---

sæos, & dixerunt eis quæ fecit Jesus. Collegerunt ergo Pontifices & Pharisæi concilium, & dicebant : quid facimus, quia hic Homo multa signa facit? Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum.

(*a*) Ibidem, ca. 14°. vers. 11 & 12. *non creditis quia ego in Patre, & Pater in me est? Alioquin propter opera ipsa credite. Amen, Amen, dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet : quia ego ad patrem vado.*

Ecoutons encore le Sauveur parler des Juifs à ſes Diſciples : *Si je n'avois pas fait parmi eux des œuvres* Miraculeuſes, *que nul autre n'a faites, ils n'auroient point de péché,* pour ne m'avoir pas reconnu pour le Fils de Dieu : *mais maintenant ils les ont vues*, ces œuvres Miraculeuſes, que j'ai faites en leur faveur, *& ils n'ont pas laiſſé de nous haïr Moi & mon Pere* (a).

Je m'arrête ici, pour mettre quelque borne aux citations (4) ; & je demande à M. Rouſſeau, s'il ſeroit néceſſaire de croire à Jeſus pour faire des œuvres ſemblables à celles qu'il a faites, ſi ces mêmes œuvres n'ont rien de ſurnaturel, ſi elles ne ſont pas des Miracles ?

J'en atteſte la ſaine raiſon de toute perſonne impartiale : ſi Jeſus n'a

(a) Ibidem, chap. 15, verſ. 24... *Si opera non feciſſem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent : nunc autem & viderunt, & oderunt & Me, & Patrem meum.*

jamais

jamais fait des Miracles en preuve de ſa Miſſion ; s'il a toujours refuſé d'en faire ; le l'engage qu'il tient ici aux Juifs & à ſes Diſciples qui l'interrogent, eſt-il un langage de vérité ? Jeſus, qui ſe dit l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, égal à ſon P. céleſte; Jeſus peut-il dire, ſans crime, que les œuvres qu'il fait, rendent ce témoignage de lui, *que c'eſt le Pere qui l'a envoyé*, s'il n'a jamais fait de ces œuvres pour cette fin ?

D'après cette foule de paſſages, qui ſont autant de démonſtrations tirées du Texte même de l'Evangile, & qu'il ne ſeroit pas difficile de multiplier encore (5); d'après toutes ces preuves, il faut donc dire de deux choſes l'une : ou que Jeſus-Chriſt a réellement fait pluſieurs Miracles en preuve de ſa Miſſion, ou que Jeſus-Chriſt eſt un fourbe, un impoſteur. Or, M. Rouſſeau déclare formellement qu'on n'a jamais demandé des Miracles à Jeſus,

pour cette fin, qu'il ne les ait refusés : Les déclarations de Jesus lui paroissoient, sur-tout, si décisives, qu'il défie qu'on y trouve rien à répliquer : ai-je donc tort de l'avoir accusé de blasphême? Qu'il devienne son propre juge ; & contentons-nous d'examiner cette prétendue déclaration négative de Jesus, rapportée par M. Rousseau, avec sa candeur ordinaire.

» Les Docteurs demandent un » signe. A cela qu'auroit dû répondre » Jesus ? *Vous demandez un signe ?* » *Vous en avez eu cent, &c....* Au » lieu de cette réponse que Jesus ne » fit point ; voici, continue M. R. » celle qu'il fit : *la Nation mé-* « *chante & adultere demande un* » *signe ; & il ne lui en sera pas* » *donné*. Ailleurs il (Jesus) ajou- » te : *il ne lui sera point donné d'au-* « *tre signe que celui de Jonas le* » *Prophete, & leur tournant le dos ;* » *il s'en alla*,,.

Voilà le texte mot-à-mot, tel qu'il eſt rapporté par M. Rouſſeau (*a*), qui déclare, que pour abréger, il a fondu enſemble ces paſſages, mais qu'il a conſervé la diſtinction eſſentielle à la queſtion.

Avant de réfuter M. Rouſſeau, obſervez de grace, MONSIEUR, toute l'attention qu'il donne ici à ces deux textes, ſur l'autorité deſquels il prétend établir ſon ſyſtême. Il veut paroître à ſon lecteur, avoir vérifié l'un & l'autre, & les avoir conférés enſemble; il les lui indique, à ſa maniere, dans des notes *ad calcem*, & paroît vouloir s'excuſer d'avance d'un reproche qu'il ſent bien avoir mérité. Il n'y a donc pas de préoccupation de ſa part; chacune des expreſſions a été peſée; & s'il y a quelque erreur de fait, elle eſt volontaire, elle eſt prémé-

(*a*) Troiſiéme Lettre de la Montagne, p. 84.

ditée ; courons à la ſource, vérifions ces paſſages.

J'Ouvre d'abord l'Evangile ſelon Saint-Marc, comme l'exige M. Rouſſeau, & je ne trouve dans aucun endroit de cet Evangile, les propres paroles du premier paſſage. Nulle part, dans Saint-Marc, on ne lit : *la Nation méchante & adultere demande un ſigne, & il ne lui en ſera pas donné.*

Je reprends l'ordre qui me paroît le plus naturel. Je lis le premier Evangeliſte, & je rencontre dans le 29e. verſet du 12e. chapit. de Saint-Mathieu, ces termes : *la nation méchante & adultere demande un ſigne, & il ne lui en ſera pas donné.* Mais je découvre en même-temps la fraude & la petite ruſe de M. Rouſſeau, qu'on ne ſauroit ſoupçonner d'ignorance, ni même d'étourderie, ſur-tout ſur une matiere auſſi délicate que l'eſt une citation abſolument littérale de l'E-

criture Sainte, où un ïota de plus ou de moins, présente souvent deux sens très-différêns, dans le même texte.

M. Rousseau ne craint pas d'avancer à plusieurs reprises, de soutenir avec chaleur, avec opiniâtreté, que ce premier passage affirme positivement, „ qu'il ne sera point „ donné de signe, point du tout, „ aucun „. Cependant, MONSIEUR, Prenez la peine d'ouvrir le nouveau Testament, à l'endroit que je viens de citer, & immédiatement après les paroles que rapporte M. Rousseau, vous trouverez celles-ci: *si ce n'est celui de Jonas le Prophete. Car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre* (*a*). Je continue de lire St.

(*a*) Saint-Mathieu, chap. 12, vers. 39 & 40..... *generatio mala & adultera signum quæ-*

Mathieu. Après le Miracle de la multiplication des pains, opéré en faveur & en présence de quatre mille Hommes, sans compter les Femmes & les petits enfans, je vois les Pharisiens & les Saducéens, venir de nouveau à Jesus, pour le tenter & le prier de leur faire voir quelque prodige dans le Ciel. Mais Jesus leur fait exactement la même réponse qu'il avoit déjà faite aux Scribes: *la nation méchante & adultere demande un prodige, & il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophete Jonas, & les laissant là, il s'en alla* (*a*).

---

rit: & signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ: sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus & tribus noctibus, sic erit Filius Hominis in corde terræ tribus diebus, & tribus noctibus.

(*a*) Ibidem, cap. 16, vers 4.... *generatio mala & adultera signum quærit: & signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ & relictis illis, abiit.*

On ne dira rien, de la traduction cavaliere & trop peu décente, que donne

Je parcours ensuite Saint-Luc ; & malgré les contrariétés apparentes que l'on remarque dans ces deux Historiens sacrés, je les trouve dans cet endroit, parfaitement concordans l'un avec l'autre. Voici les propres expressions de Jesus, selon ce dernier Evangeliste : *cette race est une race méchante. Elle demande un signe, & il ne lui en sera point donné d'autre que celui du Prophete Jonas. Car comme Jonas fut un signe pour ceux de Ninive, ainsi le Fils de l'Homme en sera un pour cette Nation* (*a*).

Enfin, comme je me pique de droiture, & que je n'aime point à dé-

M. Rosseau des dernieres paroles de ce passage ; elle n'intéresse pas le fonds de la question. Mais on n'a jamais traduit ces mots : *& relictis illis, abiit*, par ceux ci : *& leur ayant tourné le dos, il s'en alla.*

(*a*) Saint-Luc, chap. 11, vers 29 & 30..... *generatio hæc, generatio nequam est ; signum quærit, & signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ : nam sicut fuit Jonas signum Ninivitis : ita erit & filius hominis generationi isti.*

guiser les difficultés mêmes qui paroissent nous combattre davantage, je reviens à Saint-Marc, que l'on sait n'avoir presque fait que copier & abréger Saint-Mathieu, sans se soucier beaucoup de garder l'ordre des temps, quoiqu'il ait toujours suivi les mouvemens du Saint-Esprit.

Veuillez-vous rappeller, Monsieur, que Saint-Marc conduit Jesus dans le pays de *Dalmanutha*, immédiatement après le miracle de la multiplication des pains. Là, plusieurs Pharisiens étant venus trouver le divin Maître, afin de disputer avec lui, & de lui demander pour le tenter, quelque prodige dans le Ciel, Jesus jettant un soupir du fond du cœur, leur répond : *pourquoi cette Nation demande-t'elle un prodige? Je vous le dis en vérité, il ne lui en sera point donné : & les renvoyant, il remonta dans la barque, &c.* (*a*).

(*a*) St. Marc, chap. 8, vers. 11 & 12... *& ingemiscens spiritu, ait : quid generatio ista*

Les refléxions que doivent naturellement faire naître, & les allégations de M. Rousseau, démenties par les faits mêmes qu'il cite, & l'exposé de ces quatre derniers passages, me meneroient trop loin, MONSIEUR, épargnez-m'en de grace le détail, vous y supplérez aisément.

Tout ce que j'ose me permettre encore, c'est de prouver à ce dangereux Sophiste, par les mêmes principes qu'il adopte, qu'on ne peut donner à ce dernier passage de Saint-Marc, qu'un sens qui se rapporte à celui des deux autres de Saint-Mathieu qui le précédent, & dans celui de Saint-Luc qui le suit immédiatement. Autrement, c'est alors qu'il seroit vrai de dire que Jesus se seroit contredit. Or, dans les deux premiers passages de Saint-Mathieu, & dans celui de Saint-

signum quærit? Amen dico vobis si dabitur generationi isti signum. Et dimittens eos ascendit iterum navim, &c.

Luc, où l'on demande un Miracle en ſigne, Jeſus dit poſitivement qu'il donnera celui de Jonas le Prophete. Mais le ſigne de Jonas le Prophete, eſt un ſigne vraiment miraculeux; donc le ſens du paſſage de Saint-Marc, indique à ſon tour un prodige, un ſigne miraculeux; donc M. Rouſſeau ſe trompe quand il ſoutient avec tant d'obſtination, que Jeſus affirme qu'il ne ſera point donné de ſigne aux Scribes & Phariſiens, *point du tout*, *aucun*.

M. J. J. R. ſe trompe encore quand il imagine qu'on lui demandera ce que c'eſt donc que le ſigne de Jonas; les Juifs ignoroient-ils l'hiſtoire de ce Prophete? D'ailleurs, Jeſus prévient cette queſtion dès le premier paſſage: *comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poiſſon*, dit-il au Peuple, *ainſi le Fils de l'Homme ſera trois jours & trois nuits dans le ſein de la terre.* Saint-Luc le rapporte encore de

même, & en termes presque semblables. Dire ensuite, que ce signe doit s'entendre de la prédication de ce Prophete aux Ninivites, & non du séjour miraculeux qu'il fit dans le ventre de la baleine, ni de sa délivrance, qui doit être regardée comme une espece de résurrection, c'est non-seulement résister à la seule interprétation que présente le texte ; mais encore dire une absurdité. Est-ce donc un prodige, un Miracle, que de voir un homme prêcher à un Peuple ?

„ Dans ces passages, insiste nôtre „ Philosophe, plus que sceptique ; „ il n'est pas dit un mot de la Ré- „ surrection „. Hé non, sans doute, le mot de résurrection ne s'y trouve pas ; mais est-il possible d'en donner une plus vive image, qu'en parlant du séjour de Jonas dans le ventre du poisson, & de la prédication qu'il fit ensuite aux Ninivites ?

La mauvaise plaisanterie que fait

M. Rousseau pour étayer un autre sophisme, est indigne, je ne dis seulement pas d'un philosophe, mais de tout homme qui pense, d'un honnête homme. „ La mort d'un hom-
„ me n'est pas un Miracle „ ; qui lui soutient que c'est un Miracle ? „ Ce
„ n'en est pas même un, qu'après
„ avoir resté trois jours dans la ter-
„ re, un corps en soit retiré „. Quel plaisir trouve-t'il encore à combattre une chimere ? Je suis presque tenté de croire, que M. Rousseau cherche à se consoler de ses malheurs, par le mépris dont il honnore les humains, & même ses propres adorateurs. Car enfin que prétendroit-il ici, si non faire autant de dupes qu'il auroit de lecteurs mal avisés ? Il sait bien que le Miracle de la résurrection de Jesus, n'a pas consisté à voir retirer son Corps du tombeau, où il avoit resté trois jours ; mais à l'en voir sortir de lui-même, plein de vie, après une mort,

constatée par ceux même qui la lui avoient faite subir, & après trois jours de sépulture.

Ce qu'il objecte ensuite, paroît d'abord plus spécieux, mais n'en est pourtant ni moins foible, ni moins contraire à la vérité. „ S'autoriser „ durant sa vie sur un signe qui n'aura „ lieu qu'après sa mort, ce seroit „ (s'il falloit l'en croire) vouloir „ ne trouver que des incrédules; „ ce seroit vouloir cacher la chan- „ delle sous le boisseau: & comme „ cette conduite seroit injuste, cette „ interprétation seroit impie „.

Quel autre paradoxe! il est sans doute cruel d'être continuellement forcé d'accuser M. Rousseau, ou d'avoir peu de bonne foi, ou de mal raisonner. Mais pourquoi nous y oblige-t'il sans cesse?

La prédiction certaine d'un vrai Miracle & peu éloigné, n'est-elle pas un double prodige? C'en est déjà un très-grand, de prédire &

de connoître sûrement l'avenir. M. Rouſſeau ſeroit-il plus ſceptique que le ſceptique Montaigne (*a*) ? D'ailleurs, eſt-ce uniquement ſur un ſigne qui n'aura lieu qu'après ſa mort, que Jeſus prétend s'autoriſer durant ſa vie ? Par combien d'autres prodiges n'établiſſoit-il pas la vérité de ce qu'il annonçoit à ces cœurs de pierre ? Quand eſt-ce qu'il refuſe ce prodige, & qu'il parle du ſigne de Jonas ? A qui le refuſe-t'il ?

C'eſt après avoir étonné, dès l'âge de douze ans tous les Docteurs aſſemblés dans le Temple, & par la force des queſtions qu'il leur faiſoit, & par la ſageſſe des réponſes qu'il donnoit à ſon tour (*b*) ; c'eſt après avoir reçu de Saint-Jean-Baptiſte,

---

(*a*) C'eſt don de Dieu que la divination, dit Michel de Montaigne, livre premier, chapitre 30, page 267, de l'édition in 12, Lyon, 1659.

(*b*) St. Luc, chap. 2, depuis le verſ. 40, juſqu'au verſ. 48.

plusieurs témoignages authentiques de sa divinité (*a*); c'est après qu'une voix du Ciel s'est fait entendre de tout le Peuple, pour déclarer que Jesus est le Fils du Très-Haut, le Fils bien-aimé, ce Fils, en qui l'Eternel se plaît uniquement (*b*); c'est après avoir changé l'eau en vin aux nôces de Cana en Galilée (*c*); c'est après qu'il a guéri publiquement, & dans la Synagogue même de Capharnaum, un homme possédé d'un esprit impur (*d*); c'est après avoir guéri subitement la belle-mere de

---

(*a*) St. Mathieu, chap. 3, vers. 11, & 12.
St. Marc, chap. 1, vers. 6 & 7.
St. Luc. chap. 3, vers. 15, 16 & 18.
St. Jean, chap. 1, vers. 15-34, & chap. 3, vers. 22-36.
(*b*) St. Mathieu, chap. 3, vers. 16.
St. Marc, chap. 1, vers. 10.
St. Luc, chap. 3, vers. 21 & 22.
(*c*) St. Jean, chap. 2, vers. 1, jusqu'au vers. 11, inclusivement.
(*d*) St. Mathieu, chap. 4, vers. 13-16.
St. Marc, chap. 1, vers. 21-28.
St. Luc, chap. 4, vers. 33-36.

Simon, qui étoit attaquée d'une grosse fiévre (*a*); c'est après qu'au milieu des Pharisiens & dans leur propre Synagogue, il a donné le mouvement & la vie à une main entiérement desséchée (*b*); c'est après avoir marché sur l'eau de la mer, comme sur une surface solide, & y avoir fait marcher Pierre en présence de ses autres Disciples (*c*); c'est après qu'une foule de malades & de paralytiques, d'aveugles, de sourds & de muets de naissance ont été guéris, ou par de simples attouchemens, ou par la vertu de sa parole (*d*); c'est après avoir nourri & rassasié à deux

(*a*) St. Mathieu, chap. 8, vers. 14 - 17.
St. Marc, chap. 1, vers. 29 - 36.
St. Luc, chap. 4, vers. 38 - 41.
(*b*) St. Mathieu, chap. 12, vers. 9 - 15.
St. Marc, chap. 3, vers. 4 - 11.
St. Luc chap. 6, vers. 6 - 11.
(*c*) St. Mathieu, chap. 14, vers. 24 - 32.
St. Marc, chap. 6, vers. 47 - 50.
St. Jean, chap. 6, vers. 18 & 19.
(*d*) Les preuves en sont consignées à chaque page de l'Evangile.

differentes fois plus de cinq mille personnes avec cinq pains ordinaires & deux poiſſons (*a*) ; c'eſt après avoir reſſuſcité la fille de Jaïre, en préſence du pere & de la mere, & des trois Diſciples qui avoient accompagné leur Maître dans la chambre de la défunte, déjà pleurée par les joueurs de flûtes (*b*), & par tous les domeſtiques de ſa maiſon, qui la ſavoient réellement morte (*c*) ; c'eſt après avoir également reſſuſcité, en préſence de quantité d'habitans de la Ville de Naim & de ſes Diſciples, un jeune homme, fils unique d'une veuve de cette Ville, que

---

(*a*) St. Mathieu, chap. 14, verſ. 16-21. St. Marc, chap. 6, verſ. 35-41. St. Luc, chap. 9, verſ. 12-15. St. Jean, chap. 6, verſ. 5-14.

(*b*) Ces joueurs de flûtes étoient des gens qu'on payoit dans ce temps-là, pour pleurer les morts, dèſqu'ils étoient bien reconnus pour tels.

(*c*) En St. Mathieu, chap. 9, verſ. 18-26. En St. Marc, chap. 5, verſ. 21-43. Et en St. Luc, chap. 8, verſ. 41-56.

l'on portoit en terre, enfermé dans un cercueil (*a*); c'eſt enfin, car on ſe laſſe de toujours citer, c'eſt après une infinité de ſemblables merveilles, opérées à la face de toute la Judée; c'eſt après mille autres prodiges de cette nature, que Jeſus refuſe de donner, en preuve de ſa Miſſion, d'autre ſigne que celui de Jonas le Prophete; ſigne, que le divin Maître a le ſoin d'expliquer lui-même, par ſa propre & prochaine réſurrection (b).

Or, la réſurrection du Sauveur n'eſt-elle pas ſon grand Miracle, la confirmation de tous les autres, le ſceau de ſa Miſſion toute divine? Jeſus daigne le promettre à des ingrats qui ont été les témoins d'une infinité d'autres prodiges; & ce ſeroit là, au jugement de M. Rouſſeau, vouloir ne trouver que des incrédules? Quel étrange maniere de raiſonner!

(*a*) En St. Luc, chap. 7, verſ. 11 - 17.

Les preuves de la Religion doivent-elles donc être du choix de l'homme ? Sait-il mieux que ſon Auteur, quelles ſont les plus propres à l'étabir?

Mais, encore une fois, à qui Jeſus refuſe-t-il tout autre ſigne que celui de Jonas le Prophete ? C'eſt à des hommes décidés à ne rien croire ; c'eſt à des hypocrites, à des impoſteurs, à des hommes, enfin, qui ne ſavent que ſuivre les mouvemens de leurs paſſions, ſatisfaire leurs penchans déréglés, *qui ne croiroient pas quand même ils verroient reſſuſciter un mort.*

„ Jeſus-Chriſt s'accommode à la „ foibleſſe, jamais à la cupidité, dit „ un fameux moraliſte dont M. Rouſ- „ ſeau ſemble avoir voulu imiter la „ penſée dans l'éloge de ſon émile „ (*a*) ; c'eſt faire tort à la vérité que „ s'aſſujetir aux caprices de ſes

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, page 20.

„ennemis, pour la maniere de la „prouver„.

Si Jesus refuse tel Miracle en particulier, il nous avertit que ce n'est qu'à une nation méchante & adultere. Il marque la corruption de ceux qui demandent ce Miracle, pour montrer, & la source de leur incrédulité, & la raison de son refus. Le propre des incrédules a toujours été de s'imaginer qu'un Miracle, fait exprès pour eux, changeroit leur cœur ; c'est un aveugle présomption, une illusion ridicule de s'attendre, pour se convertir, à des signes extraordinaires (7) ; he! quel Miracle pourroît convaincre celui, à qui la résurrection de Jesus-Christ ne suffit pas !

Je ne sais, MONSIEUR, si je me préviens, mais en attendant qu'une main plus habile réponde aux Lettres écrites de la Montagne, je crois avoir suffisamment établi, par des preuves & des faits dont M. Rouf-

ſeau veut nous faire croire qu'il reſpecte la ſource:

1°. Que ſi les Miracles ne ſont pas l'unique preuve de la révélation, ils ſont, au moins, un ſigne néceſſaire à la foi, qu'ils ſont même eſſentiellement liés à la foi & qu'ils ſont partie de la révélation. Que par conſéquent ne pas admettre les Miracles, c'eſt refuſer de croire à la révélation.

2°. Que Jeſus-Chriſt, loin d'avoir refuſé des Miracles en ſigne de ſa Miſſion, ne l'a réellement confirmée que par les Miracles, comme avoient déjà fait avant lui, Moyſe & les Prophetes, & comme firent également après lui, ſes Apôtres & ſes Diſciples.

3°. Qu'il paroît moralement impoſſible que M. Rouſſeau, qui a tant de lumieres, & qui raiſonne avec tant de force & de juſteſſe, quand il le veut, ſoit de bonne foi, lorſqu'il ſoutient qu'il ne rejette pas les Miracles, ou quand il prétend nous donner, comme inſolubles, les diffi-

cultés dont il connoît, mieux que personne, le faux, la contradiction & la foiblesse.

4°. Que quand même on accorderoit à M. Rousseau, qu'il ne rejette point les Miracles, il n'en seroit pas moins vrai que, d'après les principes établis dans son Livre, il seroit convaincu de ne croire pas à la révélation : de ne croire même pas aux faits les plus importans de l'Écriture ; & ce qui est le comble de l'impiété, de ne croire pas à Jesus-Christ.

5°. Enfin que M. Rousseau n'a pas été fidele dans ses citations, soit en supprimant des termes essentiels, soit en en substituant qui ne sont pas dans le texte ; & principalement lorsqu'à dessein d'induire plus sûrement en erreur, des lecteurs peu versés dans la lecture de l'Ecriture-Sainte ; il affecte de faire tenir le premier rang à certains passages, qui ne doivent & ne peuvent être interprétés

que par ceux qui les précédent, & lorſqu'il renverſe l'ordre des choſes & des temps dans la plupart des faits qu'il rapporte, pour mieux étayer ſes paradoxes.

J'aurois encore, MONSIEUR, bien des choſes à vous dire ſur la même matiere. Il reſte ſur-tout une queſtion importante à développer. *Les Miracles ſont-ils un ſigne infaillible, & dont les hommes puiſſent juger ? Peut-on diſcerner un preſtige d'un Miracle* ? M. Rouſſeau ſoutient la négative. Que d'efforts, d'une imagination enthouſiaſte, pour défendre ces nouvelles erreurs, ces impiétés révoltantes ! je ne refuſe pas de vous promettre encore mes réflexions ſur ce ſujet, quoique je ſente combien une pareille tâche eſt difficile à remplir. Mais quel courage la conviction & la vérité n'inſpirent-elles pas à ceux qui voudroient les faire reſpecter ! vous recevrez donc une ſeconde Lettre, auſſi-tôt que

les occupations de mon emploi me permettront le loifir de vous l'écrire ; & j'ofe me flatter de vous faire convenir, « qu'il n'appartient qu'à M. » Rouffeau de défendre des para» doxes, par des paradoxes plus » grands encore „.

Mais que devons-nous conclure de cette foule d'infidélités volontaires, que j'ai relevées dans cette premiere Lettre ? Que devons-nous conclure de ces déguifemens réfléchis, de ces inconféquences frappantes, de ces faux raifonnemens ; de ces petites rufes, indignes de tout écrivain qui fe pique de probité ; indignes, fur-tout, de la candeur & des talens qui avoient mérité tant de célébrité à M. Rouffeau ; finon, que l'impoffibilité où il eft de défendre fes affertions impies, perce à travers toute la force & la fubtilité de fes fophifmes ?

Ce ton décifif & tranchant, la majefté du ftile, & la chaleur des ex-

preffions

preſſions qu'il emploie, pourront peut-être en impoſer aux eſprits ſuperficiels, qui ne voient que l'écorce des choſes, & qui ſe laiſſent preſque toujours frapper de certains grands noms que le monde canoniſe; mais une éloquence plus ſublime encore, une imagination plus vive, des talens plus rares, ſupérieurs à ceux que l'on admire, &, comme eux, conſacrés à défendre l'erreur, viendront toujours ſe briſer contre cet oracle : *il n'y a ni ſageſſe, ni prudence, ni habileté contre le Seigneur* (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Bordeaux, le 18 Mai 1765.

(*a*) Proverbes, chap. 21, verſ. 31.

NOTES,

Dont la 5e. paroîtra peut-être trop longue ; & dont nous eussions fait une Lettre particuliere si nous eussions prévu les discussions dans lesquelles elle nous jetteroit.

Page 9, Chiffre (1).

(1) UN ami, auquel j'avois communiqué ma Lettre, vient de m'envoyer le Journal Enciclopédique des quinze Mars & 1 Avril 1765, où les auteurs ont inséré un extrait, fait de main de maître, des neuf Lettres écrites de la Montagne. Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici les réflexions de cet excellent Journaliste, au sujet des éloges outrés que M. Rousseau se donne à lui-même.

» Il est quelque fois permis, quelque fois
» nécessaire de parler de soi-même ; mais nous
» ne concevons pas comment M. Rousseau,
» estimable par tant de rares qualités, par des
» talens si distingués, a pu concilier avec le
» ton modeste de la Philosophie, les éloges
» outrés qu'il se donne dans ces lettres (dans
» celles écrites de la Montagne). Pour prou-
» ver, dit-il, que l'Auteur d'Emile &
» du Contrat Social n'a pas eu d'aussi mauvai-
» ses intentions que celles qu'on lui suppose,
» il n'y a qu'un moyen ; c'est d'en appeller
» à ses ouvrages mêmes. J'y consens de bon
» cœur, ajoute-t-il ; mais ce n'est pas-là ma
» tâche : il n'y a, ni malheur assez effrayant,

» ni punition assez sévére qui puisse me réduire
» à un effort si bas. Je m'outragerois moi-
» même ; ce seroit en même-temps insulter à
» l'Editeur de mes écrits, & à ceux qui les
» lisent, que d'entreprendre de me justifier :
» justification qui d'ailleurs seroit d'autant
» plus honteuse qu'elle est simple & facile.
» Soutenir en effet que la vertu n'est pas cri-
» minelle, c'est flétrir la vertu ; c'est obs-
» curcir l'évidence de la vérité que de vou-
» loir prouver que l'évidence est vraie. Qu'on
» ne s'attende donc pas à me voir descendre
» dans des justifications : *non, lisez & jugez*
» *vous même. Malheur à vous si durant cette lec-*
» *ture, votre cœur ne bénit pas cent fois l'homme*
» *vertueux & ferme qui ose ainsi instruire les hu-*
» *mains ! Eh ! comment me résoudrois-je à justifier*
» *cet ouvrage ? Moi, qui crois effacer par lui les*
» *fautes de ma vie entiere ; moi, qui mets les*
» *maux qu'il m'attire en compensation de ceux*
» *que j'ai faits ; moi, qui plein de confiance, es-*
» *pere dire un jour au Juge Suprême : daigne juger*
» *dans ta clémence un homme foible ; j'ai fait le mal*
» *sur la terre ; mais j'ai publié cet écrit.*

» Socrate reprend le Journaliste, Socrate ;
» injustement condamné à boire de la ciguë ;
» Socrate, le plus sage & le plus vertueux des
» hommes ; Socrate, qui mourut, qu'on nous
» passe le terme, le martyr d'une morale pure,
» parla-t-il jamais ainsi de lui-même, de ses
» mœurs, de sa Doctrine, des leçons qu'il
« avoit données à ses Concitoyens ? Suppo-
» sons pour un instant qu'aussi sage & plus
» éclairé que Socrate, M. Rousseau ait reçu
» de la nature le don d'infaillibité : supposons

» que jamais il ne ſe ſoit mépris dans le nom-
»bre prodigieux de choſes extraordinaires,
» d'aſſertions ſingulieres, de propoſitions
» contradictoires qu'il a haſardées, & ſi vi-
» vement défendues? Eſt-il bien aſſuré que
» pour inſtruire & reformer le monde, il ait
» choiſi la meilleure méthode? Accordons-
» lui que ſes opinions ſont vraies, bonnes
» en elles-mêmes, & qu'il a eu le droit de les
» publier: il nous ſera toujours permis de lui
» demander, ſi c'eſt avec ce ton impérieux
» & tranchant qu'on doit inſtruire les
» hommes?

» Perſonne ne rend plus de juſtice que nous
» aux talens, à l'éloquence, au génie de cet
» excellent écrivain; mais nous ne conce-
» vons pas comment un homme tel que lui,
» a pu penſer & dire qu'il ſe flattoit de ſe faire
» auprès de Dieu un mérite de la compoſition
» d'Emile; quelle idée, quelle ſinguliere
» idée! mais qu'a-t-il donc appris aux hom-
» mes? Que leur a-t-il enſeigné, que d'au-
» tres, & beaucoup d'autres n'euſſent écrit
» avant lui; mais avec moins de chaleur, de
» force & d'énergie? Nous le diſons avec
» cette confiance qu'inſpire la conviction in-
» time: qu'on dépouille les écrits de M. J. J.
» R. de cette Majeſté de ſtile, de cette belle
» & noble ſimplicité d'élocution qui l'éleve
» ſi fort au-deſſus des écrivains ordinaires;
» que reſtera-t-il dans ſes Ouvrages? Quelles
» nouvelles découvertes, quelle vérité in-
» connue avant lui, ou plutôt quelle erreur,
» & quelle abſurdité qui n'ayent été dites &
» répétées mille fois? Qui liroit alors ſes

» écrits, qui les estimeroit, qui regarderoit
» l'Auteur comme un grand Philosophe &
» comme l'instructeur du genre humain? Nous
» le disons avec autant d'ingénuité que nous
» le pensons ; nous sommes plus affligés que
» contens de ces Lettres ; parce que nous ne
» pouvons entendre sans douleur un homme
» estimable à tant d'égards, si distingué dans
» la Littérature, parler ainsi de lui-même, &
» prendre un ton qui ne sied, ni aux grands
» hommes, ni aux célébres écrivains. » Ce morceau m'a paru trop bien frappé pour en rien supprimer.

Page 14, *Chiffre* (2).

(2) Voyez l'Abbé de Pontbriand, dans son incrédule détrompé, page 40. Ce passage de Platon est admirable, & prouve que ce Philosophe payen, avec le secours des seules lumieres de la raison, avoit reconnu que la nature de l'homme étoit viciée, & bien différente de ce qu'elle devoit être en sortant des mains du Créateur. Ciceron, Pline, Sénéque, & les plus sages du Paganisme n'ont pu s'empêcher de reconnoître dans l'homme une perversité naturelle, quoiqu'ils ne sçussent, au milieu des ténébres où ils étoient plongés, à quelle cause l'attribuer. *Rem vidit*, remarque St. Augustin en parlant de Ciceron à ce sujet, *causam nescivit*. Consultez St. Augustin dans sa Lettre 56. à Dioscore, page 54, depuis la lettre I. jusques à la lettre L. tome 2. de l'édition in fol. Paris 1555. Voyez encore le livre qui a pour titre : le libertinage combattu par les Auteurs prophanes, par un Bénédictin

de la Congrégation de St. Vanne. Charleville, Pierre Thesin, 1747. La savante compilation faite par ce Bénédictin, détruit seule le principe erroné de M. J. J. R.

Page 15, *Chiffre* (3).

(3) Quand est-ce que M. R. sera d'acord avec lui-même? Ne se contentera-t-il jamais d'avancer & de soutenir des paradoxes? Faudra-t-il sans cesse lui reprocher des contradictions? Il chérit si fort son Emile! Auroit-il si-tôt oublié ce qu'il y dit de la nature des Miracles & des effets qu'ils doivent nécessairement produire? Qu'il s'entende parler lui-même & qu'il s'admire, cet esprit incompréhensible.

» Qu'un homme, dit-il, vienne nous » tenir ce langage: mortels je vous annon» ce la volonté du Très-Haut. Reconnoissez » à ma voix celui qui m'envoie : j'ordonne » au Soleil de changer sa course, aux Etoi» les de former un autre arrangement, aux » Montagnes de s'applanir, aux Flots de » s'élever, à la Terre de prendre un autre » aspect. A ces merveilles qui ne reconnoî» tra pas à l'instant le maître de la Nature? » Emile, pages 134. & 135.

Page 72, *Chiffre* (4).

(4) Jusqu'ici tous les témoignages que nous avons rapportés pour montrer que Jesus a fait des Miracles en preuve de sa Mission, c'est Jesus lui-même qui nous les donne de sa propre bouche. Mais que devons-nous penser du témoignage du Peuple, lorsque, voyant les prodiges que le Divin Maître opéroit dans une Fête aussi solemnelle que l'étoit celle

des Tabernacles, *plusieurs* d'entre les Juifs *crurent en lui & disoient : quand le Christ viendra fera-t-il plus de Miracles que n'en a fait celui-ci* (*a*) ?

Si Jesus n'avoit réellement fait une infinité de Miracles en preuve de sa Mission, comment seroit-il possible que dans une autre occasion, où les Pharisiens, pour diminuer le nombre de ses Disciples, & pour arrêter le fruit de ses prédications, disoient au Peuple : *pourquoi l'écoutez-vous ? Il est possédé du Démon* ; comment, dis-je, seroit-il possible que ce même Peuple s'écriât d'une voix unanime : *ce ne sont pas-là les paroles d'un homme possédé du Démon : le Démon : peut-il ouvrir les yeux des aveugles, comme a fait celui-ci* (*b*) ?

Que faut-il, enfin, penser du témoignage des deux Disciples allant à Emmaus, & qui, parlant à Jesus-Christ même, sans le connoître, lui disoient : *êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé .... touchant Jesus de Nazaret, qui a été un Prophete puissant en œuvres & en paroles devant Dieu, & devant tout le Peuple* (*c*) ?

(*a*) Jean, chap. 7, vers. 31 : *multi crediderunt in eum, & dicebant : Christus cum venerit, numquid plura signa faciet quam quæ hic facit ?*

(*b*) Jean, chap. 10. vers 20 & 21 : *Dæmonium habet quid eum auditis ? Hæc verba non sunt Dæmonium habentis : numquid Dæmonium potest Cæcorum oculos aperire ?*

(*c*) Luc, chap. 24, vers. 18 & 19 : *Tu solus peregrinus es in Jerusalem, & non cognovisti quæ facta sunt in illa his diebus .... de Jesu Nazareno, qui fuit vir Propheta, potens in opere & Sermone, coram Deo & omni Populo ?*

Page 73, Chiffre (5).

(5). Les jeunes gens, qui ſans d'autres connoiſſances que celles qu'ils ont puiſées dans quelques brochures antichrétiennes, affectent de jouer le perſonnage de ſceptiques, dans l'inutile eſpoir de paſſer un jour pour ce qu'on appelle eſprits forts, ne manqueroient pas de triompher s'il reſtoit quelque paſſage, cité par leur Idole, auquel on n'eût pas expreſſément répondu. Je vais donc mettre en notes pour eux, les ſolutions que je n'aurois pu faire entrer dans le corps de cette premiere Lettre, ſans interrompre la ſuite du raiſonnement.

» Toutes les fois, dit M. Rouſſeau, que » les Juifs ont inſiſté ſur ce genre de preu- » ves (celui des Miracles), il les a toujours » renvoyés avec mépris, ſans daigner ja- » mais les ſatisfaire. *Si vous ne voyez des* » *prodiges & des Miracles, vous ne croyez point*, » diſoit-il, (Jeſus) à celui qui le prioit de » guérir ſon fils. Parle-t'on ſur ce ton-là » continue M. Rouſſeau, quand on veut don- » ner des prodiges en preuve » (*a*)?

Et choiſiroit-on ſi mal ſes preuves, pourrois-je repliquer à M. Rouſſeau, ſi l'on pouvoit en trouver de meilleures pour défendre l'erreur? Je ne vois que deux choſes, contraires à l'effet qu'on s'eſt promis de ce raiſonnement: la premiere, c'eſt que *mentita eſt iniquitas ſibi* (*b*). M. Rouſſeau met en Theſe

(*a*) Troiſiéme Lettre écrite de la Montagne, p. 86.
(*b*) Pſeaume 26, verſ. 12.

que Jesus a toujours renvoyé avec mépris; sans daigner les satisfaire, les Juifs qui venoient lui demander quelque signe en preuve de sa Mission ; & pour la confirmer cette These, il cite précisément un exemple du contraire.

Jesus ne répondit-il pas à cet Officier qui lui demandoit la guérison de son fils : *allez votre fils se porte bien* (*a*) ? ou M. Rousseau, diroit-il que cette guérison n'étoit point le Miracle demandé ? Il faut pourtant de deux choses l'une pour justifier M. Rousseau : il faut ou qu'il nie que Jesus ait guéri le fils de cet Officier, ou qu'il soutienne que cette guérison n'étoit pas le Miracle qu'attendoit le Centenier : qu'il choisisse ? Il n'oseroit nier la guérison de ce jeune homme. Elle se trouve constatée dans l'endroit même qu'on objecte. Et s'il nous répond que cette guérison subite n'est pas le signe miraculeux qu'on demande ; nous le prions de nous dire quel est donc l'autre signe que sollicite ce pere affligé ?

Ce que je trouve ensuite de contraire au raisonnement de M. Rousseau, c'est toujours trop peu de bonne foi, ou un aveuglement inconcévable de sa part. Ne sait-il pas que le reproche de Jesus s'adresse moins à cet Officier qu'à ceux qui avoient oui parler du premier Miracle de Cana & qui ne l'avoient pas cru sur la parole des Convives ? C'est à M. Rousseau lui-même que s'adresse

---

(*a*) St. Jean chap. 4. Lisez depuis le vers. 48, jusqu'à la fin du chapitre.

ce reproche. Bien plus incrédule que l'Officier de Capharnaum, non-seulement il ne croit pas, s'il ne voit des Miracles ; il ne croit même pas, malgré les Miracles qu'il voit & qui le frappent. Un Commentateur aussi éclairé, & moins partial que M. Rousseau, auroit bien plus naturellement interprété cette réponse de Jesus, s'il l'eût fait de la maniere suivante : *vous me demandez encore un Miracle ; eh bien, puisque vous ne croyez point, si vous ne voyez des prodiges, je vais vous rendre innexcusables ; allez, votre fils se porte bien. N'est-ce pas le Miracle de sa guérison que vous desirez de voir ? Vous le verrez. Croyez-donc à ma parole lors même qu'elle pourroit n'être pas toujours accompagnée de prodiges.* N'y a-t'il pas de l'aveuglement & de l'ingratitude en effet, à ne pas prendre pour soi, ce que Dieu fait de Merveilles dans un temps, ou dans un Pays éloigné, pour établir la foi de son Eglise, qui est par-tout, & en tout âge la même ?

» Combien n'est-ils pas étonnant, reprend » M. Rousseau, que s'il (Jesus) en eût donné » de telles (preuves) on continuât sans cesse » à lui en demander ? *Quel Miracle fais-tu*, lui » disoient les Juifs, *afin que l'ayant vu nous* » *croyons à toi ? Moyse donna la Manne dans* » *le Désert à nos Peres ; mais toi quelle œu-* « *vre fais-tu* ?

Quoi toujours quelque petite infidélité à relever ! Sont-ce là les propres paroles du Texte ? Elles sont équivalentes, j'en conviens : Mais pourquoi si peu d'exactitude, quand on affecte d'être si litteral ?

» C'eſt à peu près, continue-t'il, comme » ſi quelqu'un venoit dire à Frédéric : on » te dit un grand Capitaine ; & pourquoi » donc ? Qu'as-tu fait qui te montre tel? » &c. &c. &c. (*a*). L'impudence d'un pareil » d'iſcours eſt-elle concevable, & trouve- » roit-on ſur la terre entiere un homme » capable de le tenir » ?

L'étonnement de M. Rouſſeau ne ſert-il pas de premiere réponſe à ſa difficulté ? Si l'*à peu près* qu'il ne rougit pas de nous donner ici, avoit le même objet & la même fin que les Miracles du Sauveur, il ne feroit pas ſi difficile qu'il le penſe de trouver cet homme capable de tenir un diſcours, qu'il trouve auſſi impudent qu'inconcevable. Nous le reconnoîtrions dans M. Rouſſeau lui-même, qui cherche encore des preuves de la Divinité de Jeſus-Chriſt, quoiquil voie tous les jours des Miracles, & des Miracles qui pour durer depuis le commencement de l'Egliſe Chrétienne, dans un ordre & avec une juſteſſe que tous les efforts réunis de la prudence humaine ne peuvent altérer, n'en ſont que plus admirables & plus frappans que des Miracles paſſagers.

Mais afin de donner une réponſe plus directe, & afin d'enlever à ces M[rs]. tout prétexte d'équivoque, il faut vous rappeller, MONSIEUR, que les Juifs qui demandent ici un nouveau prodige venoient d'être les témoins du Miracle de la multiplication des cinq

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, troiſiéme Lettre, page 87.

pains, que Jesus avoit fait en leur faveur, au-delà du Lac de Tibériade; prodige (ceci est bien remarquable) qui les avoit tellement frappés, qu'ils s'écrierent en le voyant opérer : *c'est-là vraiement le Prophete qui doit venir dans le monde* (*a*). Ces Juifs, même, au nombre d'environ cinq mille qui dès-lors avoient conçu le dessein de le faire Roi (*b*) l'auroient infailliblement enlevé pour faciliter l'exécution de ce projet, si Jesus-Christ, qui vouloit nous apprendre par son exemple à mépriser le faste des grandeurs humaines, ne se fût dérobé à la poursuite de ces hommes charnels. Il les quitte donc; & après avoir miraculeusement marché sur la Mer, pour rejoindre ses Disciples, qui étoient déjà dans leur Barque, il se rendit le même jour avec eux à Capharnaum.

Le jour suivant, ces Juifs, miraculeusement nourris la veille dans le Désert, vinrent le trouver, & ils s'aviserent en l'abordant de lui demander quand & comment il avoit pu se rendre à Capharnaum. Le divin Maître connoissoit les dispositions de leur cœur; aussi, pour toute réponse, ne leur fit-il que ce reproche : *vous me cherchez non à cause des Miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger, & que vous avez été rassasiés. Croyez-m'en, travaillez pour avoir,*

(*a*) St. Jean chap. 6, vers. 14..... *Illi ergo homines, cùm vidissent quod Jesus fecerat signum, dicebant: quia hic est vere Propheta, qui venturus est in mundum.*

(*b*) Ibidem, vers. 15..... *Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent, ut raperent eum, & facerent eum Regem, fugit iterùm.*

non la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle .... & croyez en celui que Dieu a envoyé (*a*).

C'est ici, MONSIEUR, & dans ces circonstances que ces mêmes Juifs, choqués des reproches de Jesus, lui répondent en ces termes: *quel Miracle donc faitez-vous, afin que nous le voyions & que nous croyions en vous ? Que faitez-vous ? Nos Peres ont mangé la Manne dans le Désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du Ciel* (*b*).

Ces questions téméraires prouvent, sans doute, l'inconstance, l'ingratitude, l'aveuglement & la dureté de cœur de ces Juifs, mais que prouvent davantage les réflexions de notre Philosophe ?

» Il devoit (Jesus) leur accorder un Mira-
» cle, nous dit il, ou les édifier, au moins,
» sur ceux qu'il avoit faits.

De nouveaux Miracles extérieurs n'étoient pas ce qui devenoit essentiel pour le salut de ce Peuple. Nous avons déjà vu & nous verrons encore leur inutilité dans de semblables occasions. Ni la Prédication de Jesus-Christ, ni ses prodiges, ni sa présence ne suffisent pas pour croire en lui: il faut qu'il parle & qu'il prêche aux oreilles invincibles du cœur, qu'il y fasse des Miracles inté-

---

(*a*) Ibidem, vers. 26 27 & 29.. *Quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex Panibus, & saturati estis. Operamini, non Cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam, quem Filius Hominis dabit vobis.... ut credatis in eum quem misit*, (*Deus*).

(*b*) Ibidem, vers. 30 & 31.

rieurs, & qu'il s'y rende présent par le don de la foi.

« Mais, ajoute, M. Rousseau, Jesus se » contente d'allégoriser sur le Pain du Ciel ».

C'est que l'occasion de les instruire des effets de ce pain spirituel qui devoit être la nourriture des Fideles, se présentoit trop naturellement pour ne l'a pas saisir. Les Juifs croyoient que Moyse avoit donné à leurs peres dans le Désert, le pain du Ciel à manger. Il falloit donc leur apprendre que Dieu seul peut distribuer cette nourriture Céleste; il falloit sur-tout éclairer ces téméraires, qui, sans avoir compris ni médité le sens de l'écriture, osoient en objecter des passages à leur Maître. C'est-là précisément ce que fait Jesus, non pas en allégorisant vainement sur le pain du Ciel, mais en leur expliquant, d'une manire aussi claire que précise, que la Manne du Désert n'étoit que la Figure d'une autre Manne bien plus précieuse, & dont les effets seroient bien supérieurs à la nourriture de leurs Ancêtres.

C'est après les avoir ainsi préparés, que Jesus leur dit en termes formels « qu'il est » lui-même ce Pain de vie, ce Pain vivant » descendu du Ciel; .... Que celui qui man- » gera de ce Pain vivra éternellement; & » que ce Pain qu'il *doit leur donner*, *c'est* » *sa propre Chair* » (*a*).

(*a*) St. Jean, chap. 6 vers. 51 & 52. *Ego sum Panis vivus, qui de Cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc Pane, vivet in æternum: & Panis quem ego dabo, Caro mea est pro mundi vitâ.*

Ici les Juifs commencent à murmurer, parce qu'ils ne conçoivent pas comment Jesus-Christ pourra leur donner sa propre Chair à manger. Mais le Divin Maître, loin de leur faire comprendre les effets de l'amour & de la Puissance de Dieu, qui ne sont dignes de lui qu'autant qu'ils sont imcompréhensibles à la créature, se contente de leur affirmer avec serment, que s'ils ne mangent la Chair du Fils de l'Homme, & s'ils ne boivent son Sang, ils n'auront pas la vie éternelle ; & qu'au reste, *sa Chair est véritablement viande & son Sang est véritablement breuvage* (*a*).

Abaisser son esprit sous le joug de la foi, n'est pas une chose fort aisée ; aussi plusieurs de ses Disciples se retirerent-ils de sa suite, & comme l'observe M Rousseau, la désertion fut telle, qu'il dit aux douze : *& vous, ne voulez vous point aussi vous en aller* » ? Il ne paroît » pas, ajoute immédiatement après, M. R. » qu'il eût (Jesus) fort à cœur de conser» ver ceux qu'il ne pourroit retenir que par » des Miracles » (*b*).

En vérité, il faut que cet Ecrivain soit bien persuadé de l'ignorance de ses Lecteurs, pour oser leur soumettre une pareille réflexion !

(*a*) Ibidem, vers. 54 & 56. *Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis Carnem Filii Hominis, & biberitis ejus Sanguinem, non habebitis vitam in vobis.... Caro enim mea, vere est cibus, & Sanguis meus, vere est potus.*

(*b*) Lettres écrites de la Montagne, page 88.

Pourquoi femble-t'il avoir pris à tâche de flétrir en lui des qualités qui l'honoroient & qu'il paroiffoit refpecter autrefois ! Eft-ce donc à caufe du refus de Miracles que les Capharnaïtes fe retirerent de la fuite de Jefus ? Ne fait-il pas qu'ils ne prirent ce parti qu'après avoir été fcandalifés des Inftructions de leur Maître, & parce qu'ls ne pouvoient comprendre comment Jefus leur donneroit fa propre Chair à manger, & fon propre Sang à boire ? Voilà cependant l'unique motif de cette défertion. M. Rouffeau le connoît certainement ce motif ; il fait même que le premier murmure, auquel fe livrerent dans cette occafion ces aveugles, n'eût d'autre caufe que leur orgueilleufe curiofité.

Le fouvenir des Merveilles qu'ils lui avoient vu opérer les retint cette premiere fois ; mais quand ils virent qu'au lieu d'adoucir ce qu'ils appelloient la dureté du difcours de Jefus, le Divin Maître leur parloit, au contraire, en termes moins figurés, plus clairs & plus expreffifs de la réalité de fa propre Chair & de fon propre Sang, dans le Pain qu'il devoit diftribuer à ceux qui voudroient aller à lui, le fcandale éclata, & plufieurs fe retirerent.

Que M. Rouffeau ceffe donc d'attribuer au refus de Miracles ce qu'il ne peut ignorer être l'effet de l'orgueilleufe ignorance des Juifs. Qu'il fe pique davantage d'exactitude & de fincérité dans ce qu'il avance. Quels reproches n'a-t'il pas à fe faire, de précipiter ainfi dans l'erreur une foule d'efprits foibles qui l'en croyent fur fa parole !

„ Jesus, nous dit-il encore, ne mettoit à ses „ œuvres, ni l'appareil ni l'authenticité né- „ cessaires pour constater de vrais signes „.

Il ne falloit rien moins, MONSIEUR, que la tâche que je me suis imposée, pour m'obliger à répondre à des allégations, & des lieux communs aussi méprisables. Quel autre appareil devoit-il donc y mettre pour les rendre sensibles aux hommes, en présence desquels il les opéroit? Est-ce en secret qu'il change l'eau en vin aux nôces de Cana! Se cachoit-t'il pour guérir le fils de l'Officier de Capharnaum? Lui voit-on prendre des précautions pour empêcher que les Docteurs & les Scribes, soient témoins du Miracle qu'il fait dans la Synagogue de cette même Ville? Jesus-Christ n'étoit-il pas au milieu d'eux lorsqu'il délivra ce possédé de l'esprit impur? Ces mêmes Docteurs, témoins de ce dernier prodige, ne le sont-ils pas encore de la guérison miraculeuse de la mere de Simon? N'étoit-ce pas en présence d'une infinité de personnes qu'il délivra ces énergumènes furieux qui habitoient le rivage de la mer au pays des Géraséniens ou Gergéséniens (a)? Je demande s'il est possible de mettre plus d'appareil qu'il n'y en eut dans la cuer du paralytique, qu'on fit passer sur les toits pour le présenter à Jesus? Pouvoit-on choisir des gens plus éclairés pour juger de la vérité d'un Miracle, ou plus ennemis de Jesus-Christ pour ne se laisser pas séduire, &

(a) Voyez la dissertation d'Origène sur le nom & la situation de Cepais dans son Commentaire sur Saint-Jean, tom. 2, page 193, col. 2, & page 194, col. 1, de l'édition du Navire, in fol. 1604.

prévenir en faveur du Divin Maître? Cependant ces Docteurs eux-mêmes confessent qu'ils n'ont jamais rien vu ni entendu dire d'aussi extraordinaire. Je demande enfin, pour ne pas multiplier les citations à l'infini, je demande s'il seroit possible de regarder, comme fait sans éclat & sans appareil, le Miracle qu'il opéra en faveur de l'aveugle qui fut se laver à la piscine à Siloë? Ces paroles de Jesus ne sont-elles pas décisives? *Ce n'est ni le péché de cet homme, ni celui de son pere ou de sa mere qui est cause qu'il est né aveugle, c'est afin de faire éclater sur lui la puissance de Dieu* (*a*). Ces dernieres Paroles n'annoncent-elles pas l'éclat avec lequel le Sauveur vouloit donner ce prodige, en preuve de sa Mission divine?

Que manquoit-il donc à l'authenticité des Miracles que je viens de rappeller? Que manquoit-il à celle de tous les autres qu'il a opérés, ou en présence des Scribes & des Pharisiens, ou en présence des Juifs & de ses Disciples? En un mot, que manquoit-il à l'authenticité d'une infinité de prodiges qu'il a opérés au milieu des Villes, dans les places publiques, jusques dans les propres Sinagogues de ses ennemis les plus acharnés à le perdre, & les plus intéressés à décréditer ses œuvres miraculeuses? Peut-on affecter ensuite des doutes sur de pareils fondemens,

„ Cependant, nous replique-t'on, Jesus « recommandoit le secret aux malades qu'il

(*a*) *Ut manifestentur opera Dei in illo.* Joan. cap. 9, vers. 3.

„ guérissoit, aux boiteux qu'il faisoit mar-
„ cher, aux possédés qu'il délivroit du
„ Démon „.

Hé pourquoi ne pas ajouter que Jesus ne recommandoit le secret de ses cures miraculeuses que dans certaines circonstances ? Si par des vues, peut-être impénétrables, mais à coup sûr toujours saintes, toujours conformes à la divine Sagesse, il a cru qu'il étoit quelquefois nécessaire de laisser ignorer à ses ennemis les Miracles qui excitoient leur envie & leurs persécutions contre lui ; ne sait-on pas qu'il se plaint aussi, dans d'autres occasions, du silence des ingrats ; & qu'il ordonne même à plusieurs de ceux en faveur desquels il fait des prodiges, d'en publier l'existence & la vérité ? Ne connoît-on pas sa réponse à ce Gérasénien ou Gergésénien qui venoit d'être délivré de la légion des Demons dont il avoit été possédé, & qui demandoit à son libérateur la permission de le suivre ? *Allez*, lui dit Jesus, *allez-vous en chez-vous trouver vos proches, & leur annoncez les grandes graces que vous avez reçues du Seigneur, & la miséricorde qu'il vous a faite* (a).

Si j'avois à parler à des cœurs vraiment désireux de connoître la vérité, je pourrois leur indiquer des sources précieuses, où ils trouveroient des interprétations propres à

(a) *Non admisit eum sed, ait illi : vade in domum tuam ad tuos ; & annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit & miserens sit tui.* Marc, cap. 5, vers. 19.

leur faciliter l'intelligence de la lettre du texte. Je n'oublierois pas que M. Rouſſeau ſe dit zèlé Diſciple, & même défenſeur ardent de ce qu'il appelle la ſainte réformation ; & je le prierois de conſulter l'un des premiers, & peut-être le plus ſavant des Miniſtres de l'Egliſe de Genève, dans ſes notes ſur l'Evangile. C'eſt Théodore de Beze, dans ſon édition du nouveau Teſtament en trois colonnes où il a mis le texte grec dans la colonne du centre, la vulgate dans celle d'un des côtés, & ſa verſion dans l'autre (*a*). Mais encore une fois, nous n'avons pas le bonheur de parler à des cœurs aſſez dociles. M. Rouſſeau dit ne vouloir que des faits Evangeliques, nous lui en avons donné; pourſuivons l'examen de ceux qu'il objecte encore.

„ *Celui qui me rejette a*, diſoit Jeſus, *qui le* „ *juge*, ajoutoit-il, *les Miracles que j'ai faits* „ *le condamneront*, pourſuit M. Rouſſeau? „ Non: mais, *la parole que j'ai portée le con-* „ *damnera*. La preuve eſt donc dans la parole „ & non pas dans les Miracles, conclut „ M. R. „ (*b*).

Un lecteur judicieux qui nous aura ſuivi, avec un peu d'application, comprendra aiſément ſi cette conſéquence eſt celle que l'on peut tirer des principes établis dans l'Évangile. Mais pourquoi M. Rouſſeau affecte-t'il ici de ne pas indiquer l'endroit du

---

(*a*) *J. Ch. D. N. novum teſtamentum*, *gr. & lat. Theodoro Beza interprete, cum annotatiunculis*, *&c. anno* 1580, *in* 8°.

(*b*) Troiſiéme lettre de la Montagne, page 85

divin Livre d'où il prend ce paſſage? C'eſt, Monsieur, dans le douziéme chapitre de St. Jean, verſet quarante-huitiéme, que l'on trouve ces mots : *Celui qui me rejette, & qui ne reçoit point mes paroles à un juge qui le doit juger : Ce ſera la parole même que j'ai annoncée qui le jugera au dernier jour.* Prenez la peine de lire ce chapitre en entier, & vous y verrez des nouvelles preuves, qui ne juſtifient que trop combien ſont fondés les reproches que j'ai déjà pluſieurs fois été obligé de faire à M. Rouſſeau. Vous y verrez dans quelles circonſtances Jeſus-Chriſt parle anisi aux Juifs incrédules que la ſainteté de ſa parole, ſoutenue des prodiges les plus éclatans, n'avoit encore pu ſoumettre. Vous verrez qu'il étoit dans le Temple, d'où il venoit de chaſſer les Marchands qui en profanoient la Sainteté; qu'il y faiſoit une inſtruction Publique aux Docteurs de la Loi & aux Gentils qui étoient venus l'écouter, & qu'il y avoit fait précéder cette inſtruction de la guériſon d'une foule d'aveugles & de boiteux; début bien frappant, ſans doute, pour convaincre ſes Auditeurs de la divinité de la parole qu'ils alloient entendre. Vous verrez que dans cette inſtruction il prédiſit le genre de mort auquel il étoit deſtiné, & les principales circonſtances qui devoient précéder, accompagner & ſuivre ſon trépas. Vous verrez que pour donner d'avance à ſes prédictions des caractères de vérité qui ſubjugaſſent tous les eſprits, il demanda à ſon pere, en préſence de tout le Peuple, de glorifier ſon nom;

qu'alors une voix céleste se fit entendre ; qui s'écrioit : *je l'ai déjà glorifié, & je le glorifierai encore* ; & que pour faire revenir le Peuple du trouble que ce prodige venoit de lui causer, & en même-temps pour lui en manifester l'objet, Jesus leur dit : *ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous* (*a*).

C'est donc afin de confirmer la vérité de sa parole que Jesus-Christ demande à son Pere de glorifier son Nom ; c'est pour autoriser la Mission divine de son Fils, que le Pere Eternel fait entendre cette voix du Ciel, qui frappe, qui déconcerte, qui convertit même plusieurs Princes des Prêtres (*b*). Si l'on trouve cinq ou six versets plus bas ces paroles de Jesus : *celui qui me rejette & qui ne reçoit point mes paroles à un Juge, &c. ... Ce sera la parole même que j'ai annoncée qui le jugera, &c.* qui ne voit qu'il ne peut alors être question que de sa parole, telle qu'il l'avoit annoncée aux hommes ; c'est-à-dire : toujours appuyée, tou-

---

(*a*) Saint-Jean, chap. 12, vers. 28 - 30. *Pater. clarifica nomen tuum. Venit ergo vox de Cœlo : & clarificavi, & iterum clarificabo. Turba ergo quæ stabat, & audierat, dicebat, &c. Respondit Jesus, & dixit : non propter me hæc vox venit, sed propter vos.*

(*b*) Le respect humain empêcha cependant ces *Prêtres*, déjà convaincus, de se déclarer publiquement en faveur du Divin Maître : voici ce que dit le Ministre Beze, sur ce 42 vers. du 12, chap. de Saint-Jean. *Non modò pauci credunt si cùm incredulis comparentur, sed etiam ex iis paucis plerique, (& quidem in primis maximi quique) homines magis verentur quam Deum.*

jours confirmée par les Miracles qu'il avoit faits, & dont les Juifs avoient si souvent été les témoins ? M. Rousseau auroit donc mieux conclu s'il se fût contenté de dire : *la preuve de la révélation, n'est donc ni dans la parole dénuée des Miracles, ni dans les Miracles uniquement. C'est dans la sainteté de la parole, accompagnée d'une infinité de prodiges opérés en preuve de sa Divinité; autorisée & confirmée par des prodiges plus grands encore, que fait en preuve de sa Mission un envoyé de Dieu, promis & prophétisé depuis l'origine du Monde : dont tous les caractères, toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie & de sa mort, ont été prédites plusieurs siécles avant sa conception : sur lequel seulement, se sont vérifiées de point en point, & ont pu uniquement se vérifier toutes les prophéties prononcées en des temps différens, en plusieurs Villes, par divers personnages séparés les uns des autres, & qui néanmoins ont tous suivi, tous adopté, & tous concouru à faire exécuter le même plan qu'une lumiere divine leur a révélé; c'est dans cette constante uniformité des Prophetes qui annoncent à un grand peuple un Messie, un Législateur nouveau, dont le regne doit subsister jusqu'à la fin des siécles, & qui, en soumettant les Gentils à son empire, doit en exclure ses propres Sujets, devenus coupables d'orgueil & d'incrédulité; c'est en un mot, dans cette parole toute divine, & dans les œuvres miraculeuses de Jesus-Christ, qui est le centre & le terme de toute la révélation, c'est dans les autres caractères qui l'attestent que résident les véritables preuves dont la réunion indispensable forme le souverain degré de conviction.*

Que M. Rousseau nous eût épargné de regrets

grêts, s'il eût consacré sa plume & sa raison à peindre, avec cette énergie qui caractérise son stile, ce que nous ne pouvons qu'ébaucher imparfaitement. Mais loin de-là, sa fureur contre l'Evangile & contre les faits dont on y trouve le récit, ne fait que s'accroître, il la décéle à chaque ligne de ses écrits, malgré les précautions qu'il semble vouloir prendre pour la dérober aux yeux de ses lecteurs.

» Le plus apparent & le plus palpable » des Miracles qu'ait fait Jesus, nous dit-« il, est sans contredit celui de la multi-» plication des cinqs pains, & des deux » poissons qui nourrirent cinq mille hommes. » Non-seulement ses Disciples avoient vu » le Miracle, mais il avoit pour ainsi dire, « passé par leurs mains; & cependant ils n'y » pensoient pas, ils ne s'en doutoient pres-» que pas. Concevez-vous, ajoute-t'il, qu'on » puisse donner pour signes notoires, au » genre-humain dans tous les siécles, des » faits auxquels les témoins les plus immé-» diats font à peine attention «?

Premierement on n'accorde pas à M. Rousseau, que le Miracle de la multiplication des cinq pains soit le plus apparent, ni le plus palpable de ceux qu'à fait Jesus-Christ. Il est aisé de concevoir qu'un prodige qui n'est point annoncé, & qui ne s'opére qu'insensiblement, comme il arriva lors de cette multiplication, doit faire bien moins d'impression sur les esprits & les sens des spectateurs, que n'en feroit un Miracle déjà très-grand par lui-même, promis & exécuté presqu'en même-temps, & contre toute sorte d'apparence. Ces derniers Miracles sont sans con-

tredit, d'un ordre bien ſupérieur & plus frappant. Ils ſont plus apparens, plus palpables, parce qu'on eſt prévenu d'y donner une application d'autant plus ſérieuſe, que l'effet du prodige annoncé ſeroit plus extraordinaire. Or, la guériſon du paralytique de Capharnaum, celle du fils du Centenier, la réſurrection de la fille de Jaire, celle du fils unique de la veuve de Naim, celle du Lazare ſur-tout, & une infinité d'autres prodiges ſont de cette nature. Celui de la réſurrection de Jeſus-Chriſt ſurpaſſe encore tous les autres; ainſi, M. Rouſſeau doit abandonner une idée d'autant plus ſinguliere qu'elle eſt contredite, & pa rl'intime conviction que donne l'évidence, & par l'expérience de tous les âges, de tous les peuples, de tous les caractères.

En ſecond lieu, eſt-il bien vrai que les Diſciples ne penſoient point qu'il y eût du prodige dans cette multiplication? Je trouve bien dans l'endroit de la vulgate que cite M. Rouſſeau, qu'ils n'avoient pas compris le Miracle des pains: *non enim intellexerunt de panibus*; je trouve même dans la verſion littérale que le Miniſtre Beze nous donne du texte grec de Saint-Marc, qu'ils n'avoient pas compris ce qui avoit été fait ſur ces pains, *non enim intellexerunt quod factum fuerat illis panibus*. Mais cela veut-il dire qu'ils n'y penſoient pas, qu'ils ne s'en doutoient preſque pas? Ne voit-on pas au contraire dans le récit du même Evangeliſte, que le Peuple en fut ſi touché qu'il voulut enlever Jeſus-Chriſt pour le déclarer Roi, & que les Diſciples avoient parfaitement retenu les circonſtances qui prouvoient le Miracle auquel M. Rouſſeau dit qu'ils faiſoient à peine at-

tention ? Saint-Marc rapporte en effet, quelques lignes plus bas, dans le huitiéme chapitre, verſ. 14 & ſuivans, que les Diſciples s'étant embarqués ſans prendre qu'un ſeul pain avec eux, ce qui leur donnoit de l'inquiétude, Jeſus qui connoiſſoit ce qui ſe paſſoit dans leur ame, leur dit : *Pourquoi vous entretenez-vous de cette penſée, que vous n'avez point de pain ? Quoi ! vous n'avez encore ni ſens ni intelligence ? & votre cœur eſt toujours dans l'aveuglement ? Avez-vous toujours des yeux ſans voir ? & des oreilles ſans entendre ? & avez-vous perdu la mémoire ? Lorſque je diſtribuai les cinq pains à cinq mille hommes, combien remportates-vous de paniers pleins de morceaux qui étoient reſtés? Douze, lui dirent les Diſciples. Et lorſque je diſtribuai les ſept pains à quatre mille hommes, combien remportates-vous de corbeilles pleines de morceaux qui étoient reſtés ? Sept, lui dirent-ils. Et comment donc, ajouta-t'il (Jeſus), ne comprenez-vous point encore ?*

Répond-on, comme font ici les Diciples, quand on ne s'eſt pas apperçu d'un fait dont on exige un compte ſi fidele ? Il eſt vrai que par un aveuglement, qui ne céde qu'à celui de M. Rouſſeau & des autres incrédules de ce ſiécle, les Diſciples de Jeſus-Chriſt ne retiroient pas tout le fruit qu'ils devoient, des prodiges qu'ils voyoient opérer par leur Maître. C'eſt-là préciſément le ſens de ce paſſage : *non enim intellexerunt de panibus.* Les Diſciples venoient d'être les témoins de ce prodige, ils ne devoient donc plus être ſurpris d'en voir faire de nouveaux par le Sauveur. Cependant ils le voyent marcher

ſur la mer, & ils ſont tous épouvantés; le prenant pour un phantôme. Jeſus-Chriſt à beau les raſſurer, monter dans leur barque, faire ceſſer la tempête; ce dernier prodige même augmente leur étonnement, & leur donne lieu d'admirer ſa Puiſſance Divine, comme s'ils n'en étoient pas déjà convaincus; car remarque l'hiſtorien ſacré: *Ils n'avoient pas fait* aſſez *d'attention ſur le Miracle des pains*. Le Miniſtre Beze lui-même, dans une note marginale pour ſervir à l'intilligence de ce paſſage, donne le même ſens à ces paroles; *Miraculum illud quinque panum, &c.* nous dit-il, *non ſatis conſideraverant* (*a*). C'eſt comme ſi l'Evangéliſte eût dit: *Les Diſciples diſtribuerent les cinq pains & les deux poiſſons, ſans que perſonne pût pénétrer le ſecret d'une telle fécondité, quoique tout le monde y participât*

Hé, pour combien de Miracles qui s'opérent ſous nos yeux, ſommes nous auſſi froids & auſſi ſtupides! Le grain & la ſemence que la providence multiplie chaque année ne ſont-ils pas un Miracle auſſi réel, & preſque plus étonnant encore, quoiqu'on y ſoit accoutumé?

» Une preuve, nous dit toujours M. Rouſ« ſeau, que l'objet réel des Miracles de Jeſus « n'étoit pas d'établir la Foi, c'eſt qu'au » contraire il commençoit par exiger la Foi, » avant que de faire le Miracle. C'eſt pré» ciſément pour cela, & parce qu'un Pro» phete n'eſt ſans honneur que dans ſon » pays, qu'il fit dans le ſien très-peu de

(*a*) N. T. G. & lat. ex interprétatione Théod. Bezæ, pag. 85.

» Miracles ; il eſt dit même qu'il n'en put
» faire à cauſe de leur incrédulité ».

Peut-on abuſer ainſi de la crédulité des lecteurs auxquels on ſe flatte d'en impoſer? Eſt-ce férieuſement que M. Rouſſeau affecte de donner à la Foi, priſe pour la révélation, le même ſens qu'indique le mot de Foi quand il ne ſignifie que confiance? Jeſus-Chriſt ſans doute, exigeoit que les malades qui lui demandoient la guériſon de leurs infirmités euſſent la Foi, c'eſt-à-dire, qu'ils fuſſent ſincéres dans leurs demandes: qu'ils vouluſſent être guéris & qu'ils cruſſent qu'il avoit le pouvoir de les guérir réellement. Et à combien de titres le ſauveur ne devoit-il pas exiger cette confiance de la part de ceux qui s'adreſſoient à lui? Toute la Paleſtine retentiſſoit du bruit des prodiges inouis qu'il y opéroit.

Mais où donc M. Rouſſeau a-t-il trouvé qu'il eſt écrit, que Jeſus ne put faire des Miracles dans ſon pays, à cauſe de leur incrédulité? Il nous renvoie à Saint-Mathieu, chap. 13, verſ. 58, & à Saint-Marc, chap. 6, verſ. 5; Mais Saint-Mathieu ſe contente de nous dire que *Jeſus ne fit pas là beaucoup de Miracles, à cauſe de leur incrédulité.* Et Saint Marc dit expreſſément: *qu'il n'en put faire aucun, ſinon qu'il guérit un petit nombre de malades en leur impoſant les mains; deſorte*, ajoute l'Hiſtorien Sacré, *qu'il admiroit leur incrédulité.* Guérir des malades par la ſeule impoſition des mains, n'eſt-ce pas faire des Miracles?

» Comment? Répond M. Rouſſeau, c'é-
» toit à cauſe de leur incrédulité qu'il en falloit

» faire pour les convaincre, si les Miracles
» avoient eu cet objet; mais ils ne l'avoient pas.

Comment M. Rousseau peut-il croire donner plus de poids à son objection, en affectant des traits d'ignorance aussi marqués! Ignore-t-il le vrai motif du refus de Jesus-Christ? Ne sait-il pas que Dieu résiste aux superbes? Et n'est-il pas convaincu de l'affreuse disposition qui étoit dans le cœur des habitans de Nazaret lorsqu'ils demandoient au Divin Maître : pourquoi il ne faisoit pas dans sa Patrie les Miracles qu'il faisoit ailleurs? Lorsque Jesus-Christ rapporta les exemples de Naaman & de la veuve de Sarepta, pour prouver qu'il étoit libre de faire des Miracles où il vouloit, & de préférer les étrangers à ses Concitoyens, ceux-ci ne l'accuserent pas d'impuissance; ils ne furent offensés que d'une préférence qui blessoit leur orgueil; & ils le furent au point qu'ils voulurent le précipiter.

Cette jalousie, convertie en fureur, témoignoit sans doute combien la préférence étoit réelle, combien par conséquent les Miracles faits dans les autres villes, étoient réels aussi. Ils reconnoissoient donc, en Jesus-Christ, le pouvoir de renouveller ces merveilles à sa volonté; de nouveaux Miracles n'étoient donc pas nécessaires pour les convaincre : ils avoient de quoi l'être déjà par les précédens, sur l'existence desquels ils ne témoignent aucun doute. Jesus cependant, opére encore au milieu d'eux quelques guérisons Miraculeuses pour les rendre entiérement inexcusables. Mais si ces Miracles les eussent généralement engagés à recon-

noître Jesus-Christ pour le fils de Dieu, nous serions obligés de ne le pas recevoir comme tel, parce que nous sommes avertis par le Saint-Esprit qu'ils devoient se tromper sur le point qui importoit le plus à la Religion.

L'aveuglement des Juifs, & la cause de cet aveuglement par rapport à Jesus, avoient été prédits comme des signes qui devoient contribuer à faire reconnoître le Messie. Donc, plus la fureur de ces habitans & leur conspiration contre le Divin Maître sera générale, plus un Chrétien instruit & conséquent sera rassuré sur la Divinité de Jesus-Christ. Le jugement des Juifs formera le sien par opposition au leur; il croira ce qu'ils lui défendront de croire; il ira à celui qu'ils rejettent, & il sera certain qu'il marchera alors dans la bonne voie, parce que les Divines Ecritures lui assurent qu'ils s'égareront infailliblement sur ce point.

M. Rousseau se plaît à renouveller cette objection: il y revient sans cesse, il la présente par-tout, & toujours sous une forme aussi nouvelle que séduisante, afin de la mieux inculquer dans le cœur de ses lecteurs.

C'est pour cela qu'on vient d'y répondre encore, quoiqu'on y eût déjà répondu en démontrant invinciblement que Jesus-Christ a fait de vrais Miracles, en preuve de sa Mission Divine; qu'il les a multipliés en divers temps, en diférens lieux; qu'il les a rendus si éclatans & si authentiques qu'ils devoient nécessairement convaincre ceux-même qui ne les auroient connus que d'après le témoignage de la voix publique. On y répondra,

néanmoins encore, dans la note 6, par des exemples terribles, qui ne confirment que trop l'équitable févérité de la Juftice Divine contre les incrédules que les plus grands Miracles ne pourroient convertir.

Ce que M. Rouffeau dit enfuite au fujet des œuvres de Jefus-Chrift, eft non-feulement abfurde, mais encore de la plus mauvaife foi. Il prétend que ces œuvres marquoient le pouvoir de bien faire plutôt que la volonté d'étonner. Mais qu'il s'explique avec plus de fincérité : qu'il nie abfolument l'exiftence des Miracles de Jefus-Chrift, rapportés dans l'Evangile : car il faut, où les nier abfolument & les tous rejetter, où qu'il convienne que rien n'eft plus capable d'étonner que ces Miracles ? Quoi ! M. Rouffeau ne fera pas furpris de voir fubitement guérir des malades, redreffer des boiteux, donner la vue aux aveugles, faire parler les muets, délivrer les poffédés, reffufciter les morts, fans autre moyen que le fon de la voix d'un homme qui fait toutes ces merveilles ! Rien ne conftateroit davantage l'affoupiffement où le délire de fa raifon.

« C'étoient des vertus, ajoute-t-il, plutôt » que des Miracles ».

Qu'appelle-t-il ici vertu ? Que veut-il nous faire entendre par fa note où il dit que le mot *vertus* eft celui qui eft employé dans l'Ecriture, & que nos traducteurs le rendent par celui de Miracles (*a*)? Croit-il en avoir affez dit pour perfuader fes lecteurs que cette traduction eft infidele où ridicule ? Les fup-

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, pag. 91.

poseroit-il assez ignorans pour ne savoir pas que nos traducteurs ne rendent jamais ce mot de *vertus* par celui de Miracles, que lorsqu'il est employé pour exprimer des œuvres qui portent l'empreinte & le sceau de la Divinité ? D'ailleurs est-ce que les Miracles de Jesus-Christ ne seroient exprimés dans l'Ecriture que par le mot de *vertus* ? Les mots de *signes*, d'*œuvres*, de *prodiges*, ne sont-ils pas employés plus souvent encore ?

Nouvelle objection, bien digne de son auteur. « Comment la suprême sagesse eût-» elle employé des moyens si contraires à la » fin qu'elle se proposoit ? Comment n'eût-» elle pas prévu que les Miracles dont elle » appuyoit l'autorité de ses envoyés, produi-» roient un effet tout opposé, qu'ils feroient » suspecter la vérité de l'histoire, tant sur les » Miracles que sur la Mission, & que parmi » tant de solides preuves, celle-la ne feroit » que rendre plus difficiles sur toutes les au-» autres les gens éclairés & vrais ? Oui, je le » soutiendrai toujours, l'appui qu'on veut » donner à la croyance en est le plus grand » obstacle : ôtez les Miracles de l'Evangile » & toute la terre est aux pieds de Jesus-» Christ (*a*).

Quel entêtement, ou plutôt quel délire ! comment ? M. Rousseau disoit, il n'y a qu'un instant, que les Miracles étoient de tous les caractères de la révélation, *le plus frappant, celui qui saisit spécialement le Peuple*, & par le-

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, pag. 91.

quel *la bonté Divine se prête aux foiblesses du vulgaire*, auquel elle *veut bien donner des preuves qui fassent pour lui* (*a*) ; & maintenant il ne craint pas d'avancer que *la suprême sagesse auroit employé des moyens contraires à la fin qu'elle se proposoit*, si dans le dessein d'établir la Foi, elle eût opéré des Miracles ? Il osera s'écrier : » oui je le soutiendrai toujours, l'appui qu'on » veut donner à la croyance en est le plus » grand obstacle : otez les Miracles de l'E- » vangile & toute la terre est aux pieds de » Jesus-Christ ?

Mais, 1°. la contradiction de ses principes est trop palpable, trop choquante, pour craindre que ses paradoxes puissent en imposer aux esprits même les moins éclairés.

2°. Quelles preuves nous donne-t-il à l'appui de ses déclamations téméraires ? aucune. Il cite continuellement l'Evangile, hé qu'il le lise de meilleure foi ! il y verra que ce sont précisément les Miracles qui ont formé des Disciples à Jesus-Christ & à ses Apôtres (*b*).

(*a*) Ibidem, pag. 79 & 80.
(*b*) Voyez Saint-Mathieu, chapitre 4, verset 24 & 25.
Ibidem, chap. 12, vers. 13-15.
Ibidem, chap. 14, vers. 25-33.
Ibidem, chap. 20, vers. 34.
Ibidem, chap. 21, vers. 15.
Saint-Marc, chap. 1, vers. 27 & 28.
Ibidem, chap. 5, vers. 20.
Ibidem, chap. 10, vers. 52.
Saint-Luc, chap. 5, vers. 5-11.
Ibidem, chap. 17, vers. 15 & 16.
Ibidem, chap. 18, vers. 42 & 43.
Saint-Jean, chap. 2, vers. 11.

Cependant, s'il faut l'en croire, » Paul » prêchant aux Athéniens, fut écouté *fort* » *paiſiblement*, juſqu'à ce qu'il leur parlât d'un » homme reſſuſcité. Alors *les uns ſe mirent à* » *rire*; les autres lui dirent : *cela ſuffit, nous* » *entendrons le reſte une autrefois* (*a*).

Qu'il eſt aiſé de montrer de l'eſprit quand on oſe tout ſe permettre! Obſervez, MONSIEUR, qu'il y a toujours quelqu'infidélité dans les citations & les traductions des paſſages que rapporte M. Rouſſeau.

D'abord, il n'eſt pas vrai que St. Paul prêchant aux Athéniens, en *fût écouté fort paiſiblement*. A peine eût-il commencé à combattre l'idolâtrie dans leur ville, que les Philoſophes Epicuriens & Stoiciens qui étoient venus l'entendre & conférer avec lui, l'accuſérent de prêcher des nouveaux Dieux, ſe ſaiſirent de lui & le menerent devant l'Aréopage. Là St. Paul accuſé d'enſeigner une

---

Ibidem, chap. 3, verſ. 1 & 2.
Ibidem, chap. 4, verſ. 53.
Ibidem, chap. 6, verſ. 14.
Ibidem, chap. 7, verſ. 21.
Ibidem, chap. 10, verſ. 42.
Ibidem, chap. 11, verſ. 45.
Ibidem chap. 12, verſ. 10 & 11;
Actes, chap. 2 & 3 en entier.
Ibidem, chap. 4, verſ. 4.
Ibidem, chap. 5, verſ. 12 & 14.
Il n'eſt preſque pas de Miracle rapporté dans les Evangéliſtes & dans les Actes des Apôtres, dont on ne puiſſe s'autoriſer pour démontrer à M. Rouſſeau que ce ſont principalement les Miracles qui ont formé & multiplié des Diſciples à Jeſus-Chriſt.

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, page 91.

religion nouvelle contre les loix du pays; plaide sa cause, leur rappelle cette inscription qu'il avoit lue sur un de leurs Autels, *ignoto Deo*, au Dieu inconnu, & leur dit que c'est précisément ce Dieu qu'ils adorent sans le connoître, qu'il vient leur annoncer, &c. (*a*).

M. Rousseau n'est pas moins infidèle dans le reste de sa citation. Comment s'exprime le Texte Sacré ? Voici les propres termes de la vulgate : *Cum audissent autem resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant*, les uns s'en moquoient ; *quidam verò dixerunt : audiemus te de hoc iterum*, nous vous entendrons une autrefois sur ce point ; & non pas comme traduit M. Rousseau, *cela suffit, nous entendrons le reste une autrefois*, enfin, & c'est ce que M. Rousseau affecte d'omettre, *quidam verò viri adhærentes ei, crediderunt*, quelques-uns néanmoins se joignirent à lui & embrasserent la foi.

Mais accordons pour un instant, contre la vérité & l'authenticité des faits, accordons que la citation & la traduction soient exactes ; qu'elle conséquence les ennemis du Christianisme pourroient-ils inférer de ce passage des actes des Apôtres contre la Doctrine des Miracles ? Quand ce fait seroit aussi vrai qu'il est constamment faux, on ne pourroit jamais en conclure que les Mi-

(*a*) Voyez les Actes des Apôtres, chap. 17 depuis le vers. 16-34. Voyez aussi ce que rapporte à ce sujet Simeon métaphraste dans la vie qu'il a écrite de Saint-Denys l'Aréopagite, pag. 191, & 192.

racles

racles ; au lieu de servir d'appui à la croyance, en sont le plus grand obstacle. Il y a plus, c'est que ce passage favorise, prouve de nouveau, & confirme la proposition contraire. Si l'Apôtre, en preuve de l'Evangile qu'il annonçoit, eût opéré dans l'Aréopage les mêmes prodiges qui lui firent tant de prosélites à Paphos, à Icône, à Listre, à Philippes, & ailleurs (*a*), & que pas un des spectateurs n'eût voulu se laisser convaincre, à la bonne heure ; ce trait d'histoire, présenté d'une maniere aussi séduisante qu'il l'est dans les Lettres de la Montagne, eût pu paroître de quelque ressource pour les Disciples de M. Rousseau. Mais Saint-Paul ne fait aucun Miracle dans Athènes ; il se contente d'y prêcher l'unité d'un Dieu, d'y parler de ses attributs, surtout de sa justice & du jour auquel l'être suprême doit juger le monde *par celui qu'il a destiné pour en être le Juge* (*b*) ; il y annonce le Rédempteur des Nations, rejetté par les Juifs & condamné par-eux au plus infâme des supplices ; il parle de la mort & de la résurrection d'un homme Dieu à des Peuples éloignés de la Judée, qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ, ni de ses œuvres miraculeuses ; est-il bien étran-

---

(*a*) A Paphos, voyez Actes des Apôtres, chap. 13, vers. 6-12.

A Icône, Ibidem, chap. 14, vers. 1-3.
A Lystre, ibidem, chap. 14, vers. 7-14
A Philippes, ibidem, chap. 16, vers. 18-34

(*b*) Ibidem, chap. 17, vers. 31.

ge que la plupart de ces ſages du ſiécle ; privés des lumieres de la révélation, enſevelis dans les ténébres de l'idolâtrie, n'ajoutent aucune foi à un récit qui ne peut être conſidéré que comme une fable, par tout homme qui ne ſeroit pas forcé par quelque prodige, de reconnoître la parole de Dieu dans celui qui l'annonce?

Ce n'eſt pas tout encore. Quoique tout lecteur impartial ſoit obligé de convenir que les raiſonnemens ſophiſtiques de M. Rouſſeau ſont confondus par le nombre & la ſolidité des preuves que nous venons de donner pour combattre ſes parallogiſmes, l'écriture vient à notre appui & nous ſuggére une nouvelle réponſe plus tranchante & plus victorieuſe.

Dans le même verſet que nous avons déjà rapporté : *quidam verò adhærentes ei crediderunt*, l'Hiſtorien Sacré ajoute : *in quibus & dionyſius areopagita*, entre leſquels fut Denys, Sénateur de l'Aréopage (*a*).

Cette derniere circonſtance, MONSIEUR, ne vous paroît-elle pas déciſive en faveur de la vérité que nous défendons? Les Epicuriens & les autres Philoſophes de l'Aréopage ne croyent point à la nouvelle Doctrine que leur prêche l'Apôtre, n'en ſoyons pas ſurpris; St. Paul ne fait, en leur préſence, aucun uſage du don des Miracles pour autoriſer ſa Miſſion, & ces ſavans n'ont peut-être jamais été les témoins d'aucun prodige, ou n'y ont jamais fait aſſez d'attention. Denys au contraire, dès qu'il entend parler

(*a*) Ibidem, au même chap. 17, verſ. 34.

du Fils de Dieu injustement crucifié par sa Nation, dès qu'on lui rapporte les époques de sa mort & de sa résurrection, embrasse le le Christianisme. Pourquoi cette différence? Vous me prévenez sans doute, MONSIEUR; vous savez que Denys étoit l'un des mathématiciens qui, la quatriéme année de la 202[e]. olympiade, époque précisément de la mort de notre Seigneur, se trouva avec Appollophanes près d'Héliopolis en Egypte: vous savez que dans un temps de pleine Lune, où le Soleil ne pouvoit être en conjonction avec cette planette, & où par conséquent il ne pouvoit arriver d'Eclipse qui ne fût surnaturelle, il vit la terre se couvrir de ténébres en plein midi; & que frappé de ce prodige qui dura plusieurs heures, il s'écria : *puisque la nature s'émeut ainsi, ou son auteur souffre, ou ses Loix se renversent* (*a*).

(*a*) *Aut auctor naturæ patitur, aut mundi machina dissolvetur* (*in annotationibus corderii in Dionysii Areopagitæ epistolam 7am. paginâ 93â, tom. 2. operum Dionysii, ex editione ejusdem corderii, Antuerpiæ* 1634).

Tous les auteurs des différentes vies que nous avons de St. Denys l'Aréopagite, rapportent ce fait. St. Denys le rappelle lui-même dans sa 7. Lettre à St. Polycarpe, & dans celle qu'il écrivit à son ancien maître Appollophanes, qui fut aussi son collégue dans ses premiers voyages en Egypte & en Perse. Voyez Suidas, vie de St. Denys, pag. 213; Halloïs, page 253. Voyez encore M de Juigné dans son Dictionnaire Historique, au mot *Denis l'Aréopagite*; le P. Alexandre D. dans l'apologie des ouvrages attribués au même St. Denys; l'Auteur de la dissertation, sur le même, imprimée à Paris en 1702, & tous les Savans qui se sont occupés de la vie & des œuvres de ce Saint Philosophe Grec, depuis Evéque d'Athènes.

Que ce trait eſt frappant, MONSIEUR ; que les preuves qui en réſultent ſont au-deſſus des vains efforts du raiſonnement ! que l'on ſoit de bonne foi, Qui ne reconnoîtra dans les impreſſions qu'il fit ſur Denys l'Aréopagite, celles même de l'Etre Suprême ? Appollophanes, plus ancien Philoſophe que Denys ſon Diſciple, décria quelque temps ſa converſion. Il voulut, dans des écrits qu'il lui envoyoit par St. Polycarpe, la faire regarder comme une trahiſon envers la Patrie. Mais, lorſque Denys l'eût ramené par ſa juſtification, au prodige dont ils avoient été témoins l'un & l'autre, à la réflection que ce prodige lui fit faire, aux preuves in-

La certitude de cette Eclypſe eſt inconteſtable. Non-ſeulement elle eſt rapportée en Saint-Mathieu, chap. 27, verſ. 45, en St. Marc, chap. 15, verſ. 33, & en St. Luc, chap. 23, verſ. 44 ; elle l'eſt encore dans Thallus, payen, au livre 3e. de ſes hiſtoires Syriaques, dans Phlegon, affranchi d Adrien & chronologiſte de cet Empereur. Voyez ſes propres paroles rapportées dans le chap. 21 du ſecond livre, de l ouvrage intitulé : *de mundi creatione*, par Philoponus, Auteur antichrétien, & par-là moins ſuſpect à M. Rouſſeau ; les notes de Corderius ſur la 7 Lettre déjà citée pag. 93, col. 2. celles de Saint-Maxime, Martyr, dans le même ouvrage, page 97, les paraphraſes de Pachimére ſur la même lettre, page 103 ; & l illuſtre Boſſuet, diſcours ſur l Hiſtoire Univerſelle, page 63 de l édition in 4°. 1744. Rufin, au Livre 9. de ſon hiſtoire Eccleſ. chap. 6, en parle dans les mêmes termes qu'avoit fait Euſébe dans le Livre 1. de la ſienne. Tertullien, Apolog. chap. 21, & Origene, Liv. 2 contre Celſe & Tryphon, oppoſent cette même preuve aux Payens. Les Annales de la Chine conſervent encore la mémoire de ce fait auſſi inconteſtable qu'il eſt extraordinaire. Conſultez le P. Petau, Doctrine des temps, liv. 12 chap. 21, & M. de Tillemont, note 25, ſur J. Ch. & la vie de l'Empereur Adrien, parag. 18.

contestables qu'ils avoient sous les yeux, qu'alors même Jesus-Christ expiroit victime de l'impiété de son Peuple, que devinrent les plaintes d'Apollophanes sur la conversion de St. Denys ? Osa-t'il les poursuivre ? Non, Monsieur. Apollophanes ne défendoit point, comme les Philosophes de nos jours, ses opinions particulieres pour le seul plaisir d'insulter à la Religion ; il étoit prêt a embrasser la vérité dès qu'elle s'offriroit à lui, il ne put la méconnoître aux caractères éclatans, sous lesquels des faits incontestables la lui présentoient, & imitant l'exemple de Denys il ne craignit point de s'exposer à essuyer de quelqu'autre Philosophe, les reproches qu'il avoit été le premier à lui faire.

C'est ainsi qu'aux Philosophes, comme aux hommes ordinaires, les prodiges paroissent des émanations de la Divinité. Des plaisanteries, contredites par la certitude de l'Histoire, ne détruiront pas cette conséquence, & ce ne sera point en nous livrant aux transports de notre imagination, mais d'après des exemples certains & incontestables, que nous dirons à M. Rousseau : *laissez les Miracles dans l'Evangile ; c'est par eux que la Terre a été mise aux pieds de Jesus-Christ : c'est par eux que le Christianisme & sa morale, dont l'excellence vous subjugue, vaincront les combats d'autres esprits prétendus forts, qui, avec votre éloquence, ne chercheroient à renverser ses Dogmes, que pour établir des mœurs moins pures que celles qu'on vous accorde.*

Ces lieux communs, mille fois répétés & toujours victorieusement combattus, n'au-

roient dû paroître à M Rouſſeau que comme des réflexions dignes du plus ſouverain mépris. S'être flatté de leur donner plus de conſiſtance par le vernis de ſon élocution magique, c'eſt avoir trop compté, & ſur la célébrité qu'il s'eſt acquiſe, & ſur l'enthouſiaſme qu'il ne ſait que trop inſpirer à ſes lecteurs.

A quelles puérilités s'amuſe donc ici M. Rouſſeau ! Il ſe plaint toujours de l'envie de ſes ennemis, trop jaloux de ſes talens & de ſa gloire ; quelles armes il leur prête aujourd'hui !

Page 92, Chiffre (6).

(6) On a déjà parlé du Miracle fait en préſence de Jéroboam & de ſon Peuple, en confirmation de la prédiction de l'homme de Dieu arrivé du païs de Juda, contre l'Autel de Béthel & contre les hauts lieux. Ce Miracle étoit ſans doute ſuffiſant pour convaincre ces apoſtats, puiſque le Prophete l'avoit prédit, & le donnoit comme une preuve de ce qu'il venoit de leur dire de la part de Dieu ; il s'en fit néanmoins un ſecond & un troiſiéme. La main que Jéroboam léve dans ce même inſtant pour commander qu'on arrête l'Homme de Dieu, ſe ſéche & demeure immobile : & un moment après, il en recouvre l'uſage par la priere de celui contre qui il l'a levée.

Que manquoit-il à ce Peuple pour rendre gloire à Dieu, & reconnoître le crime de ſa déſertion ? La conviction ne pouvoit être plus parfaite. Dieu ſe montre, & leurs yeux voient des ſignes évidens de ſa préſence. Cependant ils demeurent dans leur endurciſſe-

ment. « Tant il eſt vrai, dit un ſavant com-
» mentateur, qu'on peut être convaincu &
» réduit au ſilence, ſans être intérieurement
» perſuadé, du moins ſans que le cœur ſoit
» converti ».

Mais rien n'eſt plus terrible que l'exemple de Jéroboam : Dieu opére ſur lui deux grands Miracles ; l'un de Juſtice, & l'autre de miſéricorde. Au premier ce Prince reconnoît publiquement la main de Dieu qui le frappe : il a recours à ſa clémence : il ſupplie le Prophete de lui demander ſa guériſon, & il l'obtient. Qui n'eût cru que ce double prodige le feroit rentrer en lui-même, & réveilleroit dans ſon ame les ſentimens de Religion que l'ambition y avoit étouffés ? Mais il faut autre choſe que des Miracles extérieurs pour changer le cœur, & le rappeller à ſon devoir. *Après toutes ces choſes*, dit l'Ecriture, *Jéroboam ne quitta point ſa voie corrompue* (*a*). L'épreuve qu'il fit ſucceſſivement de la ſévérité & de la bonté de Dieu, ne ſervit qu'à l'endurcir dans le mal. Il a toujours été vrai, & il le ſera toujours, que comme tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu ; tout, juſqu'aux bienſfaits de Dieu, contribue à l'endurciſſement & à la perte des méchans, par l'abus qu'ils en font. Les Pharaons, & les Jéroboams ſeront éternellement expoſés aux yeux des Chrétiens, comme des exemples éclatans d'une vérité ſi redoutable.

(*a*) Au troiſiéme Livre des Rois, ch. 31, verſ. 33.

Jesus connoissoit le cœur des Pharisiens & celui des Saducéens. Semblables à Jéroboam, ces aveugles volontaires auroient vu répéter les mêmes prodiges, dont ils avoient déjà & tant de fois été les témoins, ils en auroient vu de plus grands encore, & n'auroient pas été convertis.

FIN de la premiere Lettre.

Après avoir lu la Lettre ci-dessus, en avons permis l'Impression. A Bordeaux, ce 3 Juin 1765.

DULUC, *Jurat.*





